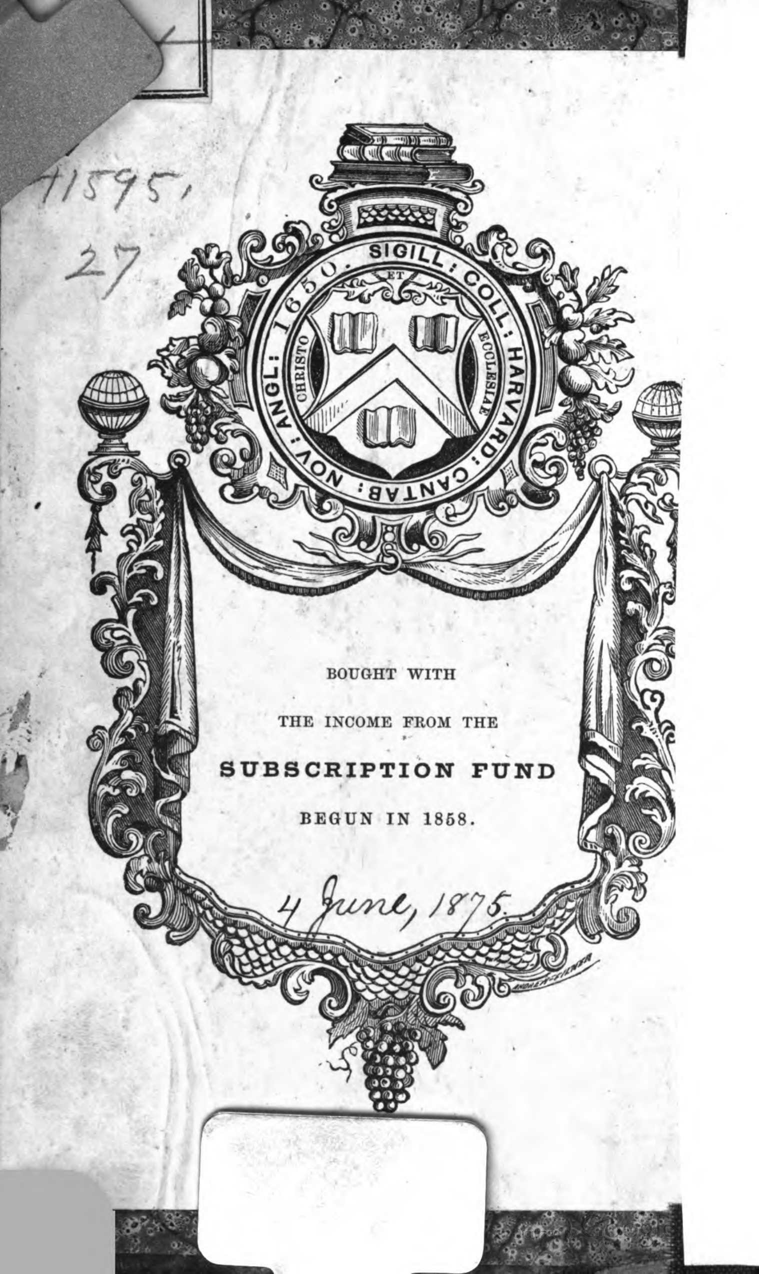



SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM THE
SUBSCRIPTION FUND
BEGUN IN 1858.
4 June, 1875.
A1595.27

ŒUVRES

DE

MILLEVOYE

ŒUVRES

DE

Charles Hubert

MILLEVOYE

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

Charles Augustin

PAR M. SAINTE-BEUVE

de l'Académie Française



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

—

1874

MILLEVOYE

By Charles Augustin Sainte Beuve

Charles-Hubert Millevoye est né à Abbeville le 24 décembre 1782. Il reçut tous les soins affectueux et l'éducation de famille; son père était négociant; un oncle, frère de son père, qui logeait sous le même toit, donna à l'enfant les premières notions de latin, et on l'envoya bientôt suivre les classes au collége. Il en profita jusqu'en 94, où ce collége fut supprimé. Deux de ses maîtres, qui s'étaient fort attachés à lui, bons humanistes et hellénistes, lui continuèrent leurs soins. L'enfant avait annoncé sa vocation précoce par de petites fables en vers français, et les dignes professeurs, émerveillés, favorisèrent cette disposition plutôt que de la combattre. Le jeune Millevoye perdit son

père à l'âge de treize ans; dix ans après, il célébrait cette douleur, encore sensible, dans l'élégie qui a pour titre *l'Anniversaire*. Il reporta sur sa mère une plus vive tendresse. Des sentiments de famille naturels et purs, une facilité de talent non combattue, bientôt l'émotion rapide, mobile, du plaisir et de la rêverie, c'est là le fonds entier de sa jeunesse, ce sont les caractères qui, en simples et légers délinéaments, pour ainsi dire, vont passer de l'âme de Millevoye dans sa poésie.

Il vint à Paris âgé de quinze ou seize ans, et suivit en 1798 le cours de belles-lettres professé à l'École centrale des Quatre-Nations par M. Dumas. Il trouva en ce nouveau maître, qui succédait cette année-là à M. de Fontanes, un élève affaibli, mais encore suffisant, de la même école littéraire, un homme instruit et doux, qui s'attacha à lui et l'entoura de conseils, sinon bien vifs et bien neufs, du moins graves et sains. M. Dumas, dans une notice qu'il a écrite sur Millevoye, nous apprend lui-même qu'il eut à le ramener d'une admiration un peu excessive pour Florian à des modèles plus sérieux et plus solides. Ses études terminées, le jeune homme songea à prendre un état; il essaya du barreau et entra quelque temps dans une étude de procureur. Il sortit de là pour être commis libraire dans la maison Treuttel et Würtz, espérant concilier son goût d'étude avec ce commerce des

livres. Le pastoral Gessner avait su faire ainsi. Mais, un jour que le jeune Millevoye était, au fond du magasin, absorbé dans une lecture, le chef passa et lui dit : « Jeune homme, vous lisez! vous ne serez jamais libraire. » Après deux ans de cette tentative infructueuse, Millevoye, en effet, y renonça. Il avait d'ailleurs amassé en portefeuille un certain nombre de pièces légères; il avait composé son *Passage du mont Saint-Bernard,* une *Satire sur les romans nouveaux,* couronnée par l'Académie de Lyon, et sa pièce des *Plaisirs du Poëte.* Il publia ces essais de 1801 à 1804, et ne vécut plus que de la vie littéraire, et aussi de la vie du monde, tout entier au moment et au caprice.

Parmi les nombreux essais que Millevoye a faits en presque tous les genres de poésie, il en est beaucoup que nous n'examinerons pas; ce sera assez les juger. On y trouverait de la facilité toujours, mais trop d'indécision et de pâleur. Talent naturel et vrai, mais trop docile, il ne s'est pas assez connu lui-même, et a sans cesse accordé aux conseils une grande part dans ses choix. Ayant commencé très-jeune à produire et à publier, dans un temps où le peu de concurrence des talents et un goût vif des Lettres renaissantes mettaient l'encouragement à la mode, il a subi l'inconvénient d'achever et de *doubler,* en quelque sorte, sa rhétorique, en public, dans les concours d'académie.

Il y a nombre de ces prix ou de ces *accessits* sur lesquels la critique de nos jours, qui n'a plus le sentiment de ces fautes et de ces *demi*-fautes, est tout à fait incompétente à prononcer. On a pu trouver ingénieux, dans le temps, cet endroit de son poëme d'*Austerlitz,* où il parle noblement de la baïonnette en vers :

Là, menaçant de loin, le bronze éclate et tonne;
Ici frappe de près le poignard de Bayonne.

Tel passage du *Voyageur,* cité par M. Dumas, a pu exciter l'enthousiasme de Victorin Fabre, généreux émule, qui y voyait l'un des beaux morceaux de la langue. Il nous est impossible à nous autres, nés d'autre part et nourris, si l'on veut, d'autres défauts, d'avoir pour ces endroits, je ne dirai pas un pareil enthousiasme, mais même la moindre préférence. La faible couleur est si passée, que le discernement n'y prend plus. Les *Discours en vers* de Millevoye, ses *Dialogues* rimés d'après Lucien, ses tragédies, ses traductions de l'*Iliade* ou des *Églogues* selon la manière de l'abbé Delille, nous semblent, chez lui, des thèmes plus ou moins étrangers, que la circonstance académique ou le goût du temps lui imposa, et dont il s'occupait sans ennui, se laissant dire peut-être que la gloire sérieuse était de ce côté. Nous nous en tiendrons à sa gloire aimable, à ce que sa seule sensibilité

lui inspira, à ce qui fait de lui le poëte de nos mélancolies et de nos romances.

Les poëtes particulièrement (notons ceci) sont très-sujets à rencontrer d'honnêtes personnes, d'ailleurs instruites et sensées, mais qui ne semblent occupées que de les détourner de leur vrai talent. Les trois quarts des prétendus juges, ne se formant idée de la valeur des œuvres que d'après les genres, conseilleront toujours au poëte aimable, léger, sensible, quelque chose de grand, de sérieux, d'important; et ils seront très-disposés à attacher plus de considération à ce qui les aura convenablement ennuyés. La postérité n'est pas du tout ainsi; il lui est parfaitement indifférent, à elle, qu'on ait cultivé d'une manière estimable, et dans de justes dimensions, les genres en honneur. Elle vous prend et vous classe sans façon pour votre part originale et neuve, si petite que vous l'ayez apportée[1]. Que Millevoye, tenté par l'immense

1. Il y a une piquante épigramme de Martial où ce qu'il dit de ses Épigrammes mêmes peut s'appliquer aux élégies, à toute cette poésie vivante et vraie : « Tu crois, dit-il à un de ces estimables conseillers, que mes épigrammes n'ont rien de sérieux; mais c'est le contraire : celui-là véritablement n'est pas sérieux qui nous vient chanter pour la centième fois avec emphase le festin de Térée ou de Thyeste... C'est pourtant là ce qu'on loue, ce qu'on estime, me diras-tu, ce qu'on honore sur parole. — Oui, on le loue, mais moi, on me lit. »

Nescis, crede mihi, quid sint epigrammata, Flacce, etc.

succès des *Géorgiques* de Delille et par l'espérance d'arriver, avec un grand ouvrage, à l'Académie, ait terminé un chant de plus ou de moins de sa traduction de l'*Iliade,* elle s'en soucie peu; et c'est de quoi sans doute, autour de lui, on se souciait beaucoup. Sans croire faire injure au tendre poëte, nous sommes déjà ici de la postérité dans nos indifférences, dans nos préférences.

Son premier recueil d'Élégies est de 1812; il en avait composé la plupart dans les années qui avaient précédé, et sa *Chute des Feuilles,* par où le recueil commence, avait, un peu auparavant, obtenu le prix aux Jeux Floraux. Dans un fort bon discours sur l'Élégie, qu'il a ajouté en tête, Millevoye, qui se plaît à suivre l'histoire de cette veine de poésie en notre littérature, marque assez sa prédilection et la trace où il a essayé de se placer. Chez Marot, chez La Fontaine, chez Racine, il cite les passages de sensibilité et de plainte qu'il rapporte à l'élégie; et, quels que soient les éloges sans réserve qu'il donne à Parny, le maître récent du genre, on prévoit qu'il pourra faire entendre, à son tour, quelque nouvel et mol accent. L'élégie chez Millevoye n'est pas comme chez Parny l'histoire d'une passion sensuelle, unique pourtant, énergique et intéressante, conduite dans ses incidents divers avec un art auquel il aurait fallu peu de chose de plus du côté de l'exécution et du style pour garder sa

beauté. C'est une variété d'émotions et de sujets élégiaques, selon le sens grec du genre, une *demeure abandonnée*, un *bois détruit*, une feuille qui tombe, tout ce qui peut prêter à un petit chant aussi triste qu'une larme de Simonide.

La perle du recueil, la pièce dont tous se souviennent, comme on se souvenait d'abord du *Passereau de Lesbie* dans le recueil de Catulle, est la première, *la Chute des Feuilles*. Millevoye l'a corrigée, on ne sait pourquoi, à diverses reprises, et en a donné jusqu'à deux variantes consécutives. Je me hâte de dire que la seule version que j'admette et que j'admire, c'est la première, celle qui a obtenu le prix aux Jeux Floraux, et qui est d'ordinaire reléguée parmi les notes. Cette pièce, que chacun sait par cœur, et qui est l'expression délicieuse d'une mélancolie toujours sentie, suffit à sauver le nom poétique de Millevoye, comme la pièce de *Fontenay* suffit à Chaulieu, comme celle du *Cimetière* suffit à Gray.

> Anacréon n'a laissé qu'une page
> Qui flotte encor sur l'abîme des temps,

a dit M. Delavigne d'après Horace. Millevoye a laissé au courant du flot sa feuille qui surnage; son nom se lit dessus, c'en est assez pour ne plus mourir. On m'apprenait dernièrement que cette *Chute des Feuilles*, traduite par un poëte russe,

avait été de là retraduite en anglais par le docteur Bowring, et de nouveau citée en français, comme preuve, je crois, du génie rêveur et mélancolique des poëtes du Nord. La pauvre feuille avait bien voyagé, et le nom de Millevoye s'était perdu en chemin. Une pareille inadvertance n'est fâcheuse que pour le critique qui y tombe. Le nom de Millevoye, si loin que sa feuille voyage, ne peut véritablement s'en séparer. Ce bonheur qu'ont certains poëtes d'atteindre, un matin, sans y viser, à quelque chose de bien venu, qui prend aussitôt place dans toutes les mémoires, mérite qu'on l'envie, et faisait dire dernièrement devant moi à l'un de nos chercheurs moins heureux : « Oh! rien qu'un petit roman, qu'un petit poëme, s'écriait-il; quelque chose d'art, si petit que ce fût de dimension, mais que la perfection ait couronné, et dont à jamais on se souvînt; voilà ce que je tente, ce à quoi j'aspire, et vainement! Oh! rien qu'un denier d'or marqué à mon nom, et qui s'ajouterait à cette richesse des âges, à ce trésor accumulé qui déjà comble la mesure!... » Et mon inquiet poëte ajoutait : « Oh! rien que *le Cimetière* de Gray, *la Jeune Captive* de Chénier, *la Chute des Feuilles* de Millevoye! »

Millevoye a surtout mérité ce bonheur, j'imagine, parce qu'il ne le cherchait pas avec intention et calcul. Il n'attachait point à ses élégies le même prix, je l'ai dit déjà, qu'à ses autres ouvrages aca-

démiques, et ce n'est que vers la fin qu'il parut comprendre que c'était là son principal talent. Facile, insouciant, tendre, vif, spirituel et non malicieux, il menait une vie de monde, de dissipation, ou d'étude par accès et de brusque retraite. Il s'abandonnait à ses amis; il ne s'irritait jamais des critiques du dehors; il cédait outre mesure aux conseils du dedans; dès qu'on lui disait de corriger, il le faisait. D'une physionomie aimable, d'une taille élevée, assez blond, il avait, sauf les lunettes qu'il portait sans cesse, toute l'élégance du jeune homme. Un rayon de soleil l'appelait, et il partait soudain pour une promenade de cheval; il écrivait ses vers au retour de là, ou en rentrant de quelque déjeuner folâtre. Aucune des histoires romanesques, que quelques biographes lui ont attribuées, n'est exacte; mais il dut en avoir réellement beaucoup qu'on n'a pas connues. La jolie pièce du *Déjeuner* nous raconte bien des matinées de ses printemps. Il essayait du luxe et de la simplicité tour à tour, et passait d'un entre-sol somptueux à quelque riante chambrette d'un village d'auprès de Paris. Il aimait beaucoup les chevaux, et les plus fringants [1]. Après chaque livre ou chaque prix, il achetait de jolis cabriolets, avec lesquels il

1. On peut lire à ce propos une histoire de cheval assez agréablement contée par Arnault, *Souvenirs d'un Sexagénaire,* t. IV, p. 217 et suiv.

courait de Paris à Abbeville, pour y voir sa mère, sa famille, ses vieux professeurs; il se remettait au grec près de ceux-ci. Il aimait tendrement sa mère; quand elle venait à Paris, elle l'avait tout entier. Un jour, l'Archi-Chancelier Cambacérès, chez qui il allait souvent, lui dit : « Vous viendrez dîner chez moi demain. » — Je ne puis pas, Monseigneur, répondit-il, je suis invité. » — « Chez l'Empereur donc? » répliqua le second personnage de l'Empire. — « Chez ma mère, » repartit le poëte. Ce petit trait rappelle de loin la belle carpe que Racine, en réponse à une invitation de M. le Duc, montrait à l'écuyer du prince, et qu'il tenait absolument à manger en famille avec ses *pauvres enfants,* le grand Racine qu'il était.

Il reste plaisant toujours que le personnage qu'était là-bas M. le Duc, se trouve ici devenu le *citoyen* Cambacérès.

Millevoye, sans ambition, sans un ennemi, très-répandu, très-vif au plaisir, très-amoureux des vers, vivait ainsi. Il n'était pas encore malade et au lait d'ânesse, et certaines historiettes que des personnes, qui d'ailleurs l'ont connu, se sont plu à broder sur son compte, ne sont, je le répète, que des jeux d'imagination, et comme une sorte de légende romanesque qu'on a essayé de rattacher au nom de l'auteur de *la Chute des Feuilles* et du *Poëte mourant.* Il ne devint malade de la

poitrine qu'un an avant sa mort; jusque-là il était seulement délicat et volontiers mélancolique, bien qu'enclin aussi à se dissiper. On doit croire qu'en avançant dans la jeunesse, et plus près du moment où sa santé allait s'altérer, sa mélancolie augmenta, et par conséquent son penchant à l'élégie. Le premier livre des poésies rangées sous ce titre porte l'empreinte de cette disposition croissante et de ces présages. C'est alors que les beautés attrayantes, volages, passaient et repassaient plus souvent devant ses yeux :

Elles me disaient : « Compose
De plus gracieux écrits,
Dont le baiser, dont la rose,
Soient le sujet et le prix. »
A cette voix adorée
Je ne pus me refuser,
Et de ma lyre effleurée
Le chant n'eut que la durée
De la rose ou du baiser.

Dans *le Poëte mourant,* admirable soupir, qui est toute son histoire, les pressentiments vont à la certitude, et l'on dirait qu'il a écrit cette pièce d'adieux, à la veille suprême, comme Gilbert et André Chénier :

Compagnons dispersés de mon triste voyage,
O mes amis, ô vous qui me fûtes si chers!
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.

Et vous par qui je meurs, vous à qui je pardonne,
Femmes ! etc., etc. . . . .

Le poëte de Millevoye meurt pour avoir trop goûté de cet *arbre où le plaisir habite avec la mort;* l'extrême langueur s'exhale dans cette voix parfaitement distincte, mais affaiblie ; il n'a pas su dire à temps comme un élégiaque plus récent, qui s'écrie sous une inspiration semblable :

Otez, ôtez bien loin toute grâce émouvante,
Tous regards où le cœur se reprend et s'enchante ;
Otez l'objet funeste au guerrier trop meurtri !
Ces rencontres, toujours ma joie et mon alarme,
Ces airs, ces tours de tête, ô femmes, votre charme ;
Doux charme par où j'ai péri !

Le service qu'il réclamait de ses amis pour ses vers à sauver du naufrage, Millevoye le rendait alors même, autant qu'il était en lui, à ceux d'André Chénier. Le premier, il cita des fragments du poëme de *l'Aveugle* dans les notes de son second livre d'Élégies, de même que M. de Chateaubriand avait cité *la Jeune Captive*. Millevoye ignorait que ce morceau, par lui signalé, d'un poëte inconnu, et les autres reliques qui allaient suivre, effaceraient bientôt toutes ses propres tentatives d'élégie grecque, et, s'il l'avait su, il n'aurait pas moins cité dans sa candeur : toute jalousie, même celle de l'art, était loin de lui. Ce second livre des Élégies de Millevoye reste bien inférieur au premier,

quoique l'intention en soit plus grande. Mais, chez Millevoye, l'art en lui-même est faible, et ce poëte charmant, mélodieux, correct, a besoin de la sensibilité toujours présente. Comme il a manqué, par exemple, ce beau sujet d'Eschyle désertant Athènes qui lui préfère un rival! Je cherche, j'attends quelque écho de ce grand vers résonnant d'Eschyle, et je ne trouve que notre alexandrin clair et flûté. Millevoye n'a pas l'invention du style, l'illumination, l'image perpétuelle et renouvelée; il a de l'oreille et de l'âme, et, quand il dit en poëte amoureux ce qu'il sent, il touche. Hors de là, il manque sa veine.

Nous avons comparé plus d'une fois la muse d'André Chénier au portrait qu'il fait lui-même d'une de ses idylles, à cette jeune fille, chère à Palès, qui sait se parer avec un art souverain dans ses grâces naïves :

De Pange, c'est vers toi qu'à l'heure du réveil
Court cette jeune fille au teint frais et vermeil :
Va trouver mon ami, va, ma fille nouvelle,
Lui disais-je. Aussitôt, pour te paraître belle,
L'eau pure a ranimé son front, ses yeux brillants :
D'une étroite ceinture elle a pressé ses flancs,
Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête,
Et sa flûte à la main. . . . .

La muse de Millevoye est bergère aussi, mais sans cet art inné qui se met à tout, et par lequel la fille

de Chénier, sous sa corbeille, s'égale aisément aux reines ou aux déesses. Elle, sensible bergère, pour emprunter à son poëte même des traits qui la peignent, elle est assez belle aux yeux de l'amant si, au sortir de la grotte bocagère où se sont oubliées les heures, elle rapporte

Un doux souvenir dans son âme,
Dans ses yeux une douce flamme,
Une feuille dans ses cheveux.

Le troisième livre d'Élégies de Millevoye se compose d'espèces de romances, auxquelles on en peut joindre quelques autres encadrées dans ses poëmes. J'avais lu la plupart de ces petits chants, j'avais lu ce *Charlemagne,* cet *Alfred,* où il en a inséré; je trouvais l'ensemble élégant, monotone et pâli, et, n'y sentant que peu, je passais, quand un contemporain de la jeunesse de Millevoye et de la nôtre encore, qui me voyait indifférent, se mit à me chanter d'une voix émue, et l'œil humide, quelques-uns de ces refrains auxquels il rendit une vie d'enchantement; et j'appris combien, un moment du moins, pour les sensibles et les amants d'alors, tout cela avait vécu, combien pour de jeunes cœurs, aujourd'hui éteints ou refroidis, cette légère poésie avait été une fois la musique de l'âme, et comment on avait usé de ces chants aussi pour charmer et pour aimer. C'était le temps de la mode

d'Ossian et d'un Charlemagne enjolivé, le temps de la fausse Gaule poétique bien avant Thierry, des Scandinaves bien avant les cours d'Ampère, de la ballade avant Victor Hugo; c'était le style de 1813 ou de la reine Hortense, *le beau Dunois* de M. Alexandre de Laborde, le *Vous me quittez pour aller à la gloire* de M. de Ségur. Millevoye paya tribut à ce genre, il en fut le poëte le plus orné, le plus mélodieux. Son fabliau d'*Emma* et d'*Éginhard* offre toute une allusion chevaleresque aux mœurs de 1812, sur ce ton. Il nous y montre la vierge au départ du chevalier,

> Priant tout haut qu'il revienne vainqueur,
> Priant tout bas qu'il révienne fidèle [1].

Il y a loin de là à *la Neige,* qui est le même sujet traité par M. de Vigny dans un tout autre style, dans un goût rare et, je crois, plus durable, mais qui a aussi sa teinte particulière de 1824, c'est-à-dire le précieux.

1. Tibulle avait dit, élégie première, livre II :

> Vos celebrem cantate Deum, pecorique vocate
> Voce, palam pecori, clam sibi quisque vocet.

Le premier et le plus grand exemple de ce genre d'arrière-pensée, de cette duplicité de sentiments, non plus seulement gracieuse, mais pathétique et touchante, se rencontre dans Homère au chant XIX de l'*Iliade,* quand les captives conduites par Briséis se lamentent autour du corps de Patrocle, « tout haut sur Patrocle, mais au fond chacune sur soi-même et sur son propre malheur. »

Parmi les romances de Millevoye, les amateurs distinguent, pour la tendresse du coloris et de l'expression, celle de *Morgane* (dans le poëme de *Charlemagne*); la fée y rappelle au chevalier le bonheur du premier soir :

L'anneau d'azur du serment fut le gage :
Le jour tomba; l'astre mystérieux
Vint argenter les ombres du bocage,
Et l'univers disparut à nos yeux.

Je recommanderai encore, d'après mon ami qui la chantait à ravir, la romance intitulée *le Tombeau du Poëte persan,* et ce dernier couplet où la fille du poëte expire sous le cyprès paternel :

Sa voix mourante à son luth solitaire
Confie encore un chant délicieux,
Mais ce doux chant, commencé sur la terre,
Devait, hélas! s'achever dans les cieux.

Il y a certes dans ces accents comme un écho avant-coureur des premiers chants de Lamartine, qui devait dire à son tour en son *Invocation :*

Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre,
Souviens-toi de moi dans les cieux.

En général, beaucoup de ces romances de Millevoye, de ces élégies de son premier livre où il est tout entier, et j'oserai dire sa jolie pièce du *Déjeuner* même, me font l'effet de ce que pouvaient

être plusieurs des premiers vers de Lamartine, de ces vers légers qu'à une certaine époque il a brûlés, dit-on. Mais Lamartine, en introduisant le sentiment chrétien dans l'élégie, remonta à des hauteurs inconnues depuis Pétrarque. Millevoye n'était qu'un épicurien poëte, qui avait eu Parny pour maître, quoique déjà plus rêveur.

Si l'on pouvait apporter de la précision dans de semblables aperçus, je m'exprimerais ainsi : Pour les sentiments naturels, pour la rêverie, pour l'amour filial, pour la mélodie, pour les instincts du goût, l'âme, le talent de Millevoye est comme la légère esquisse, encore épicurienne, dont le génie de Lamartine est l'exemplaire platonique et chrétien.

En refaisant *le Poëte mourant* dans de grandes proportions lyriques et avec le souffle religieux de l'hymne, l'auteur des secondes *Méditations* semble avoir pris soin lui-même de manifester toute notre idée et de consommer la comparaison. Si glorieuse qu'elle soit pour lui, disons seulement que l'un n'y éteint pas entièrement l'autre. *Le Poëte mourant* de Millevoye, à distance du chantre merveilleux, garde son accent, garde son timide et plus terrestre parfum ; églantier de nos climats, venu avant l'oranger d'Italie [1].

1. Nous retrouvons ce rapport de Millevoye à Lamartine délicatement exprimé dans une page du roman de *Madame de*

Millevoye a jeté, sous le titre de *Dizains* et de *Huitains,* une certaine quantité d'épigrammes d'un tour heureux, d'une pensée fine ou tendre. Le huitain du *Phénix* et de la *Colombe* est pour le sentiment une petite élégie. Il a fait quelques épigrammes proprement dites, sans fiel ; de ce nombre une *épitaphe* qui pourrait bien avoir trait à Suard. Ç'aurait été, au reste, sa seule inimitié littéraire, et elle ne paraît pas avoir été bien vive, pas plus vive que son objet.

Si Millevoye n'avait pas de passions littéraires, il en eut encore moins de politiques. Le bon M. Dumas, son biographe sous la Restauration, a essayé de faire de lui un pieux Français dévoué au trône légitime. Un autre biographe, après 1830 il est vrai, M. de Pongerville, a voulu nous le montrer comme un fidèle de l'Empire. Millevoye avait chanté l'un, et commençait à fêter l'autre. Il aimait la France, mais il n'avait, de bonne heure, ravi aucune des flammes de nos orages ; le Dieu pour lui, comme dans l'Églogue, était le Dieu qui faisait des loisirs : en tout, un poëte élégiaque.

Millevoye s'était marié dans son pays vers 1813 ; époux et père, sa vie semblait devoir se poser. Un

Mably, par M. Saint-Valry (t. I, 315). — Il a de plus, par certaines de ses ballades ou romances, par sa dernière surtout, celle du *Beffroi,* donné le ton et la *note* aux premières de Mme Desbordes-Valmore.

jour qu'il avait à dîner quelques amis à Épagnette, près d'Abbeville, une discussion s'engagea pour savoir si le clocher qu'on apercevait dans le lointain était celui du Pont-Remy ou de Long, deux prochains villages. Obéissant à l'une de ces promptes saillies comme il en avait, le poëte se leva de table à l'instant, et dit de seller son cheval pour faire lui-même cette reconnaissance, cette espèce de course au clocher. Mais à peine était-il en route, que le cheval, qu'il n'avait pas monté depuis longtemps, le renversa. Il eut le col du fémur cassé, et le traitement, la fatigue qui s'ensuivit, déterminèrent la maladie de poitrine dont il mourut, le 12 août 1816. Il avait passé les six dernières semaines à Neuilly, et ne revint à Paris que tout à la fin; la veille de sa mort, il avait demandé et lu des pages de Fénelon.

Son souvenir est resté intéressant et cher; ce qui a suivi de brillant ne l'a pas effacé. Toutes les fois qu'on a à parler des derniers éclats harmonieux d'une voix puissante qui s'éteint, on rappelle le chant du cygne, a dit Buffon. Toutes les fois qu'on aura à parler des premiers accords doucement expirants, signal d'un chant plus mélodieux, et comme de la fauvette des bois ou du rouge-gorge au printemps avant le rossignol, le nom de Millevoye se présentera. Il est venu, il a fleuri aux premières brises; mais l'hiver recom-

mençant l'a interrompu. Il a sa place assurée pourtant dans l'histoire de la poésie française, et sa *Chute des Feuilles* en marque un moment.

SAINTE-BEUVE.

1er juin 1837.

ÉLÉGIES

SUR L'ÉLÉGIE

L'Élégie est un genre de composition naturel à l'homme. Si le premier chant des premiers humains fut un hymne, le second fut sans doute une Élégie. D'abord, la chute d'un arbre en fleur, les ravages du torrent, la perte d'un agneau chéri, inspirèrent les accents nouveaux de la plainte. Bientôt l'amour, dont l'origine, comme celle de la poésie, remonte au berceau du monde, exprima naïvement ses joies inquiètes, ses craintes sans objet, son bonheur toujours mêlé de quelque tristesse. A ce vague sentiment de douleur succéda la douleur réelle. *Prima mors, primi parentes, primus luctus,* tels furent les vrais sujets de larmes; et quand les larmes eurent abondamment coulé, le besoin d'exprimer ses peines fit naître sans art les chants destinés au deuil.

L'Élégie se plut longtemps aux déserts. Là le Sauvage prisonnier entonnait son cantique de mort; l'Arabe déplorait la perte de son coursier ou l'abandon de sa mai-

tresse; l'Indien, partant pour l'exil, regrettait de ne pouvoir emporter les os de ses pères.

Les livres saints respirent cette mélancolie dont le charme mystérieux s'augmente encore de la naïveté des anciens jours. Ce sont les adieux de Noémi à ses filles infortunées, ceux de la fille de Jephté à ses compagnes et à la vie; c'est David pleurant, au pied du Gelboé, Saül et Jonathas; c'est Rachel qui a perdu ses fils et qui *ne veut pas être consolée parce qu'ils ne sont plus* [1]. Tour à tour les misères de Job, la captivité des Hébreux, les lamentations des prophètes, prêtèrent à la lyre sacrée des sons douloureux et sublimes.

C'est ainsi que l'Élégie existait sans loi et sans nom avant que la Grèce, foyer universel de la poésie, lui donnât des formes et des attributions particulières. Le nom primitif qu'elle y reçut semblait la consacrer exclusivement aux larmes. On la récitait aux funérailles; on la gravait sur les tombeaux [2]. Elle prit par degrés plus d'extension. Dans un chapitre sur la bibliothèque d'Euclide, le savant Barthélemy distingue de la manière suivante le caractère de l'Élégie grecque :

« Avant la découverte de l'art dramatique, les poëtes à qui la nature avait accordé une âme sensible et refusé le talent de l'épopée, tantôt retraçaient dans leurs tableaux les désastres d'une nation ou les infortunes d'un

1. *Et noluit consolari quia non sunt.*

2. Horace, dans une de ses odes, désigne les vers élégiaques par l'épithète *miserabiles;* mais il représente l'Élégie sous un double rapport dans ces deux vers de *l'Art poétique :*

> *Versibus impariter junctis querimonia primum,*
> *Mox etiam inclusa est voti sententia compos.*

personnage de l'antiquité, tantôt déploraient la mort d'un parent ou d'un ami, et soulageaient leur douleur en s'y livrant. Leurs chants plaintifs, presque toujours accompagnés de la flûte, furent connus sous le nom d'Élégies ou de Lamentations... L'Élégie peut soulager nos maux quand nous sommes dans l'infortune; elle doit nous inspirer du courage quand nous sommes près d'y tomber. Elle prend alors un ton plus vigoureux, et, employant les images les plus fortes, elle nous fait rougir de notre lâcheté, et envier les larmes répandues aux funérailles d'un héros mort pour le service de la patrie. C'est ainsi que Tyrtée ranime l'ardeur éteinte des Spartiates, et Callinus celle des habitants d'Éphèse... Lasse enfin de gémir sur les calamités trop réelles de l'humanité, l'Élégie se chargea d'exprimer les tourments de l'amour. Plusieurs poëtes lui durent un éclat qui rejaillit sur leurs maîtresses. Les charmes de Nanno furent célébrés par Mimnerme de Colophon, qui tient un des premiers rangs parmi nos poëtes; ceux de Battis le sont tous les jours par Philétas de Cos, etc. » Tels sont les détails que l'auteur d'*Anacharsis* met dans la bouche d'Euclide. Il en résulte que l'Élégie antique s'étendait fort au delà des limites qu'on se plaît à lui imposer. C'était le genre qui, dans sa noble et majestueuse simplicité, se rapprochait le plus du ton de la poésie épique. Les poëtes grecs qui l'ont fait fleurir sont nombreux. Quintilien se borne à citer Callimaque et Philétas, et n'en dit qu'un seul mot; il réserve l'admiration pour Archiloque, plus connu par ses ïambes que par ses vers élégiaques. Il lui trouve du sang et des nerfs, sans observer si ces nerfs et ce sang ne convenaient pas mieux

dans la satire. Prodigue de louanges à l'égard d'Archiloque, il se montre plus économe envers Simonide, qu'il juge *un peu mince*. D'ailleurs il le trouve assez capable d'exciter l'attendrissement : l'éloge est lui-même un peu mince. Le savant rhéteur aurait-il voulu diminuer en faveur des Latins le mérite de leurs modèles? Aurait-il regretté de ne pouvoir appliquer à l'Élégie ce qu'il disait de la satire : *tota nostra est?* Mais ne demeurât-il aucune trace de l'Élégie grecque, on retrouverait toutes ses formes, toute sa physionomie dans plusieurs passages du divin Homère et dans les chœurs de plusieurs tragédies que ses poëmes ont inspirées. Qui refuserait le nom d'Élégies aux adieux d'Andromaque et d'Hector, aux plaintes de cette même Andromaque sur le corps défiguré d'un époux? « voulez-vous, dit l'auteur du *Voyage* déjà cité, voulez-vous le modèle d'une Élégie aussi courte que touchante? vous la trouverez dans Euripide. Andromaque, transportée en Grèce, se jette aux pieds de la statue de Thétis, de la mère d'Achille : elle ne se plaint pas de ce héros; mais, au souvenir du jour fatal où elle vit Hector traîné autour des murailles de Troie, ses yeux se remplissent de larmes, elle accuse Hélène de tous ses malheurs; elle rappelle les cruautés qu'Hermione lui a fait éprouver; et, après avoir prononcé une seconde fois le nom de son époux, elle laisse couler ses pleurs avec plus d'abondance. » C'est peut-être le seul morceau remarquable de l'*Andromaque* d'Euripide, pièce assez médiocre, surtout comparée à la belle tragédie de Racine.

Il paraît que du temps d'Horace on recherchait encore sérieusement l'inventeur des vers élégiaques :

Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor,
Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.

Quoique pareille découverte ne fût pas de la plus haute importance, les rhéteurs et les grammairiens n'auraient pas laissé fuir une si belle occasion de conjecturer. Peut-être eût-il mieux valu prendre simplement la peine d'entendre le vers d'Horace, et ne pas interpréter à faux, comme la plupart l'ont fait, le mot *exiguos*, lequel ne se rapporte pas aux limites du genre, mais bien à la brièveté du pentamètre qui termine le distique élégiaque.

Que Strabon attribue tour à tour la gloire équivoque de cette invention à Callinus ou à Mimnerme, il n'est pas moins vrai que le retour continuel du distique finit à la longue par fatiguer excessivement l'oreille. La nécessité de renfermer un sens complet en si peu d'espace ajoute encore à la monotonie. Ce mètre, inégal quoique régulier, fut cependant appliqué dans la suite à de longs ouvrages d'une autre nature. On cite un poëte nommé Pigrès, qui s'était flatté d'embellir Homère en intercalant après chaque hexamètre de l'*Iliade* un petit pentamètre de sa façon. Il était possible d'obtenir le ridicule à moins de frais.

Plus heureux, nous ne sommes asservis à aucune mesure déterminée. L'oreille et le goût nous avertissent du mètre et du rhythme commandés par le sujet. Que notre Élégie soit en grands ou en petits vers, qu'on la divise en stances, qu'on la coupe par des refrains, elle n'en est que plus variée. Ce sont des avantages qu'elle possède parmi nous à défaut de quelques autres qu'on lui a ravis et qu'il est juste de lui restituer.

Pourquoi les Romains, imitateurs trop timides, n'ont-

ils jamais essayé de la reproduire sous toutes ses formes? L'unité du genre leur eût-elle semblé préférable à sa diversité? Non, sans doute; les seules bucoliques de Virgile admettent, comme celles de Théocrite, plusieurs tons et plusieurs sujets. Élégiaque dans Alexis, dans Daphnis, dans Gallus, épique dans Pollion et dans Silène, pastoral dans tout le reste, il s'est affranchi des lois symétriques inventées à froid par la minutieuse médiocrité. Ne suffit-il pas que le sujet se rattache au genre par le ton général et par le choix des principales circonstances?

C'est dans ce choix qu'excellait Tibulle, Tibulle appelé par Horace le juge de ses écrits. Quelle vérité! quel naturel! Comme il aime sincèrement la vie champêtre! comme il la fait aimer! Ses descriptions de la campagne ne sont jamais chargées. Celles de Properce, beaucoup plus longues, ne sont pas toujours exemptes de recherche. On sent que l'un a besoin d'une digression poétique et brillante, que le seul besoin de l'autre est de retracer souvent l'objet de ses goûts paisibles. Le talent de Tibulle est tel qu'on se représente Tibulle lui-même, doux, simple et sans ambition. A la pureté, à l'élégance, à l'harmonie de ses vers, à leur air de facilité même, on doit juger qu'il les travaillait avec soin. Aussi ses contemporains le nommaient-ils *culte Tibulle*. On a reproché à notre grand Racine la monotonie de la perfection, ce qui m'a toujours paru assez étrange. Peut-être en modifiant cette idée la rendrait-on plus convenable à Tibulle, qui, n'étant pas comme Racine soutenu par l'intérêt dramatique, retombe sans cesse dans les mêmes formes, monotone à la fois par le rhythme, par les su-

jets, et même par l'analogie parfaite des images. Le tour optatif, mouvement naturel aux cœurs tendres, est prodigué dans Tibulle, mais souvent avec tant de bonheur qu'on est forcé d'en pardonner l'abus. Il revient aussi avec complaisance sur les évocations magiques et autres détails mystérieux, très-compatibles avec la faiblesse et la crédulité de l'amour. Libre de soins, exempt d'affaires, sans liens à la ville, maître de jouir du calme des champs, Tibulle a dû beaucoup méditer, beaucoup rêver, puisqu'il a si peu produit dans cette plénitude de loisirs. Serait-ce que l'amour eût tellement occupé sa vie qu'il en fût devenu l'unique intérêt? Non; l'amour de Tibulle fut plutôt un sentiment doux qu'une passion violente. Properce était plus fécond; son âme était pourtant plus agitée : il passait continuellement d'un excès à l'autre, tour à tour divinisait et couvrait d'ignominie l'objet de ses feux, tantôt l'accablait de reproches, tantôt menaçait de le punir, et toujours finissait par lui demander pardon. Ces bizarreries, ces inégalités peignent l'amour tel qu'il est, et se prêtent surtout aux mouvements animés de la poésie. C'est l'unique avantage qui balance l'infériorité générale de Properce à l'égard de Tibulle. Il est un âge où Properce paraît plus poëte que son émule. Pourquoi? parce que l'on n'est frappé que des efforts qu'il faut pour l'être; parce que son fastidieux étalage d'érudition mythologique semble de la poésie lorsqu'il n'est, à vrai dire, que de l'emphase; parce qu'enfin l'inexpérience préfère à ce qui touche le but ce qui s'efforce de le dépasser. Toujours des comparaisons avec les amours de l'antiquité, comme si des amants pouvaient se comparer à d'autres qu'à eux-mêmes; tou-

jours des dieux entre Cynthie et Properce, comme s'il ne devait pas voir tous ses dieux en elle seule! Il avait bien senti le mérite particulier de Tibulle, ce *froid* Boileau (puisqu'on a osé l'appeler ainsi) quand il disait avec tant de justesse et de grâce,

Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle.

Il reste à Properce des qualités précieuses, le feu, le mouvement, l'énergie. Si la multiplicité des digressions n'ajoutait trop souvent à la monotonie qu'il veut rompre, si le goût présidait plus fréquemment au choix de ses détails, si surtout le poëte se cachait mieux, les amateurs de parallèles se verraient condamnés à de longues incertitudes entre les deux rivaux, et la palme resterait longtemps suspendue. Mais n'est-il donc qu'une seule palme? n'est-il qu'une sorte de talent? Félicitons-nous de ce que la manière de Tibulle ne soit pas celle de Properce. Nous possédons deux plaisirs pour un, deux richesses pour une.

Properce a composé plus de quatre-vingts Élégies, et ne célèbre qu'une seule beauté. Tibulle n'a laissé que vingt-quatre Élégies proprement dites, puisque le quatrième livre, dont on lui a contesté l'ensemble, ne contient que le panégyrique de Messala en grands vers, des fragments la plupart médiocres, et enfin telle pièce qu'on rougirait d'attribuer à Tibulle. Eh bien, en si peu d'espace, il change quatre fois d'héroïne. Délie, Némésis, Néère et Sulpitie, ont à peine le temps de se succéder. Un tel défaut d'unité doit essentiellement nuire à l'intérêt. Il suffisait au poëte de ne nommer qu'une seule femme dans ses vers, dût-il en avoir aimé plusieurs

dans sa vie. La fidélité poétique n'en exige pas davantage. Properce ne mérite ni ce reproche, ni un autre encore plus grave que je me garderai bien de spécifier.

Tibulle mourut jeune : Ovide, né le même jour que Tibulle, lui survécut pour le pleurer. Il lui consacra la plus touchante de ses Élégies, celle où il s'est le plus rapproché d'un si rare modèle. Cette pièce, jointe à sa *dernière nuit à Rome*, et à quelques morceaux épars, est tout ce qu'on a retenu des Élégies d'Ovide, qui, à cinquante ans, exilé en Scythie, on ne sait pourquoi, trouve le secret de rassurer ses lecteurs sur son sort, tant il badine ingénieusement avec sa douleur, tant il reste fidèle à l'esprit lorsque tout l'abandonne sur la terre. Consolons-nous : Ovide, poëte élégiaque, ne nous eût pas donné ses brillantes *Métamorphoses*, chef-d'œuvre de poésie, admirable par une qualité qu'il ne semblait point admettre, l'art de la composition.

Je ne crois pas qu'il soit arrivé à d'autres qu'au P. Le Jay de doner aux Élégies d'Ovide la préférence sur celles de Tibulle et de Properce : on voit que ce jésuite, qui écrivait ordinairement dans la langue de Quintilien, n'avait guère que cela de commun avec lui. Je préfère encore le jugement sans conséquence d'un autre commentateur qui, au lieu de caractériser le talent de Catulle, aime mieux nous apprendre que ce poëte avait le teint coloré, le nez médiocrement long et les dents fort blanches. A ces qualités il en joignait une non moins essentielle, celle de grand poëte. Le bel épithalame de Thétis et Pélée est une des productions latines où la couleur grecque soit le mieux reproduite : ouvrage supérieur dans tous les temps, mais véritable phénomène,

si l'on pense qu'il a précédé Virgile, et que Virgile s'en est enrichi. C'est enrichir aussi Catulle que de le réduire, comme le fait judicieusement M. de La Harpe, à une douzaine de pièces exquises, irréprochables sous le rapport du goût et des mœurs. Jetés au hasard dans un recueil anthologique, les seuls vers sur l'Oiseau de Lesbie eussent établi la réputation d'un poëte ancien. Il travailla peu, et dès lors il ne fit point ombrage. Borner le nombre de ses succès, n'est-ce pas en quelque sorte passer une transaction avec l'envie? L'accent de l'Élégie, qui se fait sentir dans plusieurs passages de Catulle, est plus prononcé dans ses Adieux d'Ariane. Est-ce assez pour le constituer poëte élégiaque? L'absence du rhythme consacré au genre, et la rareté des sujets qui s'y rapportent lui interdiraient-ils cette dénomination? Il faudrait donc l'exiler du domaine de l'Élégie, comme Platon bannissait les poëtes loin de sa République, avec des couronnes et des parfums.

Je ne sais si je dois ajouter au nom des poëtes élégiaques dont je viens de parler, celui de Gallus, leur contemporain et leur ami. A moins que les beaux vers composés pour lui par Virgile, dans la dixième églogue, ne soient réputés sa propre richesse, sa célébrité sera douteuse. Peu de vers sont plus durement fabriqués que les siens : personne cependant n'en avait inspiré de plus doux.

Qu'un poëte moderne essaye à varier les formes et les sujets de l'Élégie, on crie au novateur, on lui oppose Tibulle et Properce; c'est Tibulle et Properce qu'il invoquera pour exemple et pour appui de son système. On verra combien ils attachent de prix à la variété. La

quatrième pièce du premier livre de Tibulle est-elle autre chose que l'ingénieux fragment du nouvel art d'aimer mis dans la bouche d'un dieu? Le ton, la forme, le cadre, tout est changé, et personne ne songe à s'en plaindre. La septième du même livre peint avec finesse les ruses, les subtilités de l'amour, prévient et embarrasse la jalousie par des aveux et des conseils : c'est une scène vive et piquante qui ne diffère de celle de Térence que par un accent plus poétique. Properce s'abandonne bien plus encore à la liberté de ses compositions. Tantôt il détaille dans une pièce entière les apprêts d'une pompe triomphale; tantôt il représente les malheurs de l'avarice. Ici la fable de Vertumne; là une lettre d'Aréthuse à Lycotas; plus loin la défaite de Cacus. Certes, l'Élégie ne reconnaît point là ses sujets accoutumés; elles sont pourtant classiques, elles se retrouvent dans les modèles. On ferait un bon ouvrage sur les préventions littéraires et les préjugés poétiques.

Peut-être avec du temps, des soins, de profondes études et de longues méditations sur l'art, découvrira-t-on encore des sentiers nouveaux au milieu des routes anciennes. Ne désespérons pas du talent, si nous ne voulons pas qu'il désespère de lui.

Le caractère de l'Élégie est ordinairement simple et tempéré. Elle se compose d'une suite de circonstances intéressantes et naturellement exprimées. Même en chantant le bonheur, elle peut conserver la teinte de tristesse qui lui est propre. Ce mélange d'impressions opposées ajoute à son effet. Elle se plaît surtout au souvenir de ce qui n'est plus; elle aime à consacrer, comme l'a dit un de nos poëtes,

Le regret du plaisir, et même de la peine.

Il n'est point pour elle d'objet inanimé; pour elle les ruines sont vivantes, la solitude est peuplée, et la tombe a cessé d'être muette. Évoqués par ses chants, des mânes chéris semblent, sous leur forme première, revenir au jour pour s'entretenir avec elle. O l'ingénieuse allégorie que celle d'Orphée, qui retrouve Eurydice tandis qu'il la chante, et dont le bonheur s'évanouit avec le dernier son de sa lyre!

Les sujets passionnés ne conviennent pas moins à l'Élégie; mais ils ne peuvent franchir un certain degré d'exaltation sans sortir des bornes prescrites. Les éclats de la fureur, les cris du désespoir lui sont interdits, ils détruiraient le charme de la tristesse. Tel admirable monologue de nos tragédies ne formerait qu'une Élégie assez ridicule, à peu près semblable aux amplifications connues sous le nom d'*héroïdes*, genre détestable et faux qui se retrouve à deux époques bien marquées de la décadence des lettres. Si la vérité, si le naturel font l'essence de toute poésie, où doivent-ils dominer si ce n'est dans une sorte d'ouvrages où, selon le précepte du maître, il faut que le cœur parle seul! La recherche, la déclamation, défauts partout condamnables, y seraient des vices odieux. L'esprit même, non cet esprit qui, nécessaire au talent, préside à l'ordonnance de ses travaux en rapprochant des rapports éloignés, mais les saillies, les brillantes vanités du style, y rappelleraient le *pulcher assuitur pannus* dont parle Horace, et le *non erat his locus*.

Je ne sais de quel compositeur on a dit : « Sa musique

était douce et triste à la fois comme le souvenir du bonheur passé, » ce qui me semble merveilleusement applicable à l'Élégie. L'échelle des tons qu'elle parcourt n'a pas besoin d'une grande étendue. Elle peut varier ses accents, mais qu'elle se garde bien de les forcer.

Les femmes sont les juges les plus délicats de ces convenances. Les plaintes emportées d'un amant les touchent moins qu'elles ne les effrayent. Les cris d'un furieux repoussent jusqu'au fond de leur cœur un aveu prêt à s'échapper.

Quelques femmes de l'antiquité grecque (car il est remarquable qu'on ne cite, en poésie, aucune femme célèbre chez les Romains) obtinrent de brillants succès dans le style lyrique. Corinne triompha de Pindare lui-même; et l'on ne dit pas qu'elle fût belle. Par quelle contradiction singulière celles pour qui les Muses semblaient avoir réservé les accents de la douce Élégie, n'ont-elles su que l'inspirer? Pourquoi ont-elles réussi de préférence dans un genre bien moins conforme à leur organisation? Une seule avait reçu de la nature les germes brûlants de la poésie la plus audacieuse, la plus sublime : la désigner ainsi, c'est avoir nommé l'immortelle Sapho. Si son âme trop active avait pu se reposer quelques instants sur elle-même, si l'amour n'eût consumé avant l'âge son talent et sa vie, Sapho serait assise au premier rang des poëtes élégiaques. Que de mouvement, que de chaleur dans cette Ode à Vénus, que Vénus même eût dictée ! Quel désordre plein de charme, quel abandon passionné dans ce petit nombre de fragments dont la suite nous est dérobée, ou plutôt sortis sans suite d'une âme orageuse qui les laissait échapper

et n'y revenait plus! Quelques vers, jetés comme au hasard, retracent plus vivement ses impressions que ne l'eût fait la pièce la plus détaillée. D'un trait, elle forme un tableau : on la voit, on l'entend, on la reconnaît, non-seulement à son langage, mais à son regard, à son maintien. Quelle est cette jeune fille, qui n'est belle que du sentiment qui l'anime; qui, l'air distrait, les yeux chargés d'amour, pâlit et rougit presque à la fois; qui, assise à côté de sa mère, cherche autour d'elle un objet absent, laisse tomber sa tâche imparfaite, et s'écrie : « O ma mère! ma mère! mon travail s'échappe de mes « doigts; un nuage est sur mes yeux; je me soutiens « à peine. » C'est elle, c'est Sapho languissante, respirant le plaisir et l'amour, et brûlant de combler ses désirs ou du moins de les tromper. Notre admirable Racine a imité d'elle ce beau mouvement de Phèdre, comme elle en proie aux fureurs de Vénus :

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je à travers une noble poussière
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?

On a souvent cité ces vers comme un modèle du ton de l'Élégie. Je trouverai bientôt l'occasion d'examiner combien y eût excellé le talent supérieur de Racine. Je reviens à Sapho, pour regretter qu'elle ne se soit pas livrée à une sorte de composition où l'appelaient spécialement la nature de son génie et la situation de son âme. Alors, comme on le dit en termes positifs, on eût pu dire, figurément, qu'elle avait ajouté des cordes à la lyre; elle eût joint à l'honneur d'introduire un rhythme nouveau le mérite de donner une existence nouvelle à

un genre d'Élégie qu'elle eût aussi décoré de son nom. Oh ! quels sons douloureux et tendres seraient sortis de sa lyre amoureuse et désordonnée ! rochers de Mytilène ! promontoire de Leucade ! vous retentiriez encore de ses derniers accents ! arrivés jusqu'à nous, ils seraient tout ensemble le modèle et le désespoir de qui veut chanter l'amour.

Depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, pas une femme ne se présente dans la carrière élégiaque ; et pour en trouver une, il ne faudrait pas moins qu'une foi parfaite aux productions moins autographes qu'hypothétiques de Clotilde de Surville. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est la grâce spirituelle et naïve de la plupart de ces pièces, écrites en langage demi-vieux, remarquables d'ailleurs par des détails, des imitations et des rimes de fraîche date. Madame Deshoulières nous a donné, sous le nom d'idylle, une Élégie charmante :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis, etc.

Cette pièce me paraît fort au-dessus de ses autres allégories, où elle abuse constamment de l'antithèse. Ici, tout est simple, naturel et touchant. Le rhythme lui-même est celui de la douleur qui ne peut soutenir longtemps sa voix, et qui l'abandonne.

De nos jours, quelques auteurs du sexe des Muses ont fait une heureuse exception à la loi commune. Elles avaient à triompher de plus d'un obstacle. Le penchant, naturel aux femmes, d'exprimer les moindres circonstances, parce que toutes ont du prix pour elles, pou-

vait, dans leurs ouvrages, détruire l'effet de l'ensemble par la multiplicité des détails. Une difficulté plus grande se présente à celles qui, cédant au besoin de consacrer leurs souvenirs, rappellent ce qu'elles ont inspiré, ce qu'elles ont senti; sujets délicieux, sans doute, mais plus bornés pour elles que pour nous. C'est une privation qui leur est imposée par leurs qualités mêmes. Cette pudeur, la première de leurs grâces, les condamne à ne célébrer de l'amour que l'espérance ou le regret. Ont-elles retracé les premiers troubles d'une ardeur naissante, la puissance d'un premier regard, le charme d'un premier aveu, elles éprouvent l'embarras de poursuivre; leur main timide soulève à peine le voile qui protége les tendres mystères. Elles n'osent parler de l'amant heureux sans rougir; mais elles regrettent l'amant ingrat, quoique ce regret soit l'aveu d'une faiblesse passée. Elles semblent ainsi n'avoir le droit de chanter que le bonheur qui n'est pas encore et le bonheur qui n'est plus.

Ce n'est pas que l'amour passionné s'asservisse toujours, même chez les femmes, aux lois d'une réserve rigoureuse. Qu'Héloïse, adorant l'ombre d'un amant qui respire encore, se livre dans ses lettres brûlantes à tous les mouvements d'une âme bouleversée, qu'elle préfère à Dieu celui qui n'est plus même un homme : qu'elle le poursuive de ses feux jusqu'au pied des autels; le délire de ses expressions trouve son excuse dans l'excès de son infortune. Quoique fort savante, Héloïse n'est point auteur; elle ne compose pas, elle écrit : elle écrit à celui qui ne veut plus, qui ne doit plus l'entendre. Son éloquence est dans son désespoir.

Jamais la plainte ne s'était élevée à un tel degré d'exaltation et de force; mais combien elle est plus pénétrante encore, lorsque, fatiguée de ses emportements, elle retombe dans l'abattement extrême qui succède toujours aux convulsions de la souffrance! Comme alors les doux souvenirs du passé s'unissent douloureusement aux angoisses de la situation présente! qu'ils laissent dans l'âme une impression profonde et triste, ces détails d'une vie autrefois paisible, ces retours amers vers des temps qui ne reviendront plus! Honneur à l'illustre Pope, qui a reproduit sans les affaiblir, et en les embellissant quelquefois, les traits énergiques ou attendrissants des lettres originales! Colardeau, si heureusement né pour la poésie, a su répandre un charme inexprimable dans plusieurs parties de son imitation. Pourquoi faut-il que le froid philosophisme l'ait forcé de sacrifier à son idole quelques-unes des images religieuses si analogues à la mélancolie du cloître! Apparemment le philosophisme porte malheur; car les vers qui remplacent les morceaux supprimés ne sont plus d'un poëte, plus même d'un versificateur: pesamment sentencieux, péniblement abstraits, ils se traînent sans vigueur et sans grâce; mais ils plaisaient fort aux encyclopédistes.

Dans cette Épître à jamais célèbre le poëte anglais a donc réuni le double avantage d'être souvent supérieur en imitant, et de conserver plus souvent encore la même supériorité sur son imitateur. On lui doit également une Élégie intéressante sur la mort d'une jeune lady.

Les Anglais possèdent un assez grand nombre d'Élégies morales, parmi lesquelles on distingue celle de

Gray, intitulée *le Cimetière de Campagne*. Son mérite ne consiste pas moins dans la composition que dans les détails; éloge rarement applicable aux productions de la poésie anglaise.

Les autres nations ont faiblement contribué aux progrès de l'Élégie. Les Allemands, par leurs mœurs, leurs habitudes, sembleraient destinés à y réussir; mais leur manière trop détaillée, trop minutieuse, s'y retrouve, comme dans leurs romans. Cette foule de détails purement domestiques n'a guère de prix que pour eux, et touche médiocrement le lecteur désintéressé. La plupart des Élégies italiennes sont la paraphrase plus ou moins brillante des sonnets souvent trop spirituels de Pétrarque. Quant à l'Espagnol, il se plaît trop à faire parade de sa douleur, pour la restreindre à des plaintes touchantes et mesurées. Si deux modernes dont les noms ne se séparent plus n'avaient cultivé parmi nous les fleurs dont se couronne l'Élégie amoureuse, il resterait encore sur notre fécond Parnasse un champ stérile.

Clément Marot, quelquefois si naïf et si tendre, se montre aussi froid que maniéré dans l'Élégie. Il n'en a guère saisi le ton et le sentiment que dans celui de ses madrigaux qui finit ainsi :

Je n'ai pas eu de vous grand avantage;
Un moins aimant aura peut-être mieux.

et dans une autre petite pièce terminée avec tant de grâce par cette apostrophe à l'Amour.

Je t'ai servi sous tous les dieux.
Oh! si l'on pouvait deux fois naître,
Comme je te servirais mieux!

J'ajouterai encore pour exemple ce refrain d'une de ses chansons :

C'est la première,
C'est la dernière
Que j'ai servie et servirai.

Ronsard, trop méprisé par quelques poëtes qui ne l'ont pas lu, et trop imité par quelques autres, a aussi composé des Élégies, dont l'une est rappelée dans les notes de ce volume. On y reconnaît le poëte, qui, nourri des anciens, n'eut d'autre tort que de vouloir s'exprimer comme eux. Ce ne sont ni les idées ni les images qui lui manquent. Des mauvais vers de Ronsard on ferait aisément de fort bons vers grecs ou latins. Il paraît avoir pensé dans ces deux langues.

On eût dit que les poëtes ses contemporains et leurs successeurs se disputaient, dans l'Élégie, le prix du ridicule. Les uns, niaisement ampoulés, comparaient leur belle à tout ce qui existe de beau dans la nature, et, bien entendu, lui réservaient toujours l'avantage; les autres, beaucoup plus gais qu'ils ne croyaient l'être, démontraient leur passion en termes et en formules scolastiques. Tous enfin prétendaient à la finesse : il ne tenait pas à eux qu'ils n'eussent presque autant d'esprit que les bergers de Fontenelle.

Après avoir traversé plusieurs siècles sans rencontrer une Élégie française digne d'être citée, il faut se résigner à n'en trouver, pour ainsi dire, qu'une seule dans le grand siècle; quoique fort distinguée, elle fait encore plus d'honneur aux lettres qu'à la poésie : elle est plutôt encore une belle action qu'un bel ouvrage. Je veux parler de la courageuse Élégie de La Fontaine sur la

disgrâce de Fouquet. On sait *par cœur* (et jamais expression ne fut plus convenable) ce vers échappé de l'âme :

Et c'est être innocent que d'être malheureux.

L'âme de La Fontaine était formée pour l'Élégie. Un fonds de tristesse aussi naïve que sa gaieté se fait sentir dans ses Fables inimitables. Que de sentiments naturels semés avec mélancolie au milieu de ses récits les plus animés ! S'il commence à dépeindre

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre...

après ces beaux vers, si, reprenant le ton de la fable, il poursuit gaîment :

La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Faisait aux animaux la guerre;

bientôt il ajoute, avec un rare bonheur :

Les tourterelles se fuyaient;
Plus d'amour, partant plus de joie.

C'est le premier trait du tableau, mais qu'il est vif et profond ! Pour forcer les tourterelles à se fuir, il fallait, en effet, que le danger fût extrême. La réflexion du second vers est charmante; elle n'appartenait qu'à La Fontaine. Pour ne pas multiplier les citations, je renvoie à la fable admirable des Deux Pigeons. Qui peut lire sans être ému le discours adressé par son ami au pigeon voyageur :

Je ne rêverai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut :

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste?

Et le reste renferme une idée ravissante. Ce reste est tout pour un pigeon, et l'on devine que c'est l'amour. Je passe les traits du récit pour arriver à l'épilogue de ce petit poëme, où le narrateur, par un retour naturel sur ses propres affections, s'écrie :

Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète!
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

Après des vers semblables, il faut fermer le livre et rêver. L'Élégie est là tout entière.

Un spirituel académicien [1], qui a fait aussi des Fables (fables très-jolies, surtout lorsqu'il les récitait), a laissé un fort long discours sur l'Élégie, que je n'ai point lu, et des Élégies à sa femme, que, par malheur, je ne lui ai point entendu réciter.

L'esprit est loin de suffire à l'Élégie; le talent même n'y suffit pas toujours; pour rapprocher les exemples, qu'il me soit permis de franchir quelque espace, et de rappeler les essais élégiaques d'un poëte [2] justement célèbre à plus d'un titre, et dont notre époque doit s'honorer, tout en signalant ses erreurs. Des imitations souvent heureuses de Tibulle et de Properce; des vers bien faits, mais trop ambitieux; des expressions fortes, mais hors du genre; des tours hardis, mais forcés, et

1. M. le duc de Nivernois.
2. Le poëte Lebrun.

plus latins que français; l'attirail usé de la vieille poésie, qui n'est pas la poésie antique; un style laborieux et tendu, quelquefois de l'élégance, rarement de la grâce, presque jamais de naturel; et, à travers les fautes, des morceaux qui étincellent de beautés : tel est à peu près le jugement qu'en a porté la critique la moins rigoureuse, et que je crois même avoir encore adouci. On avait aussi remarqué que l'auteur exprimait avec plus d'effort les passions douces que les mouvements d'une âme irritée. La dernière de ses Élégies en est la preuve : elle s'adresse à Némésis, non l'une des beautés chères à Tibulle, mais la déesse implacable des vengeances. Jamais la virulence de la haine ne fut poussée plus loin que dans cette pièce brûlante de verve et d'animosité. Jamais la satire ne frappa ses victimes d'un fouet plus sanglant. Mais quelles victimes avait choisies le poëte, le poëte élégiaque!

Si beaucoup de poëmes prennent le titre d'Élégies sans en avoir le caractère, beaucoup aussi, sans en porter le titre, sont des Élégies véritables : les exemples s'offrent en foule dans la *Bérénice* du tendre Racine. Eh! qui mieux que Racine eût plié sa voix aux accents d'une Muse qui semblait particulièrement la sienne! Quelle mélancolie, quelle solitude il exprime en ce seul vers :

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!

Toute la résignation d'un amour sincère et malheureux, tout son désintéressement furent-ils jamais mieux retracés que dans le rôle de Titus, qui, depuis cinq ans, brûle pour Bérénice :

Sans oser rien prétendre
Qu'un instant à la voir et le reste à l'entendre.

Qui peut retenir ses larmes, en répétant avec les filles d'Israël :

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts! fertiles vallées,
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

La souplesse naturelle aux grands talents, et son exquise organisation poétique, eussent élevé Racine au-dessus même de Tibulle. Supérieur dans la tragédie, il s'est encore distingué, comme sans y songer, dans quatre genres [1] de diverse nature, dont un seul lui eût fait un nom.

Parmi les pièces qui, pour le ton et le sujet, semblent appartenir à l'Élégie, il faut citer l'ode de J.-B. Rousseau, imitée du cantique d'Ézéchiel : *J'ai vu mes tristes journées;* les vers de Chaulieu sur Fontenay; les stances délicieuses de Voltaire : *Si vous voulez que j'aime encore;* ses adieux aux Mânes de Génonville; les strophes si connues de cette ode qui fut en quelque sorte le chant de mort du malheureux Gilbert : *Au banquet de la vie, infortuné convive;* et enfin tant d'autres productions où règne, comme dans certaines odes d'Horace, une aimable et rêveuse philosophie.

Mais pourquoi différer encore à citer deux noms si chéris de la Muse des amours? Pourquoi retarder l'hom-

1. La poésie lyrique, la comédie, l'épigramme, la prose polémique.

mage que réclament à la fois deux poëtes contemporains, diversement remarquables dans un genre pareil? Nés sous le même climat, réunis par les mêmes goûts, ambitionnant la même palme sans jalousie, on pourrait appliquer à Bertin et à Parny les vers où Virgile annonce deux jeunes pasteurs rivaux dans l'art du chant:

Arcades ambo.

Tous deux portaient en même temps la lyre et l'épée; mais le sort voulut que la carrière des armes ne fût pour eux que celle des plaisirs. Ils oubliaient sous les ombrages de Feuillancour les bananiers de leur patrie, et regrettaient peu *l'Isle-de-France* aux joyeux soupers de *la Caserne* [1]. Abandonnés aux goûts nonchalants de leur pays, ils ne donnaient encore aux Muses que ce qu'ils appelaient leurs moments perdus, c'est-à-dire les courts intervalles qui séparaient les festins et des plaisirs plus doux; mais Parny se vit à regret forcé de repasser les tropiques, il partit : Éléonore et l'amour l'attendaient dans son île. Trop près du bonheur pour le bien chanter, il le goûtait en silence. Ce ne fut qu'après un long terme, et dans le calme de la solitude, qu'il essaya de rendre présent ce qui n'existait plus que dans ses souvenirs. L'apparition d'un petit nombre de ses pièces érotiques fut, à cette époque, une espèce de prodige. L'Amour, longtemps travesti dans les vers cavaliers des gens du bel air, s'étonna de retrouver ses traits et son langage : les grâces du naturel prévalurent sur les ma-

1. Réduit où se réunissait la cohorte d'Épicuriens décorée du ruban gris de lin.

nières du faux bel-esprit, et l'école du persiflage ne parut bientôt plus que celle du ridicule.

Les premiers succès de son ami échauffèrent l'imagination de Bertin. Les entretiens de Parny achevèrent de l'enflammer. Comme ce général qui se disait tous les jours : « Je veux être un grand capitaine, » Bertin se répétait : « Je serai un poëte élégiaque. » Il se retira dans une campagne, seul avec Tibulle, Properce, Catulle, Ovide et Horace; les lisant, les relisant sans cesse, la plume à la main, il traduisit en vers leurs passages les plus saillants, les refondit en un corps d'ouvrage, et de ses emprunts parvint à se faire un fonds. Parny, plus sobre dans ses imitations, n'empruntait aux poëtes anciens, quelquefois même aux prosateurs modernes[1], qu'un petit nombre de traits délicatement choisis, mais que la nature lui eût offerts sans leur secour car il avait ressenti une passion profonde. Plus souvent heureux, Bertin n'aimait que le plaisir. Parny, plus sensible et plus tendre, semblait en quelque sorte n'aimer dans l'amour que l'amour même. De leurs impressions diverses dut résulter la différence de leurs talents. On sent que l'un retrace fidèlement et dans leur ordre naturel les circonstances, les vicissitudes d'un amour qui n'a rien d'imaginaire. On s'aperçoit que l'autre, s'il est permis de le dire, s'arrange pour être passionné; qu'il réunit les traits épars de sa vie amoureuse pour en former un ensemble et se composer une amante poétique de vingt maîtresses réelles. Il prend ses détails tantôt dans son esprit, tantôt chez les anciens; et tour à tour

1. Surtout à J.-J. Rousseau.

on reconnaît l'amour inventé ou l'amour traduit. Sans doute on aime à rencontrer dans ses lectures quelques heureuses imitations de l'antiquité; mais on ne saurait les employer avec trop de retenue dans les vers érotiques destinés surtout aux femmes et aux gens du monde. L'une des plus belles Élégies de Bertin commence par ce superbe mouvement :

Elle est à moi. Divinités du Pinde !
De vos lauriers ceignez mon front vainqueur;
Elle est à moi.

Malheureusement il ajoute :

Que les maîtres de l'Inde
Portent envie au maître de son cœur.

Il s'agit bien des *maîtres de l'Inde!* La comparaison est toute latine, en supposant qu'il y ait comparaison entre les maîtres d'un pays et le maître d'un cœur. Je ne parle pas de l'étrange effet du *Pinde* et de *l'Inde* qu'on semble avoir fait rimer par gageure. On ne trouverait pas une seule faute semblable dans le rival de Bertin. Lors même qu'il demeure dans la région tempérée de la poésie, son vers, toujours élégant, renferme un sentiment si naturel qu'il perdrait quelque chose à devenir plus poétique. Il descend à l'extrême simplicité sans jamais tomber dans le prosaïsme. Bertin, dont le style est quelquefois plus élevé, ne s'abaisse presque jamais que par une chute. Veut-il exprimer l'effet que produisit un jour sa maîtresse paraissant au spectacle, il s'en acquitte par cette ligne de prose familière :

On lui battit des mains, on la prit pour la reine.

A-t-il à décrire l'instant mystérieux qui précède le bonheur d'une nuit d'amour; affectant une simplicité que je n'ose qualifier, il représente la belle Eucharis

Laissant tomber sa jupe, et soufflant la lumière.

J'ai rappelé quelques-uns de ses défauts, sans parler encore de ses qualités. Elles sont nombreuses. Le mouvement, la chaleur, la force, le ton passionné, l'accent poétique à un degré fort éminent, caractérisent ses Élégies, dont la plupart mériteraient mieux le nom de pièces érotiques. Parmi celles dont le titre est justifié, l'on doit remarquer les *Adieux de l'auteur à une terre qu'il vient de vendre*. Cette pièce, d'une certaine étendue, décélerait à elle seule tout un poëte. Parny peut-être n'eût pas, dans le même genre, soutenu si longtemps son style à la même hauteur. Mais la justice distributive oblige en même temps à déclarer que Bertin reste bien loin de son émule pour le naturel, pour l'abandon, pour le charme : le charme! qualité plus indéfinissable encore que la grâce, et qui assure l'empire du talent comme celui de la beauté. Ainsi que nous l'avons dit à propos de Tibulle, le chantre d'Éléonore excellait surtout dans le choix des circonstances attachantes. Nul poëte ne possédait mieux cette mesure parfaite, ce sentiment délicat des convenances, qui enseigne ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire, ce que l'on peut offrir aux yeux et ce qu'on doit laisser sous un voile. Plus voluptueux par la décence même, il laisse au plaisir l'attrait du mystère, et à l'abandon les grâces de la pudeur; il n'effarouche pas, il captive. L'expression de son bonheur est encore moins vive que tendre; celle de sa douleur est triste

sans emportement. Properce, soupçonnant la foi de Cynthie, éclate en imprécations. Perdant Éléonore, que l'hymen va lui ravir, Parny ne l'accuse point; il forme pour son bonheur des vœux qu'il craint de ne pas voir exaucés. Quel est le plus touchant de l'amant qui se plaint et menace, ou de celui qui souffre, gémit, et pardonne? Si je ne m'abstenais de citations, je les puiserais sans nombre dans cet admirable dernier livre, ordonné si parfaitement, et le seul que l'auteur ait qualifié du nom d'*Élégies*. Faut-il que les derniers chants des *Amours* soient presque toujours des accents de regret! Fidèle à ses douloureux souvenirs, celui qui fut l'amant d'Éléonore revient souvent à elle, dans les sujets qui s'en éloignent le plus, et ses retours sur le passé retracent avec un sentiment profond ce *céleste enchantement des premières amours* que le temps et l'âge ne peuvent effacer. J'ai déjà beaucoup loué Parny; les sujets d'éloges ne sont pourtant pas épuisés. Il me reste à lui tenir compte de la correction soutenue, de la pureté constante du style; de la justesse, de la propriété des termes; du respect scrupuleux pour la langue; et surtout de l'art qui préside à la composition de ses moindres tableaux, art difficile qui redouble l'intérêt des détails et leur prête un nouvel éclat en les plaçant dans un jour plus favorable. Ces qualités, jointes à celles que j'ai déjà fait valoir, ont mérité à l'auteur vivant le beau nom de *classique*, décerné à si peu d'écrivains et seulement après leur mort. A l'exemple des grands modèles, il ne produisait rien sans l'avoir longtemps médité. Il avait étudié profondément les difficultés et les ressources de son art. Une sage économie augmente encore ses ri-

chesses. Loin de prodiguer les beautés hors de leur place, il les distribue avec goût, avec réserve. Et toutefois le savant procédé du poëte n'ôte rien à la grâce, à la mollesse, au naturel; il a toujours l'air de s'abandonner; et nulle image ne lui convient mieux que celle où La Fontaine représente l'Aurore

Laissant tomber des fleurs, et ne les semant pas.

Je m'arrête, pour qu'un simple examen ne ressemble pas à un panégyrique. J'ai connu Parny; mais le tendre attachement qui m'unissait à lui n'a pas influé sur mon témoignage. Ceux qui ne l'ont point connu en ont parlé comme moi. J'ai seulement cherché à caractériser d'une manière plus précise les traits de son précieux talent.

Condamné à rappeler un moment la pensée sur mes Élégies, je sens combien la transition sera brusque; mais, grâce à l'amitié dont Parny daigna m'honorer, grâce aux leçons que j'ai recueillies dans ses entretiens, parler de moi, de mes ouvrages, ce sera, pour ainsi dire, parler encore de lui. Il me répétait, comme à tous les jeunes poëtes : « La poésie s'use : il faut la rajeunir « par des images nouvelles. Retracez d'autres mœurs, « peignez une autre nature. » J'ai profité de ses conseils. Un livre de mes Élégies est composé de sujets choisis dans une nature étrangère. Les uns (et c'est le plus grand nombre) sont élégiaques par le fond; les autres le deviennent par la forme. Qu'on me permette de rappeler sommairement quelques-uns de ces sujets. L'Arabe qui pleure la mort de son coursier fidèle; la belle Insulaire qui, pour se dérober aux poursuites d'un roi dont elle est aimée, se réfugie sous l'ombrage qui donne la

mort, et meurt fidèle à son amant; la Persane qui, abandonnée par le chasseur, compare tristement son sort à celui de la gazelle qu'il a blessée, et dont elle cherche à guérir la blessure; la jeune fille pleurant une colombe qui succomba pour elle en remplissant un message d'amour; le pauvre nègre entonnant sa chanson d'esclavage et rejoignant aux cieux sa femme et son fils, morts de douleur : telles sont les principales scènes que j'ai choisies. Je le demande, l'Élégie en offre-t-elle beaucoup qui soient plus analogues à son caractère? Si le personnage y prend la place du poëte, la forme en est plus dramatique. Si l'action se passe loin de nous, elle en est plus neuve, les détails en sont plus variés; ils conservent quelque chose de primitif qui rafraîchit l'imagination et renouvelle la poésie. Les littérateurs qui ont examiné ces divers morceaux ont bien voulu leur accorder le mérite de la couleur locale et celui d'un intérêt doux; ils n'ont contesté que sur le titre, auquel, j'en conviens, je n'attache qu'une assez médiocre importance. J'oserai seulement faire observer que la nouveauté ne peut déplaire quand elle ne présente rien de bizarre; qu'ici elle consiste uniquement dans le cadre, et qu'enfin il est inutile de chercher une dénomination nouvelle, puisqu'une Élégie d'un nouveau genre demeure toujours une élégie.

Quoi qu'il en soit, je cède sans effort, et par conséquent sans mérite, à l'opinion du petit nombre. Je renvoie à la fin du recueil, sous le nom de *Chants et Récits élégiaques*, les pièces qui composaient le second livre, devenu par là le troisième. J'ai ajouté aux deux premiers plusieurs Élégies nouvelles. Je ne me dissimule pas

qu'une série de morceaux différents sur un fonds unique, habilement modifié, est plus attachante que les pièces dont l'intérêt plus borné commence et finit avec elles. J'ai mieux aimé cependant m'exposer à ce danger qu'à celui de la concurrence.

Le même principe m'a dirigé dans la composition des Élégies antiques. Pour tenter d'être neuf, j'ai remonté jusque chez les anciens. « C'est en me pénétrant de la substance des grands maîtres, que j'ai essayé de reproduire les naïves beautés de leurs ouvrages, et, si j'ose m'exprimer ainsi, ce parfum d'antiquité qui s'en exhale[1]. » L'Élégie antique offre peu de modèles, il est vrai : mais quelques restes de ces trésors ensevelis par les âges, mais le témoignage éclairé de quelques graves écrivains, nous en ont transmis le caractère. J'ai cité, au commencement de ce discours, un passage où l'Élégie compte parmi ses nombreuses attributions celle de déplorer *les infortunes d'un personnage de l'antiquité.* Cette dernière sorte de sujets, dont un fragment de Simonide sur *Danaé* nous a conservé l'exemple, avait pour les Grecs un attrait inexprimable. Ceux de nos journalistes, qui m'en attribuaient la nouveauté, me faisaient assurément beaucoup d'honneur. Du reste, il est aisé de concevoir que des gens de goût, particulièrement versés dans la littérature latine, s'étonnent de voir le nom d'Élégie s'attacher à des productions qui ne leur rappellent pas toujours les sujets et la manière de Tibulle et de Properce. Aussi n'ai-je pas imité les Latins, mais les Grecs. Le genre de leurs Élégies nous était connu;

1. Extrait de l'Avertissement d'une première édition.

je ne crois pas m'en être écarté. Je souhaite au moins que l'on daigne reconnaître dans quelques parties de l'ouvrage mon respect pour le goût et mon amour pour les classiques.

ÉLÉGIES

LIVRE PREMIER.

LA CHUTE DES FEUILLES.*

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

* « Millevoye, dit M. Sainte-Beuve dans l'excellent travail que nous avons reproduit en tête de ce volume, a corrigé cette pièce, on ne sait pourquoi, à diverses reprises, et en a donné jusqu'à deux ou trois variantes consécutives. Je me hâte de dire que la seule version que j'admette et que j'admire, c'est la première, celle qui a obtenu le prix aux Jeux floraux. » Nous adoptons tout à fait cette opinion, et la version préférée par M. Sainte-Beuve est celle que nous donnons ici. (F. L.)

« Bois que j'aime ! adieu... je succombe.
Ton deuil m'avertit de mon sort ;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore ;
« Mais c'est pour la dernière fois.
« L'éternel cyprès se balance ;
« Déjà sur ta tête en silence
« Il incline ses longs rameaux :
« Ta jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant le pampre des coteaux. »
Et je meurs ! De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans ;
Et j'ai vu, comme une ombre vaine,
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Couvre, hélas ! ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais si mon amante voilée
Au détour de la sombre allée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »
Il dit, s'éloigne..... et, sans retour...
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...

Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

L'ANNIVERSAIRE.

Hélas ! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne : j'écoute... O regrets ! ô douleurs !
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père.
On retenait mes pas loin du lit funéraire;
On me disait : « Il dort; » et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon âme navrée,
Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits;

Inconsolable en mes ennuis,
Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci !
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père
Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi ! »
Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah ! quand la pâle automne aura jauni les bois,
O mon père ! je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
Sur ces bords que la Somme arrose
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose :
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

A UN BOSQUET.

Salut, bosquet délicieux,
Planté par la main du mystère,
Toi dont le voile officieux
Rendit la pudeur moins austère
Et l'amour plus audacieux !
Qu'à tes voluptueux ombrages
L'hiver épargne ses outrages,
L'été, sa dévorante ardeur ;

Qu'il echappe au vent des orages,
Au fer tranchant de l'émondeur.
Que l'amoureuse Philomèle
Ne chante que sur tes ormeaux;
Et que la houlette fidèle
Défende la branche nouvelle
Contre l'insulte des troupeaux.
Puisse l'abeille murmurante
Préférer ta feuille odorante
Même au calice de la fleur!
Puisse enfin toute la nature
Protéger ta faible verdure,
Et te payer de mon bonheur!

LA DEMEURE ABANDONNÉE.

Elle est partie! hélas! peut-être sans retour!
Elle est partie; et mon amour
Redemande en vain sa présence.
Lieux qu'elle embellissait, j'irai du moins vous voir!
À sa place j'irai m'asseoir,
Et lui parler en son absence.

De sa demeure alors je reprends le chemin;
La clef mystérieuse a tourné sous ma main.
J'ouvre.... elle n'est plus là : je m'arrête, j'écoute....

Tout est paisible sous la voûte
De ce séjour abandonné.
De tout ce qu'elle aimait je reste environné.
L'aiguille qui du temps, dans ses douze demeures,
Ne marque plus les pas, ne fixe plus le cours,
Laisse en silence fuir ces heures
Qu'il faut retrancher de mes jours.
Plus loin, dans l'angle obscur, une harpe isolée,
Désormais muette et voilée,
Dort, et ne redit plus le doux chant des amours.
Sous ces rideaux légers, les songes, autour d'elle
Balançant leur vol incertain,
Des souvenirs du soir charmaient, jusqu'au matin,
Le paisible sommeil qui la rendait plus belle.
Sur ce divan étoilé d'or,
Qu'inventa l'opulente Asie,
De ses cheveux je crois encor
Respirer la pure ambroisie.
Je revois le flambeau qui près d'elle veillait,
A l'instant où sa main chérie
Traça dans un dernier billet
Ces mots : « C'est pour toute la vie... »
Mots charmants! Oh! déjà seriez-vous effacés?
Ne resterait-il plus à mon âme flétrie
Qu'un regret douloureux de mes plaisirs passés?

LA PROMESSE.

Il est donc vrai! tu veux qu'en mon lointain voyage
Sous le ciel d'Orient j'emporte ton image;
Et d'un espoir douteux abusant mon amour,
Ta bouche me promet les baisers du retour.
Du retour!.... Tu l'as vu, cet éclatant navire!
Et sa poupe et ses mâts de fleurs étaient ornés;
En ses pavillons d'or il tenait enchaînés
Et la fortune et le zéphyre.
Avant peu, disait-on, il reverra le port.
Eh bien! les jours ont fui. L'inquiète espérance
A l'horizon des mers cherche en vain sa présence.
Il ne reviendra plus. Si tel était mon sort!
Hélas! du voyageur la vie est incertaine!
S'il échappe aux brigands de la forêt lointaine,
Le désert l'engloutit dans les sables profonds,
Ou sur d'âpres chemins les coursiers vagabonds
Dispersent de son char la roue étincelante,
Et brisent sa tête sanglante
Au penchant rapide des monts.
Et je pars! Ah! détourne un funeste présage,
Et pour moi désormais les cieux s'embelliront;
Et dans mon fortuné voyage
Je verrai, pure et sans nuage,
L'étoile du bonheur rayonner sur mon front.

LE SOUVENIR.

Près des ombrages où Vincenne
Voyait le plus saint de nos rois
Dicter ses pacifiques lois
Sous les ombrages d'un vieux chêne,
Il est un modeste hameau
Que j'habitai longtemps près d'elle,
Et que cette amante fidèle
Abandonna pour le tombeau.
Salut, verte colline, à mes yeux si connue!
Salut, triste et longue avenue,
Que je traversais à grands pas
Lorsque de la cité prochaine
Je hâtais mon retour, pour recueillir, hélas!
Les restes précieux d'une vie incertaine
Que me disputait le trépas!
Voici la route détournée
Où de nos projets d'hyménée
Elle aimait à s'entretenir,
Et, déjà du sort condamnée,
Sur les bords du cercueil me parlait d'avenir.
Alors errait sur son visage
Un languissant sourire.... et moi,
Voyant son calme avec effroi,
Avant l'heure d'hymen je pleurais mon veuvage.
Mais sur ce vert rocher qui s'élève à l'écart,

Entre le bois et la colline,
N'ai-je pas entendu la clochette argentine
De la chèvre errant au hasard ?
J'approche.... O souvenir! c'est elle
Qui, mêlant ses secours aux vains secours de l'art,
Dans un sein desséché répandait, mais trop tard,
Les doux trésors de sa mamelle.
Garde ton lait, chèvre fidèle,
Un jour, hélas! ce jour peut-être n'est pas loin,
De tes bienfaits aussi ma vie aura besoin,
Et tu feras pour moi ce que tu fis pour elle.
Mais la nuit vient : déjà ses voiles étendus
Enveloppent les cieux plus sombres,
Et mon regard encor cherche à travers les ombres
Cette triste demeure, où l'on ne m'attend plus.

LE BOIS DÉTRUIT.

Nymphes, pleurez! pleurez : l'antique bois
De son enceinte a perdu le mystère.
Pleurez, Amours! le chêne solitaire
Vous a voilés pour la dernière fois.
Je n'entends plus sous les vertes allées
Des passereaux les joyeuses volées.
De ce séjour hôtes charmants et doux,
Est-il aussi des proscrits parmi vous?

Le voyageur, trompé dans son attente,
Redouble en vain sa marche haletante,
Implore en vain contre les feux du jour
L'ombrage épais, disparu sans retour.
La jeune amante, à qui ce lieu retrace
Le souvenir de l'amant trop aimé,
Cherche de l'œil l'asile accoutumé,
Ne le voit plus, se tait, soupire, et passe.
Malheur à toi, destructeur inhumain!
D'un dieu vengeur sur toi pèse la main.
Il est un dieu qui préside aux campagnes,
Dieu des coteaux, des bois et des vergers;
Il règne assis sur les hautes montagnes,
Et ne reçoit que les vœux des bergers,
Que les présents de leurs douces compagnes.
A son signal, d'aimables messagers,
Prenant l'essor, vont couvrir de leur aile
La fleur naissante ou la tige nouvelle.
A la clarté des célestes flambeaux,
Il veille au loin. Familles des oiseaux,
Il recommande aux brises du bocage
De balancer vos paisibles berceaux
Dans la fraîcheur du mobile feuillage.
Il ne veut pas que le froid aquilon
Avant le temps jaunisse les fougères;
Il ne veut pas que les lis du vallon
Tombent foulés sous le pied des bergères.
Ce même dieu doit te punir un jour:
Il remettra sa vengeance à l'Amour;
Et le zéphyr, exilé du feuillage,
De la beauté dont ton cœur a fait choix

Emportera la promesse volage,
Comme son souffle emportait autrefois
La feuille errante au sein profond des bois
Dont ta fureur a profané l'ombrage.

LA FLEUR.

Fleur charmante et solitaire
Qui fus l'orgueil du vallon,
Tes débris jonchent la terre
Dispersés par l'aquilon.

La même faux nous moissonne:
Nous cédons au même dieu;
Une feuille t'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu

Hier, la bergère encore,
Te voyant sur son chemin,
Disait : « Fille de l'Aurore,
Tu m'embelliras demain. »

Mais sur ta tige légère
Tu t'abaissas lentement;
Et l'ami de la bergère
Vint te chercher vainement.

Il s'en retourne et soupire :
« Console-toi, beau pasteur!
Ton amante encor respire,
Tu n'as perdu que la fleur.

« Hélas! et ma jeune amie
Ainsi que l'ombre a passé;
Et le bonheur de ma vie
N'est plus qu'un rêve effacé.

« Elle était aimable et belle,
Son pur éclat s'est flétri,
Et trois fois l'herbe nouvelle
Sur sa tombe a refleuri. »

A ces mots sous la ramée
Je suis ma route, et j'entends
La voix de ma bien-aimée
Me redire : « Je t'attends. »

L'INQUIÉTUDE.

Sais-tu pourquoi cet inquiet tourment
De mon bonheur empoisonne l'ivresse?
Sais-tu pourquoi dans le plus doux moment
Mon œil distrait se voile de tristesse?

Pourquoi souvent à ta main qui la presse
Ma froide main répond négligemment?
Le sais-tu? Non. Connais donc ma faiblesse.
Ris, tu le peux, de mes travers nouveaux :
Je suis jaloux, et jaloux sans rivaux!
Quand le présent m'enivre de délices,
Dans le passé je cherche des supplices.
Ton cœur, réponds sans nul déguisement,
N'a-t-il battu que pour moi seulement?
Durant les nuits, à l'heure où tout sommeille,
Jamais, dis-moi, les traits d'un autre amant
N'ont-ils troublé tes songes ni ta veille?
Le regard fixe et le sein oppressé,
Te rappelant une image trop chère,
N'as-tu jamais, le soir, près de ta mère,
Laissé tomber le travail commencé?
Tu me dis *j'aime*, et d'une voix si tendre!
Ce mot charmant, pour moi seul l'as-tu dit?
Que sais-je? Un autre avant moi l'entendit
Peut-être!... Eh bien! je ne puis plus l'entendre.
Pardonne, hélas! dans mon trouble fatal,
Je te parais injuste, ingrat; mais j'aime!
Ah! songe bien que pour l'amour extrême
Un souvenir est encore un rival.

PRIÈRE A LA NUIT

Du jour sœur paisible et voilée,
Qui sur la terre consolée
Versant le baume du repos,
Couronnes ta tête étoilée
D'un diadème de pavots,
O Nuit! pardonne si ma lyre,
Frémissant au gré du zéphyre
Parmi les saules de ces bords,
Ose un instant par ses accords
Troubler la paix de ton empire.
J'ai vu le disque étincelant
S'éteindre aux humides demeures,
Et le groupe léger des Heures
Suivre ton char en se voilant.
Tout dort; et moi, seul, en silence,
Aux lueurs d'un pâle flambeau,
Devant ton trône je balance
Des suppliants l'humble rameau.
Je n'invoque point ton mystère
Pour aller ravir à sa mère
Une vierge au cœur ingénu,
Qui, solitaire et sans défense,
Achève. le sein demi-nu,
Son dernier songe d'innocence.
Je ne vais point d'un seuil jaloux

Tenter la route détournée,
Et par un furtif hyménée
Venger, en dépit des verrous,
La jeune épouse condamnée
Au froid baiser d'un vieil époux.
Mes vœux sont purs. O Nuit sacrée!
Fais qu'un songe à l'aile dorée,
Avant le retour du soleil,
Vienne de l'image adorée
Enchanter mon heureux sommeil.
Pour toi, déité que j'implore,
Je veux sur le bord des ruisseaux
Unir le pâle sycomore
A l'if, ornement des tombeaux,
Jusques à l'aurore prochaine,
De l'amour charmant les douleurs,
Je veux à ton autel d'ébène
Consacrer un hymne et des fleurs.

LES REGRETS D'UN INFIDÈLE.

Oui, c'en est fait, Isore, un sentiment vainqueur
Triomphe du nœud qui nous lie!
Pauvre Isore! j'ai vu Délie:
Délie a tous mes vœux, Délie a tout mon cœur:
Et, tandis que la nuit obscure

Protége, loin de toi, nos muets entretiens;
Tandis que ma bouche parjure
Appelle des baisers qui ne sont plus les tiens,
Aux tremblantes lueurs d'une lampe affaiblie
Tu relis le dernier serment
De l'infidèle qui t'oublie;
Tu songes à l'amour, et tu n'as plus d'amant!
Je suis déjà puni. Ta rivale a des charmes....
Eh bien, ton souvenir est encor plus puissant.
Je te pleure en te trahissant:
La légère inconstance a donc aussi des larmes!

Jamais, hélas! oh! non, jamais
L'orgueilleuse beauté que malgré moi j'adore
N'aimera comme tu m'aimais;
Je le sais, et pourtant je te fuis, pauvre Isore!

Ta confiance encore ajoute à mon malheur.
Parfois, sortant des bras de ta rivale heureuse,
Fatigué des transports d'une nuit amoureuse,
Je t'aborde, l'air vague et le front sans couleur:
N'importe! Loin de toi toute crainte est bannie;
Tu ne soupçonnes pas l'infidèle insomnie
Qui sur mes traits changés imprime la pâleur;
Seulement ta bouche m'accuse
De consumer ma vie au sein des longs travaux,
Et de consacrer à ma muse
L'heure où le doux sommeil balance ses pavots.
Je souris tristement à l'erreur qui t'abuse.
Mais lorsque tu me dis: « Je compte sur ta foi,
Ne m'abandonne pas, je me confie à toi, »

Alors mon cœur succombe au trouble qui l'oppresse;
Je sens l'aveu cruel s'échapper à moitié;
Et toi, tu crois à ma tendresse,
Qui n'est plus que de la pitié.

Quand finira l'erreur dont tu jouis encore,
Combien de larmes vont couler!
Je plaindrai tes douleurs, et, sans les consoler,
Je répéterai : « Pauvre Isore!... »
Périsse, périsse le jour
Où la fière Délie usurpa ton empire!
Périssent ses attraits et son fatal sourire!
Périsse même son amour!
Qu'ai-je dit? Peut-être Délie
Un jour d'Isore en pleurs vengera l'abandon:
Oublié comme je t'oublie,
Je viendrai, douce Isore, implorer un pardon;
Mais en vain : le dieu qui console,
Le temps aura donné ton cœur
A quelque autre amant moins frivole,
Et plus digne de son bonheur.

LE SORT D'UN AMANT.

J'étais jeune, une déesse
Des cieux pour moi descendit;
Souriant elle me dit :
« Je suis l'antique Sagesse. »

Son air de sincérité
Ajoutait encore aux grâces
De sa douce austérité;
Elle ajouta : « Suis mes traces;
Je mène à la vérité. »
Je la suivis; mais les belles
De moi détournaient les yeux.
« Ah! redisait l'une d'elles,
Jeune sage est bientôt vieux. »
A ces mots, de ma déesse
Je pris congé sans retard,
Et dis à l'enchanteresse :
« Prends pitié de ma vieillesse,
Rajeunis-moi d'un regard. »

Embrasé du feu lyrique,
J'osai jusque dans les cieux
Suivre l'aigle audacieux
En son essor pindarique.
Je vis les belles alors
Accueillir d'un ris perfide
Mes poétiques transports,
Et ces colombes de Gnide
S'enfuir devant mes accords.
Elles me disaient : « Compose
De plus gracieux écrits
Dont le baiser, dont la rose
Soient le sujet et le prix. »

A cette voix adorée
Je ne pus me refuser

Et de ma lyre effleurée
Le chant n'eut que la durée
De la rose ou du baiser.

Maintenant que ma jeunesse
Traîne des jours sans désirs,
Et que l'abus des plaisirs
Me condamne à la sagesse :
Les belles, le front glacé,
Me regardent comme une ombre;
Et pour elles, du passé
Les baisers, doux et sans nombre
Semblent un songe effacé.
Les ingrates m'osent dire :
« Nous te répétions toujours
Que les travaux de la lyre
Usaient lentement tes jours. »

Plus que vous fidèle et tendre,
Cette lyre au monument
Avec moi voudra descendre;
Mais qui de vous sur ma cendre
Viendra rêver un moment?

LE DÉGUISEMENT.

L'airain neuf fois a frappé l'heure :
Loin d'une indiscrète demeure
Échappons-nous seuls et sans bruit;
Usant d'une innocente adresse,
Prends les voiles de la vieillesse
Pour tromper l'œil qui nous poursuit :
Telle on voit une main fidèle
Couvrir du chaume protecteur
La timide et pâle fraîcheur
De la tige aimable et nouvelle.
Défends à ces cheveux flottants
De trahir nos métamorphoses,
Et que l'hiver dise au printemps
De cacher ses lis et ses roses.
Retiens le tendre empressement
De ton pas qui se précipite,
Et chemine aussi lentement
Que ton ami quand il te quitte.
Sachons un moment contenir
Ce feu d'amour qui nous dévore :
Un moment, un moment encore,
Et l'imposture va finir.
Les baisers de la jeune Aurore
Ont vieilli l'amant qu'elle adore,
Et les miens vont te rajeunir.

Mais, à cette enivrante image,
Ton bras encor plus tendrement
Presse le mien : un doux nuage
S'abaisse sur ton œil charmant;
Déjà ton âme s'abandonne
Au bonheur que tu dois goûter;
Et l'antique voile s'étonne
De sentir un cœur palpiter.

LE RETOUR.

Sur le chaume de ces demeures
Déjà le soir s'est abaissé :
Sortons de l'asile où les heures
Comme des instants ont passé.
Souris, Amour, si la bergère,
Quittant la grotte bocagère,
En rapporte, selon mes vœux,
Un doux souvenir dans son âme,
Dans ses yeux une douce flamme,
Une feuille dans ses cheveux.

LA SOIRÉE.

J'entends la cloche de la nuit
Qui vers la cité nous rappelle ;
Le char léger qui nous conduit
Fend les airs : la route s'enfuit,
Le plaisir s'enfuit avec elle.
Des simples charmes du vallon
Aux pompeux ennuis du salon
Il faut passer, ma bien-aimée !
Pour nous vingt flambeaux éclatants
Vont remplacer dans peu d'instants
Le demi-jour de la ramée.
Nous allons, pour de froids discours,
Graves à la fois et frivoles,
Quitter ces entretiens si courts
Et qui renfermeront toujours
Plus de baisers que de paroles.
Mais, en dépit de tes atours,
Mon souvenir tendre et fidèle
Te reverra cent fois plus belle
Dans la parure des amours.
A cet odorant diadème,
Qui du front de celle que j'aime
Égale à peine la fraîcheur,
Je reconnaîtrai l'humble fleur
Dont j'ornai sa tête chérie

Avant de quitter la prairie
Qui fut témoin de mon bonheur.
Pardonne ; mais sur ton visage
Je chercherai le doux ravage,
Trace de nos plaisirs secrets ;
Et mon œil, qui sur tant d'attraits
Avec volupté se repose,
Voudra démêler dans tes traits
Une aimable métamorphose :
Car aux yeux ravis d'un amant
Le lis peut effacer la rose ;
Le coloris le plus charmant
Est la pâleur dont il est cause.

LE POÈTE MOURANT.

Le poëte chantait : de sa lampe fidèle
S'éteignaient par degrés les rayons pâlissants,
Et lui, près de mourir comme elle,
Exhalait ces tristes accents :

« La fleur de ma vie est fanée ;
Il fut rapide, mon destin !
De mon orageuse journée
Le soir toucha presque au matin.

« Il est sur un lointain rivage
Un arbre où le Plaisir habite avec la Mort.

Sous ses rameaux trompeurs malheureux qui s'endort!
Volupté des amours! cet arbre est ton image.
Et moi, j'ai reposé sous le mortel ombrage;
Voyageur imprudent, j'ai mérité mon sort.

« Brise-toi, lyre tant aimée!
Tu ne survivras point à mon dernier sommeil;
Et tes hymnes sans renommée
Sous la tombe avec moi dormiront sans réveil.
Je ne paraîtrai pas devant le trône austère
Où la postérité, d'une inflexible voix,
Juge les gloires de la terre,
Comme l'Égypte, aux bords de son lac solitaire,
Jugeait les ombres de ses rois.

« Compagnons dispersés de mon triste voyage,
O mes amis! ô vous qui me fûtes si chers!
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.
Et vous par qui je meurs, vous à qui je pardonne,
Femmes, vos traits encore à mon œil incertain
S'offrent comme un rayon d'automne,
Ou comme un songe du matin.
Doux fantômes! venez, mon ombre vous demande
Un dernier souvenir de douleur et d'amour :
Au pied de mon cyprès effeuillez pour offrande
Les roses qui vivent un jour. »

Le poëte chantait : quand la lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main;
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.

LIVRE SECOND.

COMBAT D'HOMÈRE ET D'HÉSIODE.

C'était dans la Chalcide. A ses festins funèbres
Ganictor, appelant tous les chantres célèbres,
Pleurait Amphidamas; et des jeux solennels
Achevaient d'apaiser les mânes paternels.
Trois fois la nuit sacrée a fait place à l'aurore,
Et le cirque poudreux vient de s'ouvrir encore.
Les lutteurs sont armés de leurs cestes pesants;
L'huile coule à flots d'or sur leurs membres luisants,
Cependant que, jaloux d'un glorieux salaire,
Les chars ont déployé leur course circulaire.

Mais les derniers rayons du troisième soleil
Vont d'un combat plus noble éclairer l'appareil :
Nouveaux Automédons! d'une main empressée
Sur les essieux brûlants jetez l'onde glacée;
Vers la crèche abondante emmenez les coursiers,
Et séchez vos sueurs aux flammes des foyers.
Que de ses longs efforts l'athlète enfin respire.
Et vous, peuple! écoutez : les maîtres de la lyre,
Hésiode encor jeune, Homère déjà vieux,
Se disputent le prix des chants harmonieux.

Du laurier d'Hippocrène une branche sacrée
S'agite dans la main du poëte d'Ascrée ;
En ces mots il commence, et ses nobles chansons
De la lyre jamais n'empruntèrent les sons.

HÉSIODE.

« Sur le mont des neuf Sœurs je portais la houlette :
Elles vinrent un jour, au milieu des troupeaux,
Saluer le pasteur du doux nom de poëte ;
Je visitai leur temple et portai leurs bandeaux.

HOMÈRE.

« Une nuit, je rêvai que l'oiseau du tonnerre,
Vers les bords du Mélès se jouant avec moi,
M'emportait aux confins des cieux et de la terre,
Et me disait : « La terre et les cieux sont à toi. »

HÉSIODE.

« Filles de Mnémosyne, augustes immortelles,
O Muses ! vous serez mes dernières amours.
Heureuse est la demeure où reposent vos ailes !
La palme et l'olivier l'ombrageront toujours.

HOMÈRE.

« Honneur au roi des dieux ! Autant le haut Gargare
Surpasse les rochers enfoncés dans la mer ;
Autant l'Olympe altier surmonte le Tartare ;
Autant parmi les dieux domine Jupiter.

HÉSIODE.

« Les Muses, vers le soir, entrelaçant leur danse,
Couronnent l'Hélicon de leur groupe joyeux ;
Ou, montant vers l'Olympe, elles vont en cadence
Savourer le nectar dans la coupe des dieux.

HOMÈRE.

« Jupiter ne meurt point; le sang de l'hécatombe
Jamais ne rougira le marbre de sa tombe;
Sur sa tombe jamais les coursiers indomptés
N'iront briser les chars dans la lice emportés.

HÉSIODE.

« Et nous, mortels promis à l'empire des ombres,
Nous verrons avant peu le nocher des enfers,
Et les dormantes eaux du fleuve aux rives sombres,
Qui seul de son tribut n'enrichit point les mers.

HOMÈRE.

« Au terme inévitable à grands pas je m'avance:
Des travaux et des jours* tu chantas l'ordonnance;
Pour moi, faible vieillard que le temps a glacé,
Les travaux sont finis et les jours ont cessé.

HÉSIODE.

« Fils du Mélès! ta voix, prodige d'harmonie,
Est celle du vieux cygne aux sons mélodieux;
L'Olympe est ton domaine, et ton puissant génie
Pénètre librement dans le conseil des dieux.
Et toutefois, des maux épuisant l'urne amère,
Mendiant repoussé de palais en palais,
Tu maudiras la vie et le jour où ta mère
Reçut l'embrassement de l'amoureux Mélès.

HOMÈRE.

« Pontife d'Hélicon! tes vers sont l'ambroisie
Que la charmante Hébé verse aux banquets du ciel;

* *Les Travaux et les Jours,* poëme d'Hésiode.

Aux rives d'Olmius, la docte Poésie
A laissé sur ta bouche un rayon de son miel.
Redoute cependant les fêtes d'Ariane ;
Crains l'amour, crains l'Eubée et ses flots ennemis !
Ta dernière heure est proche : invoqué par Diane,
Jupiter Néméen aux Parques t'a promis. »
Ils cessaient ; mais la foule autour d'eux réunie
Se plut à prolonger ce combat d'harmonie.
Homère alors chanta, d'une sublime voix,
Les peuples immolés aux querelles des rois,
La Discorde attelant les coursiers de la guerre,
L'Injure aux pieds d'airain foulant au loin la terre,
Et la Grèce, d'Achille embrassant les genoux.
Hésiode redit sur un mode plus doux
Le gai Printemps séchant les larmes des Hyades,
Les sept filles d'Atlas, les timides Pléiades,
Sur le front du Taureau s'élevant dans les airs;
Le Soleil en vainqueur parcourant l'univers,
Et les Mois, les Saisons, dans leur marche ordonnée,
Suivant à pas égaux la route de l'année.
Il rappelait à l'homme instruit par ses leçons
Les jours chéris des dieux, les soins dus aux moissons,
Le prix du temps, les fruits de l'austère sagesse,
Et les dons renaissants de la Bonne Déesse.

Ganictor, né timide, et dans la paix nourri,
Aux belliqueux accords n'était point aguerri ;
Il décerna la palme aux hymnes pacifiques :
Une noire brebis, deux trépieds magnifiques,
Du prêtre d'Apollon payèrent les talents.
Homère, un vain laurier ceignit tes cheveux blancs !....

Le vainqueur, aux regards de la foule assemblée,
Du sang de la brebis dans le cirque immolée
Apaise avant le temps la Junon des enfers;
Et les riches trépieds aux Muses sont offerts.
Le vieillard se dérobe aux louanges stériles.
Un enfant de Samos guide ses pas débiles;
Et tous deux, sans regrets quittant ces bords ingrats,
Vont chercher des amis, qu'ils ne trouveront pas.

LA JEUNE ÉPOUSE.

Vierges filles des mers, jeunes Océanides,
Écartez le soleil de vos grottes humides.

Les sons de la cithare au bruit des coupes d'or
S'unissent; et déjà la fille d'Elphédor,
Naïs, vierge au front pur, de roses couronnée,
Rêveuse s'est assise au banquet d'hyménée.
Toutefois par moment, son regard inquiet
Mesurait le déclin du jour qui s'enfuyait.

« La nuit vient, disait-elle, et bientôt voici l'heure
Où doit s'ouvrir pour moi la nouvelle demeure.
Doux seuil! toit paternel! fleurs qu'arrosait ma main!
Mes yeux, sans vous trouver, vous chercheront demain.
Mon père, et vous, mes sœurs, à qui je fus si chère!
Il faut nous séparer... O ma mère, ma mère!

L'inexorable hymen va m'imposer sa loi:
Le baiser du réveil ne sera plus pour toi. »

Dans l'épaisseur des bois s'ouvrait l'enceinte agreste
Où jadis la Pudeur eut son autel modeste :
Un sentier peu connu, de mousse recouvert,
Conduisait au parvis de ce temple désert.
Là, tandis que Vesper cache encor son étoile,
La virginale épouse, abandonnant le voile
Dont le prêtre d'hymen a paré ses cheveux,
Vient à l'humble déesse offrir ses derniers vœux.

Les yeux baissés, au temple elle arrive en silence;
La tige d'un beau lis dans sa main se balance.
Sur l'autel, d'un lait pur elle épanche les flots,
Se prosterne, et sa voix laisse échapper ces mots :
« Sainte Pudeur, accepte une dernière offrande.
Tu ne me verras plus enlacer ta guirlande,
Couronner tes autels de bandeaux et de fleurs;
Je ne puis désormais te donner que des pleurs. »

Arrosant de ses pleurs le beau lis qu'elle effeuille,
La fille d'Elphédor un moment se recueille,
Imprime sur l'autel un baiser triste et doux,
Et lentement retourne au banquet de l'époux.
L'époux distrait, cherchant son épouse charmante,
Oubliait et la fête et la coupe écumante.
Il voit Naïs, et, l'œil étincelant d'amour,
Accuse de lenteur le char brillant du jour.

C'en est fait : dérobée aux larmes de sa mère,

Naïs... O chaste Nuit ! redouble ton mystère.
Tout est calme autour d'eux; tout dort; on n'entend plus
Que les soupirs mourants et les vagues refus.
Sainte Pudeur ! adieu : de ton culte jalouse,
Vénus, Vénus triomphe, et la vierge est épouse,
Et l'époux enflammé tremble que le soleil
Ne remonte avant l'heure à l'horizon vermeil.

Vierges filles des mers, jeunes Océanides,
Retenez le soleil en vos grottes humides.

STÉSICHORE.

Pour la première fois du sort abandonnée,
Aux parvis de Minerve Athènes prosternée
Accusait de ses maux Périclès et les dieux.
Par les dieux inspiré, le jeune Stésichore
S'avance; et sous sa main le bouclier sonore
Remplace les accents du luth mélodieux.

Prêtant des sons plus fiers à l'Élégie en larmes,
Nobles Athéniens, il vous rappelle aux armes;
Il chante les lauriers cueillis à Marathon :
Il chante; et de Tyrtée on crut voir le génie
Guidant Lacédémone aux champs de Messénie,
Ou le dieu de Claros armé contre Python.

« Vainqueurs de Marathon ! quel trouble vous égare ?
« Levez-vous, triomphez de Sparte et de Mégare ;
« Échappez à l'affront de leur joug odieux.
« Sparte et Mégare en vain jurent votre ruine ;
« Vainqueurs de Marathon ! vainqueurs de Salamine !
« Répondez-moi de vous, je vous réponds des dieux.

« Les cruels ! si jamais ils touchent nos rivages,
« Malheur à nous ! suivis du deuil et des ravages,
« Ils briseront des morts les pieux monuments ;
« Et de nos fiers aïeux les cendres désolées
« Sur nos fronts avilis retomberont mêlées
« Aux cendres des palais et des temples fumants.

« O Pudeur ! verras-tu la barbare licence
« Au pied de ta statue outrager l'innocence,
« Et souiller le pur sang des antiques héros !
« Athènes ! verras-tu nos vierges profanées
« Rougir au nom de mère, et pleurer condamnées
« A nourrir dans leurs flancs les fils de tes bourreaux ?

« Ah ! de ces noirs destins que le fer nous préserve !
« Notre ville est encor la ville de Minerve :
« Athènes défendra les dieux de ses foyers ;
« Athènes aux vainqueurs ne sera point soumise !
« Doux flots de l'Ilissus ! fraîches eaux du Céphise !
« Vous n'abreuverez point leurs sauvages coursiers. »

Aux rapides accords du renaissant Tyrtée,
On dit que tout à coup de Minerve agitée
Tressaillirent la lance et le bouclier d'or.

Un aigle s'élança dans la plaine azurée,
Dispersa des vautours la troupe conjurée,
Et sur l'olive en fleur reposa son essor.

A ce présage heureux, en agitant le glaive,
Dans sa force première Athènes se relève;
Les braves sont armés de leurs longs javelots;
Ils partent, plus joyeux que ces brillants théores
Dont les groupes mêlés aux chœurs des canéphores,
Volaient, parés de fleurs, aux fêtes de Délos.

Les hymnes d'espérance et les chants de victoire,
Frappant de Sunium le vaste promontoire,
Retentirent au loin dans l'espace des airs;
Et les échos sacrés de l'enceinte divine
Entretinrent longtemps du nom de Salamine
Les échos des vallons, des rochers et des mers.

DANAÉ.

La nuit règne; les vents assiégent en furie
La nef où Danaé va, dans la sombre mer,
Périr avec son fils, le fils de Jupiter!
Danaé de ses bras l'environne, et s'écrie:
« Nous ne reverrons plus les rivages d'Argos;
Mon père nous condamne aux ombres éternelles.

Aimable et cher enfant, dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« O mon fils! tu ne crains ni le courroux des vents,
Ni la nuit sans clarté, ni la vague sonore;
Ton doux et jeune cœur se rit des flots mouvants
Qui passent sur ton front sans le toucher encore.
Ah! si tu comprenais nos dangers et nos maux,
Tu sentirais aussi mes alarmes mortelles.
Mais non... dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« Tyndarides brillants, dont l'éclat toujours pur
Des turbulentes mers blanchit le noir azur,
O célestes Gémeaux, que le nocher révère!
Ce fils d'un sang divin n'est-il pas votre frère?
De Danaé plaintive écoutez les sanglots:
Veillez sur nous du haut des voûtes éternelles.
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« Cyclades, chastes sœurs, qui flottez sur la mer,
Et couronnez au loin les flots bruyants d'Égée!
Je me confie à vous: du fils de Jupiter
Attirez sur vos bords la barque protégée.
Sers une autre Latone, ô palmier de Délos!
Étends sur nous aussi tes feuilles immortelles.
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« N'ai-je point découvert sur les flots aplanis

Tes enfants balancés mollement dans leurs nids,
Fille du dieu des vents, tutélaire Alcyone?
N'ai-je pas entendu ta plainte monotone?
Au nom de ton Céix englouti dans les eaux,
Que la docile mer se calme sous tes ailes!
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dòrmez, souffrances maternelles!

« Déesse aux pieds d'albâtre, orageuse Thétis,
Du souverain des dieux, toi, fille auguste et chère!
Tu sais, hélas! quels pleurs coûtent les jours d'un fils;
Mère, prête l'oreille aux plaintes d'une mère. »
Thétis entend sa voix, et dit : « Nymphes des eaux,
Confiez leurs destins aux Cyclades fidèles!
Et toi, dors, jeune enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles! »

HOMÈRE MENDIANT.

« Beau séjour où l'Hermus épand ses flots sacrés,
Ville chère à Junon, ville aux coteaux dorés,
Dont la haute Sardène et son ombrage antique
Couronnent les vallons et l'antre prophétique,
Cumes! je te salue. Au sein profond des nuits,
Trois fois un heureux songe a flatté mes ennuis :
Tout songe vient des cieux; et Jupiter sans doute
De tes remparts divins m'a fait prendre la route.

Seul avec cet enfant que Samos a nourri,
Depuis douze soleils, sans secours, sans abri,
Je me traîne à pas lents sur l'inculte rivage.
Quelques fruits, dédaignés de la brute sauvage,
L'herbage impur, vomi par le flot écumant,
De nos corps épuisés sont l'unique aliment.
Verra-t-on cet enfant, l'appui de ma misère,
Mourir à mes côtés en appelant sa mère?
Verra-t-on le vieillard, de rocher en rocher,
Errer tel qu'un vaisseau privé de son nocher?
Mon guide m'a conduit au seuil de l'opulence :
Au nom de ce rameau qu'en ma main je balance,
Laissez-vous attendrir à mes tristes accents,
Portes d'airain! tournez sur vos gonds gémissants ;
Et mon guide, ce soir, aux prochaines prairies,
Enlacera pour vous les guirlandes fleuries. »
Ainsi parle, accablé de ses cruels destins,
Un vieillard dont les yeux pour jamais sont éteints;
C'est Homère! A Lycus appartient cette enceinte
Où l'art des Doriens le dispute à Corinthe :
Pour les parvis des dieux le marbre réservé
Soutient de son palais le portique élevé ;
Cent vierges, qu'enfanta l'Inde voluptueuse,
Couvrent de mets choisis sa table fastueuse,
Et dans les coupes d'or épanchent en ruisseaux
Les vins délicieux de Chypre et de Naxos,
Jusqu'à l'heure où, lassé de la bruyante orgie,
Il s'endort aux doux sons des flûtes de Phrygie.

Le vieillard, sur le seuil, aux nombreux serviteurs
Atteste du foyer les lares protecteurs,

Le nom du suppliant, son âge et sa misère.
De Lycus, qui déjà s'arme d'un front sévère,
Il s'approche, et, fidèle au signe accoutumé,
Baise humblement les bords du manteau parfumé :
« O Lycus! l'homme heureux, tel qu'un dieu sur la terre,
Des biens de l'indigence est le dépositaire;
Un favorable sort m'amène vers ces lieux :
L'étranger, tu le sais, vient de la part des dieux;
Ne me dédàigne pas. La Prière, éplorée,
Du puissant Jupiter est la fille sacrée.
Ne me dédaigne pas, Lycus; mon seul trésor,
Cette lyre envers toi peut m'acquitter encor.
J'ai visité du Nil les campagnes fécondes;
J'ai traversé la mer et parcouru les ondes :
Les peuples m'entouraient; et les trépieds dorés
Furent souvent le prix de mes vers inspirés.
En écoutant mes vers, la docte Méonie
Croyait d'Apollon même entendre l'harmonie;
Et les vieillards charmés se levaient devant moi.
J'ai chanté pour les dieux, je chanterai pour toi.
Puisse ma voix monter à la voûte étoilée!
Puisse de Jupiter la faveur signalée
De jours délicieux composer tes destins!
Que l'ambre le plus pur s'exhale à tes festins;
Que les Plaisirs, fixés dans tes belles demeures,
Précipitent pour toi les pas légers des Heures;
Que le char des moissons fatigue tes taureaux;
De tes saules nombreux que les souples rameaux
Ne suffisent qu'à peine à tresser les corbeilles
Qui rompent sous le poids des vendanges vermeilles!
Et moi, je reviendrai sous ces toits éclatants,

Ainsi que l'hirondelle au souffle du printemps,
Saluer de nouveau tes sonores portiques,
Et consacrer un hymne à tes dieux domestiques. »

« — Étranger, dit Lycus, porte ailleurs tes accords :
Fais entendre ton hymne au sombre dieu des morts;
Il t'attend. Aussi bien ta plainte m'importune;
J'eus toujours en horreur l'aspect de l'infortune. »
Triste, le cœur navré, le sublime vieillard
Au ciel qu'il ne voit plus lève encor son regard;
Il sort; mais près du seuil un instant il s'arrête :
« Que mes maux, ô Lycus! retombent sur ta tête!
Puissent les immortels, justement irrités,
Borner enfin le cours de tes prospérités!
Puisse ta dernière heure amener à ta porte
D'héritiers à l'œil sec une avide cohorte
Qui, dévorant tes biens, semble te reprocher
L'obole que la mort paye au fatal nocher!
Toi, ville sans pitié, sourde aux chants du poëte,
Que pour tes murs ingrats la lyre soit muette!
Et qu'elle-même un jour la sévère Junon
Abandonne à l'oubli ta poussière sans nom! »
Aussitôt de l'enfant la main compatissante
Le guida vers les bords de la mer blanchissante;
Et, sur la grève assis, le vieillard en ces mots
Chanta son dernier chant, au bruit mourant des flots :
« O fleuve paternel! beau Mélès! doux rivage
Où Crithéis, ma mère, éleva mon jeune âge,
Quand Jupiter encor permettait à mes yeux
De voir les traits de l'homme et la clarté des cieux!
Frais vallons! bois sacrés! verdoyantes prairies!

Laissez, laissez du moins vos nymphes attendries
Aux fidèles échos redire quelque jour
Votre Mélésigène exilé sans retour.
Et vous, dont je n'obtins pour ombrager ma tête
Qu'un stérile laurier, jouet de la tempête,
Muses, filles du ciel! recevez mes adieux.
Je ne chanterai plus les héros ni les dieux
Ni les tours d'Ilion par les Grecs menacées;
Ni l'épouse d'Hector devant les portes Scées;
Ni d'Achille outragé l'inflexible repos;
Ni le fils de Laërte au loin battu des flots.
Déjà ma voix ressemble à la voix monotone
De la faible cigale aux premiers jours d'automne;
Déjà cessent pour moi les sons mélodieux :
Muses! filles du ciel! recevez mes adieux. »

Homère ainsi chantait, quand le dieu de la lyre
Fit entendre ces mots au fond du sombre empire :
« O Parques! arrêtez. L'arbitre souverain
Ravit les jours d'Homère à vos ciseaux d'airain. »
Il dit, et l'enleva dans le sein du nuage;
Et l'enfant de Samos resta seul sur la plage.
Les Sirènes, dit-on, ces Muses de la mer,
Recueillirent le chantre aimé de Jupiter;
Et quand, la lyre en main, belles Achéloïdes*!
Il charme de sa voix vos demeures humides,
Le nocher se dérobe à vos enchantements;
Thétis même, du fond des gouffres écumants,
L'écoute; et, célébré par le divin Homère,
Le nom d'Achille encor fait soupirer sa mère.

* Les Sirènes étaient filles du fleuve Achéloüs.

LES ADIEUX D'HÉLÈNE.

Tu dors, ô Ménélas! et la liquide plaine
Balance le vaisseau qui doit ravir Hélène.
Sur les parquets de cèdre, effleurés en tremblant,
Elle posait dans l'ombre un pied furtif et lent;
Un obstacle imprévu l'arrête... elle frissonne...
Hélas! ses mains touchaient le berceau d'Hermione.
Le ciel pour la punir lui gardait ces adieux.
« O ma jeune Hermione, ô fille aimable et chère!
Dit-elle, ma faveur te demandait aux dieux;
Et je pars! et demain tu n'auras plus de mère! »

A ces mots, l'œil baissé, tout entière à son deuil,
Du palais conjugal elle passe le seuil,
Et répète, en gagnant les rives écartées :
« O Pudeur, où fuis-tu quand tu nous a quittées? »

Des astres de la nuit brillaient les feux naissants :
Hélène, à leurs clartés, contemple cette terre,
Ces prés, ces eaux, témoins de sa fuite adultère;
Et sa douleur s'exhale en ces tristes accents :
« Couvrez-vous d'un long deuil, odorantes prairies
Qu'au jour de mon hymen mes compagnes chéries,
La corbeille à la main, dépouillèrent de fleurs!
Péris, arbre sacré, qui fus l'arbre d'Hélène,
Péris, que des Autans l'impétueuse haleine

Sèche ton vert feuillage et fane tes couleurs!
Je ne reverrai plus ton fortuné rivage,
Bel Eurotas! adieu. Vous, cygnes de ces bords,
Dont un dieu pour ma mère emprunta le plumage!
Formez avant le temps d'harmonieux accords;
Que d'échos en échos votre chant se répète,
Et porte mes regrets aux nymphes du Taygète. »

Elle aperçoit alors ces platanes nombreux
Qui du long Céramique ornent le sein poudreux.
C'est là que devant elle une foule en extase
Oubliait pour la voir les combats du Gymnase;
C'est là que les vieillards se redisaient entre eux :
« Qu'elle est belle! et combien Ménélas est heureux! »
Plus loin, à ses regards, sur la haute colline,
De Minerve apparaît la demeure divine.
Elle rougit; baissant la tête sur son sein,
Elle tourne ses pas vers le temple prochain :
Ce temple est à Vénus, mais à Venus armée*.
Hélène alors s'arrête : interdite, alarmée,
Elle croit que déjà la déesse en fureur
De ses futurs destins lui présage l'horreur;
Elle croit, dans l'effroi dont son âme est saisie,
Voir les feux de l'autel s'élancer vers l'Asie.
Soudain Pâris accourt, d'espérance enflammé;
Autour de lui s'exhale un nuage embaumé :
« Viens, tout est prêt; Thétis a reçu mon offrande;
Le zéphyr nous appelle, et la mer te demande.
Viens, ô ma belle amante, ô fille de Léda!

* Dénomination de Vénus chez les Spartiates.

Vénus veille sur nous des hauteurs de l'Ida
Des mortels ni des dieux ne crains plus la colère :
Vénus est ma déesse, et Priam est mon père. »
Il dit ; la triste Hélène, en soupirant tout bas,
De son nouvel époux suit lentement les pas,
Non sans redire, au bruit des ondes agitées :
« O Pudeur! où fuis-tu quand tu nous as quittées? »

LE DÉPART D'ESCHYLE.

N'emportant que sa lyre et ses dieux domestiques,
Seul, debout sur la poupe, et les yeux sur les flots,
Eschyle abandonnait les rivages attiques,
Et son chagrin profond s'exhalait en ces mots :

« Quoi ! le jeune Sophocle a vaincu son vieux maître !
L'Athénien léger, lui décernant le prix,
Dans mon dernier ouvrage hésite à reconnaître
La chaleur et l'éclat de mes premiers écrits.

« Comme si la vieillesse éteignait la pensée,
Il ne juge mes vers que sur mes cheveux blancs !
Ne se souvient-il plus que la neige glacée
Couronne quelquefois des cratères brûlants ?

« L'aigle ne vieillit pas. A la voûte éternelle
Il porte encore la foudre au déclin de ses ans ;

Et Jupiter, versant le nectar sur son aile,
Repose encor sur lui des regards complaisants.

« O mon jeune rival ! je pardonne à ta gloire.
En passant devant moi tu baissas le regard :
Modeste, tu semblais, confus de ta victoire,
Rougir sous tes lauriers de l'affront du vieillard.

« La Muse te dota des trésors du poëte :
On dit que d'Apollon cette divine sœur
Couronna ton berceau des abeilles d'Hymète,
Et voulut de tes chants présager la douceur.

« Accomplis tes destins : triomphe dans l'Attique.
Pour moi, je pars : je vais sur des bords plus heureux,
De Cécrops au tombeau foulant la terre antique,
Chercher dans Ptolémée un hôte généreux.

« Quelques succès encore attendent ma vieillesse.
Non, je ne verrai point mes affronts impunis :
L'Égypte vengera les mépris de la Grèce ;
Athènes trouvera ses juges dans Tanis.

« Tel un coursier, vaincu dans les jeux d'Olympie,
Fuit le jour et languit dans un triste lien ;
Mais bientôt son ardeur, un instant assoupie,
Retrouve la victoire au cirque Pythien.

« En un cirque nouveau comme lui je m'élance :
Je veux par un triomphe effacer un revers.
Recueille-toi, ma lyre ! et ne sors du silence
Que pour vaincre en beauté les plus beaux de mes vers.

« Ressouviens-toi du jour si cher à Melpomène,
Du jour où, créateur de mon art épuré,
Sur un tertre épineux je cueillis non sans peine
Le laurier frêle encor par Thespis effleuré.

« Melpomène, à ma voix, du cothurne chaussée,
Pour le manteau royal dépouilla ses lambeaux;
Et le chœur, mesurant sa marche cadencée,
Asservit la parole à ses retours égaux.

« N'en doutons plus, Minerve abandonne sa ville;
Minerve a trop longtemps protégé des ingrats :
Ils m'ont banni du sol que j'ai rendu fertile,
Et pourtant mon rival sans moi ne serait pas.

« O lyre! que ta voix contre Athènes s'élève.
C'est toi que sans pudeur elle ose humilier,
Toi qui fus dans mes mains la compagne du glaive,
Toi qui mêlas tes sons au bruit du bouclier!

« Ah! je devais la fuir quand sa lâche furie
Enveloppa mes jours de piéges odieux,
M'accusant d'outrager les dieux et la patrie,
Alors que je chantais la patrie et les dieux.

« Plaine de Marathon! Salamine! Platée!
Des plus fiers combattants quand je marchais l'égal,
Pensiez-vous qu'on verrait une foule irritée
Me traîner en coupable au pied d'un tribunal?

« Il fallut attester les libations pures
Dont j'arrosai l'autel, dans le jour fortuné

Qui décora mon sein de deux larges blessures.
J'évoquai Marathon, et sortis couronné.

« O consolant départ! ô fortuné voyage!
Le monarque du Nil me garde son appui;
L'héritier de Lagus, espoir de mon vieil âge,
Bénira les destins qui me donnent à lui.

« Son palais est un temple où les sages du monde
Viennent dans tous les temps, viennent de tous les lieux
Interroger d'Isis la sagesse profonde,
Et, mortels, assister aux mystères des dieux.

« Tu pourras avec nous, déesse du cothurne,
Des rois qui ne sont plus visiter le séjour,
Évoquer leur poussière, et du fond de son urne
Forcer quelque ombre illustre à remonter au jour.

« Éternels monuments de grandeur inégale,
Nous verrons de la mort ces palais éclatants
Où du royal orgueil la pompe sépulcrale,
Ne pouvant fuir la mort, veut triompher du temps.

« Du trépas et du temps les sublimes pensées
Laisseront dans mon âme un fécond souvenir,
Et devront quelque jour, en beaux vers cadencées,
Du milieu des tombeaux voler vers l'avenir.

« Glisse, léger vaisseau! frappez, rames agiles!
Cordages, redoublez vos sifflements aigus!
Zéphyrs, gonflez le sein de nos voiles mobiles!
Portez-moi sans retard près du fils de Lagus. »

A ces chants prolongés sur la vague sonore,
Le rapide vaisseau fuit plus prompt sur les flots
Que la poupe dorée où le brillant théore
Voguait, paré de fleurs, aux fêtes de Délos.

Il a touché la rive. Un fidèle message
Annonce le poëte au monarque enchanté :
Il se lève ; il accourt, et vient sur son passage
Tendre au vieillard la main de l'hospitalité.

On vit, durant trois jours, sur ces rives fécondes,
Par des chants, par des jeux, les transports signalés,
Comme au temps où du Nil les paternelles ondes
Ramènent l'abondance aux peuples consolés !

LA NÉRÉIDE.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Vierge encor, de Doris et l'amour et l'espoir,
Des filles de Doris elle était la plus belle.
Thétis l'aimait, Thétis se plaisait à la voir ;
Les grands dieux de la mer s'empressaient autour d'elle.
Les nymphes l'admiraient ; les Tritons complaisants
A ses pieds, chaque jour, apportaient leurs présents ;
Même on dit qu'une fois le pasteur de Nérée,

Pour elle répétant la chanson désirée,
Oublia de veiller sur ses phoques pesants.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Monarque aux flèches d'or, que révère Délos !
A l'heure où tes coursiers se plongent dans les flots,
Tu la vis, tu l'aimas ; et la nymphe charmante
T'apparaissait, les nuits, sur la vague écumante.
Sur la vague, une nuit, dans le calme des airs,
Des oiseaux de Thétis écoutant les concerts,
Elle vit un nocher, dont la barque sans voiles
Voguait légèrement au rayon des étoiles,
Tandis que l'aviron, de son bruit mesuré,
Accompagnait ce chant, par l'amour inspiré :
« Accours, hôte léger de la plaine liquide !
De mes filets tendus ne crains plus les réseaux,
Ni l'hameçon qui flotte à la ligne perfide :
Typhis est amoureux d'une fille des eaux ;
Amoureux sans espoir ! De quel œil verrait-elle
Un simple nautonier chérir une immortelle ?
Je n'ose de son nom charmer l'écho des mers,
De peur qu'en se jouant Zéphyre sur son aile
Ne le porte à Doris ; et mon cœur le recèle,
Caché comme la perle au sein des flots amers.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Chaste nymphe ! ta voix fit entendre ces mots :

« Jeune et beau nautonier, que ton cœur se rassure!
Du chasseur de Vénus tu connais l'aventure.
Lorsque Diane, un jour, s'égara vers l'Athmos,
Un pasteur dénoua sa pudique ceinture.
Le nautonier doit plaire à la fille des eaux.
Les dieux eurent souvent des mortels pour rivaux;
Et peut-être, ô Typhis! la beauté qui t'est chère
A l'azuré Glaucus en secret te préfère. »
Une main sur la poupe, elle tient ces discours :
Et cependant la barque avait suivi son cours;
Et Typhis, s'inclinant sur la rame agitée,
Abordait en silence à la dune écartée.
« O déesse! a-t-il dit, que vos pas immortels
Daignent toucher le seuil de mon humble cabane!
Dès demain ce séjour ne sera plus profane;
Je veux, en votre honneur, y dresser des autels. »
Elle cède... O surprise! ô piége inévitable!
Typhis est Apollon : de son front radieux
La splendeur éblouit la Néréide aimable,
Et le cri virginal retentit jusqu'aux cieux.
Doris l'entend; Doris, par sa fille implorée,
Assiste, mais trop tard, la pudeur éplorée.
Le dieu cherche la nymphe; il ne voit qu'une fleur,
Fleur triste, et des regrets infortuné symbole.
Il décore du moins de sa vive couleur
L'épouse d'un moment que sa pitié console,
Et le nom de souci rappelle sa douleur.
N'éclairant qu'à demi les célestes campagnes,
A la terre, trois jours, il voila ses rayons;
Et, trois jours, de Caltha les plaintives compagnes
Mêlèrent leurs soupirs aux voix des Alcyons.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses! pleurez Caltha, la blanche Néréide.

LES DERNIERS MOMENTS DE VIRGILE.

Seul, loin de son pays, au fond d'une chaumière,
Près de fermer ses yeux à la douce lumière,
Virgile prit sa lyre, et sa touchante voix
Se fit entendre, hélas! pour la dernière fois :

« Noble Auguste! sans moi poursuis ton beau voyage.
Le mien est terminé. Je succombe avant l'âge;
Et déjà de la mort le trouble avant-coureur
Fait tressaillir mon sein d'une vague terreur.
En vain tu m'as rendu le doux sol de mes pères.
Je n'en jouirai pas; et des mains étrangères
Déposeront ma cendre en des champs ignorés.
Charmante Parthénope! heureux bords! monts sacrés!
Vous que je choisissais pour dernière patrie!
Oh! sous vos frais coteaux à la pente fleurie
Combien ma cendre un jour eût dormi mollement!
Les nymphes de vos bords sur l'humble monument,
Le soir, eussent posé leur couronne champêtre,
Et plus d'un voyageur l'eût visité peut-être.
Adieu, séjour natal, terre où je fus nourri!
Adieu, toit paternel, héritage chéri!
Humble Mantoue! adieu. Que Mars enfin pardonne

A tes champs trop voisins de la triste Crémone !

« Vous que j'ai tant aimés, je ne vous verrai plus,
Tibulle, Horace, Ovide, et toi, tendre Gallus !
Songez à moi ; plaignez mon destin trop rapide.
Trois fois à vos banquets laissez ma place vide ;
Que vos coupes, trois fois, épanchent de leurs bords
La libation sainte aux déesses des morts ;
Et, pour prix de vos soins et de votre tendresse,
Je dirai vos beaux vers aux chantres de la Grèce.
Plus malheureux, je meurs, à ma gloire arraché,
Et mon plus digne ouvrage est à peine ébauché ! »
Il reprend, à ces mots, l'immortelle *Énéide ;*
Et d'instant en instant son regard plus rigide
D'une froide ordonnance accuse la langueur :
« Faible étude ! a-t-il dit, esquisse sans vigueur,
Périssez ! A mon nom vous feriez trop d'outrage,
Et je lègue au bûcher mon imparfait ouvrage.
Approchez, Almédon *, et recueillez mes vœux.
Quand je ne serai plus, jetez au sein des feux
Ces timides essais, fruits d'un talent novice,
Et dites : Aux neuf Sœurs j'offre ce sacrifice. »
Tel est son vœu suprême et son dernier accent.
Il s'endort ; et du jour le rayon renaissant
Ne viendra point rouvrir sa pesante paupière.
Bientôt, de vastes feux éclairant la chaumière,
Almédon, trop fidèle aux souhaits d'un mourant,
Embrase et le sapin et le cèdre odorant.
Belle Énéide ! adieu ; c'en est fait. Mais que dis-je !

* Quelques traditions donnent ce nom au dernier hôte de Virgile.

La flamme tourbillonne, et s'éteint par prodige.
De ce prodige heureux, quatre fois accompli,
Le vieillard fut frappé : d'un saint effroi rempli,
Il reconnut des cieux la volonté propice;
Et, dès lors affranchi d'un fatal sacrifice,
Il transmit aux Romains avec un soin pieux
Ce poëme immortel protégé par les dieux.

LE BUCHER DE LA LYRE.

« A la fière Cléis tes chants ont pu déplaire;
Elle a maudit tes chants, ô Lyre des amours!
Il faut qu'un sacrifice apaise sa colère :
Tu dois périr; adieu, Lyre, adieu pour toujours!

« O nymphes des coteaux, Oréades légères,
Venez; venez aussi, déités des forêts!
Apportez les parfums des plantes bocagères,
Quelques lauriers, un myrte, et de jeunes cyprès.

« Les dieux aiment les fleurs qui parent la victime;
Couronne-toi de fleurs une dernière fois,
Lyre! au suprême instant que ta voix se ranime. »
Et la Lyre en ces mots fit entendre sa voix :

« Toi que j'ai consolé, songes-y bien, dit-elle,
Les dieux, les justes dieux punissent les ingrats.

L'amour vit peu d'instants, la gloire est immortelle :
Quelque jour, mais en vain, tu me regretteras.

« A tes doigts répondaient mes cordes poétiques;
Je m'éveillais pour toi dans le calme des nuits :
J'aurais fait plus encor; sous les cyprès antiques,
L'Élégie en tes vers eût pleuré ses ennuis.

« Vers les bords du Mélès, pour toi du Méonide
J'eusse été recueillir quelque chant commencé,
Ou chercher à Céos du touchant Simonide
Les nobles vers, perdus dans la nuit du passé.

« J'ouvrirais à tes pas la grotte accoutumée
Où rêvait Théocrite, où ses chants tous les soirs
Retentissaient, plus purs que l'huile parfumée
Dont l'or, dans Sicyone, inonde les pressoirs.

« Un jour je sommeillais dans les bois d'Aonie :
La Muse me toucha d'un magique rameau,
Et d'un mode inconnu m'enseigna l'harmonie;
Mais j'emporte avec moi ses secrets au tombeau. »

Elle a cessé. Les feux, qu'allume le Zéphire,
A travers les parfums emportent ses adieux;
Et toutefois, dit-on, des cendres de la Lyre
S'exhala jusqu'au soir un son mélodieux.

CHANTS ÉLÉGIAQUES.

LA SULAMITE.

« O vierges de Sion ! ô mes douces compagnes !
Ne l'avez-vous pas vu descendre des montagnes,
Brillant comme un rayon de l'astre du matin ?
Dites-moi sur quel bord, vers quel sommet lointain
Ses chameaux vont paissant une herbe parfumée ?
Sont-ils sous les palmiers de la verte Idumée,
Ou sous le frais abri des rochers de Sanir ?
Mais, hélas ! si longtemps qui peut le retenir ?
Délices de mes jours ! loin de toi mon image
A-t-elle fui, pareille au mobile nuage ?
Ai-je déjà cessé d'être belle à tes yeux ?
Oh ! reviens : j'ai cueilli des fruits délicieux ;
Tout est pour toi. Reviens ; que ton bras me soutienne ;
Que ma main tendrement frémisse dans la tienne.
Versez des fleurs : je veux jusques à son retour
Reposer sur des fleurs, car je languis d'amour.
Non, non, n'espérez pas que longtemps je sommeille ;
Pour moi, plus de repos : je dors, et mon cœur veille.
Mon œil appesanti, lentement soulevé,
A cherché mon amant et ne l'a point trouvé. »

Elle dit, et s'endort. Vers la plaine odorante,

Non moins prompt que le daim cherchant la biche errante,
Voilà que, l'œil ardent, accourt le bien-aimé!
Son sourire est céleste et son souffle embaumé.

LE BIEN-AIMÉ.

« Jeunes vierges! au nom de la biche légère,
Laissez-la reposer sur la molle fougère.
Ne la réveillez pas! sans doute en ce moment
Un songe heureux lui peint le retour de l'amant :
Son front rougit, son sein palpite... elle s'éveille.
Épouse de mon cœur! de ta bouche vermeille
Ma bouche a quelque temps respiré la fraîcheur :
Que ton haleine est douce, épouse de mon cœur!
Au voyageur, errant depuis l'aube naissante,
Moins douce est d'Engaddi la grappe jaunissante.
Ton corps souple est rival du jeune et beau palmier;
Tes yeux voluptueux sont les yeux du ramier,
Et l'émail de tes dents est plus blanc que la laine
De l'agneau qu'a baigné la limpide fontaine. »

LA SULAMITE.

« O plaisir ineffable! ô pur ravissement!
Que la voix de l'époux retentit doucement!
Que sa parole aimable a d'empire et de charmes!
Arrêtez-vous, mes pleurs! Fuyez, sombres alarmes!
Fuyez, épargnez-moi, souffle des aquilons!
Je suis la fleur des champs et le lis des vallons. »

LE BIEN-AIMÉ.

« Des autans orageux ne crains plus la furie,
Mon amante, ma sœur, ma colombe chérie!
Tes regards et ta voix enivrent ton époux;
Car ta voix est sonore, et tes regards sont doux. »

LA SULAMITE.

« Mon amant est pour moi l'ormeau de la colline. »

LE BIEN-AIMÉ.

« Mon amante a l'éclat de la cité divine.
Comme un cèdre au-dessus de l'aride buisson,
Tu brilles au milieu des filles de Sion. »

LA SULAMITE.

« Comme l'humble arbrisseau rentre dans la bruyère
Quand le pin jusqu'aux cieux lève sa tête altière,
Les enfants d'Israël s'abaissent devant toi.
Tes rameaux caressants se sont penchés vers moi;
J'ai dormi sous ton ombre, et ma lèvre amoureuse
A goûté de tes fruits la fraîcheur savoureuse.
Revenez, chants d'amour! mes lugubres concerts
N'iront plus désormais attrister nos déserts.
O vierges de Sion! ô mes douces compagnes!
J'ai vu le bien-aimé descendre des montagnes. »

NOTE.

Cette Élégie est tirée du *Cantique des Cantiques*, pastorale charmante attribuée à Salomon, et imitée par Voltaire avec la piquante originalité qui caractérise les plus légères productions de ce talent supérieur. J'espère que mes lecteurs voudront bien oublier un instant l'imitation de Voltaire, et ne comparer la mienne qu'à l'original.

DAVID PLEURANT SAÜL ET JONATHAS.

Campagnes d'Israël, terre délicieuse,
Des regards du Seigneur si longtemps orgueilleuse,
Attristez-vous, pleurez Saül et Jonathas!
Gelboé, couvre-toi des ombres du trépas!
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées!
De Saül, de son fils, garde le souvenir,
Et raconte leur chute aux siècles à venir.

Harpe fidèle, ô toi dont les sons prophétiques
Tempéraient de Saül les accès frénétiques,
Rappelle-moi ce jour de trouble et de douleur
Où l'altier Philistin trompa notre valeur;
Où, dérobée aux vœux de la sainte vallée,
Du Dieu des nations l'arche fut exilée;
Jour fatal, où Saül, en son farouche ennui,
Vit l'esprit du Très-Haut se retirer de lui.

Il alla consulter l'horrible Pythonisse.
Évoqué du tombeau par un noir maléfice,
Samuel apparut, et de la même voix
Qui sur leur trône assis faisait pâlir les rois :
« Tremble, tremble, ô Saül! ton dernier jour se lève;
Le glaive doit frapper qui régna par le glaive.
Dieu s'indigne du meurtre et de la trahison :
Malheur à toi! malheur à toute ta maison! »

Tandis qu'épouvanté de la voix du prophète,
A l'exil, à la mort il dévouait ma tête,
Ce Dieu qui sur le Nil, de son bras paternel,
Protégea le berceau du fils de Jocabel,
Ce Dieu qui, m'inspirant une audace intrépide,
Fit tomber Goliath sous ma fronde rapide,
Daignait me réserver pour ses vastes desseins,
Et détournait de moi le fer des assassins.

Mais Saül, même injuste, était encor mon père.
Souvent avec sa fille, épouse aimable et chère,
J'allais me prosterner au tombeau de Rachel.
Le chêne du Thabor et les monts de Bethel
M'entendirent souvent, durant la nuit entière,
Élever jusqu'aux cieux ma fervente prière;
Hélas! et le soleil au milieu de son cours
Me retrouvait encore, et je priais toujours.

Cependant je partis, et, d'une marche lente,
Traversai de Pharan l'immensité brûlante,
Éphraïm et Silo, Séir et Bethzamé.
Tantôt pâle, abattu, par la soif consumé,
Je me traînais, la nuit, sur des sables stériles,
Aux tigres du désert disputant leurs asiles;
Tantôt, assis au bord des torrents irrités,
Je comparais ma vie à leurs flots agités.

Oh! que n'ai-je perdu la lumière céleste
Avant que Jonathas, percé du coup funeste.
Tombât comme la palme atteinte dans sa fleur!
Jonathas, seul ami qui fût selon mon cœur,

Des vierges d'Israël ta mort flétrit les charmes;
La maison de Saül est la maison des larmes;
Et moi, comme Rachel, traînant au loin mes pas,
J'ai dit : « Ils ne sont plus, ne me consolez pas. »

Peuple, cher à mon cœur, qu'un long regret consume,
De vos honneurs cruels épargnez l'amertume.
Il est d'autres devoirs : que dans tout Israël
Par des gémissements, par un deuil solennel,
La désolation soit neuf jours signalée,
Et durant ces neuf jours l'arche sainte voilée.
Vos princes ont vécu; venez, et, l'œil en pleurs,
A leur tombe récente apportons nos douleurs.

De ta couronne auguste Israël me décore,
O Saül! de ton sang elle est fumante encore.
A ton fils étaient dus ce sceptre et ce bandeau;
Mais il n'est plus de rois dans la nuit du tombeau.
Héritage fatal! douloureux diadème
Qu'autrefois dans Rama Dieu me légua lui-même!
Fallait-il que David te payât d'un tel prix?...
Que n'habité-je encor la terre des proscrits!

Campagnes d'Israël, terre délicieuse,
Des regards du Seigneur si longtemps orgueilleuse,
Attristez-vous, pleurez Saül et Jonathas!
Gelboé, couvre-toi des ombres du trépas!
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées!
De Saül, de son fils, garde le souvenir,
Et raconte leur chute aux siècles à venir.

L'ARABE AU TOMBEAU DE SON COURSIER.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

O voyageur! partage ma tristesse;
Mêle tes cris à mes cris superflus.
Il est tombé le roi de la vitesse!
L'air des combats ne le réveille plus.
Il est tombé dans l'éclat de sa course.
Le trait fatal a tremblé sur son flanc;
Et les flots noirs de son généreux sang
Ont altéré le cristal de la source.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Du meurtrier j'ai puni l'insolence;
Sa tête horrible aussitôt a roulé :
J'ai de son sang abreuvé cette lance,
Et sous mes pieds je l'ai longtemps foulé.
Puis, contemplant mon coursier sans haleine,
Morne et pensif, je l'appelai trois fois;
En vain, hélas!... il fut sourd à ma voix;
Et j'élevai sa tombe dans la plaine.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Depuis ce jour, tourment de ma mémoire,
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui :
Mort au plaisir, insensible à la gloire,
Dans le désert je traîne un long ennui.
Cette Arabie, autrefois tant aimée,
N'est plus pour moi qu'un immense tombeau;
On me voit fuir le sentier du chameau,
L'arbre d'encens et la plaine embaumée.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Quand du midi le rayon nous dévore,
Il me guidait vers l'arbre hospitalier;
A mes côtés il combattait le More,
Et sa poitrine était mon bouclier.
De mes travaux compagnon intrépide!
Fier, et debout dès le réveil du jour.
Au rendez-vous et de guerre et d'amour
Tu m'emportais comme l'éclair rapide.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvants.

Tu vis souvent cette jeune Azéide,
Trésor d'amour, miracle de beauté;
Tu fus vanté de sa bouche perfide;
Ton cou nerveux de sa main fut flatté.
Moins douce était la timide gazelle;
Des verts palmiers elle avait la fraîcheur...

Un beau Persan me déroba son cœur;
Elle partit!... tu me restas fidèle.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvants.

NOTE.

On connaît l'attachement des Arabes pour leurs chevaux, et les services que leur rendent ces sobres et rapides compagnons d'une vie errante et belliqueuse.

C'est le cheval arabe qui est représenté dans ce passage sublime du livre de Job:

Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum?

Numquid suscitatis eum quasi locustas? Gloria narium ejus terror.

Terram ungula fodit, exultat audacter · in occursum pergit armatis.

Contemnit pavorem, nec cedit gladio.

Super ipsum sonabit pharetra, vibrabit hasta et clypeus.

Fervens et fremens, sorbet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem.

Ubi audierit buccinam, dicit vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum et ululatum exercitus.

Dans la tragédie d'*Abufar*, où le respectable Ducis a si bien peint les mœurs du désert, Pharan parle ainsi de son coursier fidèle :

J'ai nourri de ma main ce coursier généreux
Qui devance les vents, ou qui vole avec eux;
Que pour l'Arabe exprès la Nature a fait naître;
L'ami, le compagnon, la gloire de son maître,
En tout temps, en tout lieu lui prêtant son appui;
Qui couche sous sa tente et combat avec lui.

LE MANCENILLIER.*

« Qu'il serait doux le baiser de ta bouche,
O Zarina!... Je t'aime, et je suis roi. »
Ainsi parlait le chef au cœur farouche
A Zarina qui pâlissait d'effroi.

« — Fier Nélusko! Zarina te révère;
Mais Zéphaldi lui seul est tout pour moi. »
Jetant sur elle un regard de colère,
Il répéta : « Je t'aime, et je suis roi. »

Puis affectant un visage tranquille :
« O Zarina! ce soir je t'attendrai
Dans le bocage, au couchant de notre île. »
Et Zarina répondit : « J'y serai. »

Il s'éloigna. L'insulaire tremblante
Alla s'asseoir sous le mancenillier,
Et commença, d'une voix faible et lente,
Ce chant lugubre, et qui fut le dernier :

« Viens, Nélusko! La feuille balancée
« Frémit au loin sous les vents en courroux.

* Le mancenillier, arbre des Antilles, faisait, dit-on, passer du sommeil à la mort quiconque reposait sous son ombre. On ajoute, je ne sais sur quel témoignage, que ce genre de mort était précédé de sensations délicieuses.

« Ta nuit d'amour sera triste et glacée,
« Et mon sommeil sera paisible et doux.

« O charme pur ! ô voluptés nouvelles !
« Esprit de l'air, est-ce toi que j'entends ?
« Viens-tu déjà m'emporter sur tes ailes
« Vers les bosquets de l'éternel printemps ?

« Je t'ai gardé le baiser de ma bouche,
« Mon jeune ami ! viens te rejoindre à moi
« Dans ce séjour où le maître farouche
« Ne dira plus : Je t'aime, et je suis roi. »

Elle disait. Déjà sur sa paupière
Le long sommeil descendait lentement ;
Lorsqu'à grands pas, traversant la bruyère,
Soudain parut Zéphaldi, son amant.

Il la cherchait. O terreur ! sous l'ombrage
A peine il vit sa belle Zarina,
Qu'il reconnut le funeste feuillage
Et que d'horreur tout son cœur frissonna.

Il la saisit sous l'arbre solitaire,
Et dans ses bras l'emportant plein d'effroi :
« O Zarina ! Parle, qu'allais-tu faire ?
— Me dérober aux poursuites d'un roi. »

Le lendemain la pierre accoutumée
Avait reçu le serment nuptial ;
Et l'humble toit de la hutte enfumée
Faisait envie au pavillon royal.

A leur passage en tumulte on s'élance:
Et Zéphaldi répétait en chemin :
« J'ai la zagaie, et la flèche et la lance,
Et tout rival périra de ma main. »

Le roi présent dévore la menace;
Son âme altière est contrainte à fléchir :
Tel un torrent frémit, écume et passe
Au pied d'un mont qu'il ne saurait franchir.

LE PHÉNIX.

Sous les pas du chameau les sables de Libye
En poudreux tourbillons s'élèvent jusqu'au ciel :
Les peuples sont venus; car l'oiseau d'Arabie
S'élance, après dix jours, du tombeau paternel.
Avant que le Soleil, vaste flambeau du monde,
Atteigne, plus ardent, son zénith enflammé,
Le beau Phénix, éclos de la cendre féconde,
Ira porter son père au bûcher parfumé.
Le temple du Soleil découvre son portique;
Et l'Arabe en ces mots commence le cantique :

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Apparais, noble oiseau, père et fils de toi-même!
Montre-nous de ton front l'étoilé diadème,

Ton cou doré, ton bec d'émeraude et d'azur,
Ton aile où, diaprant l'albâtre le plus pur,
Le brillant incarnat nuance ton plumage,
De la pourpre d'Anir éblouissante image.
Que le rapide éclair s'échappe de tes yeux;
Qu'il brille ce regard, qui, des champs du tonnerre
Traverse en un instant l'immensité des lieux,
Et voit ramper l'insecte aux bornes de la terre.

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« De tes ans merveilleux l'étonnant témoignage
Par la voix des vieillards fut transmis d'âge en âge.
Cinq fois l'astre pompeux qui dispense le jour
De ta centième année éclaire le retour :
Beau Phénix! ah! dis-nous quel jour te vit éclore.
Es-tu né d'un rayon de la vermeille Aurore?
Des dieux le souffle pur a-t-il, du haut des airs,
Semé ton germe heureux au sein de nos déserts?
Ou, quand régnaient au loin les ténèbres profondes,
Reposais-tu déjà dans le berceau des mondes?

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents.
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Depuis l'heure où ton vol tranquille et solitaire
Se balance au milieu des globes éclatants,
Oh! combien de mortels ont passé sur la terre,
Nomades engloutis dans les déserts du temps!
Las d'errer sans espoir, caravane oubliée,

En des sables mouvants sans ruisseaux et sans fleurs
Ils ont enfin trouvé le terme des douleurs,
Et leur tente d'un jour pour jamais s'est pliée.

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Recommande au soleil les trésors de nos plaines:
Qu'il mûrisse la datte et ses sucs nourriciers,
Des troupeaux de Cédar épaississe les laines,
Donne aux chameaux la force et l'audace aux coursiers,
Et détourne des vents les mortelles haleines;
Qu'à l'approche du soir il dirige vers nous
Le voyageur errant aux plages étrangères;
Qu'il colore au matin de ses feux les plus doux
Le berceau de nos fils, la tombe de nos pères! »

NOTE.

Les traditions rapportent que la naissance de cet oiseau merveilleux était une fête en Arabie. Il vivait environ cinq cents ans. Dès qu'il avait cessé de vivre, il sortait de lui un autre phénix, qui emportait le corps de son père dans une boule de myrrhe, et l'allait déposer sur l'autel du Soleil, à Héliopolis.

Ovide et Claudien lui ont consacré de beaux vers. Pline et Tacite, en le décrivant, affirment son existence : ce qu'il y d'incontestable, c'est le mérite de leur description.

Ce sujet, qui n'est pas celui d'une Élégie proprement dite, se rattache du moins au genre élégiaque par plusieurs détails et par sa teinte générale. Ce qui constitue l'Élégie, c'est le ton plus encore que le sujet.

LA GAZELLE.

Du beau chasseur amante désolée,
Zora plaintive aux rivages persans
Errait un soir, et ses tristes accents
Retentissaient du mont à la vallée.
Sous les rameaux d'un cèdre verdoyant,
Elle aperçoit la Gazelle tremblante
Qui se débat sur la terre sanglante,
Et lève encor ses yeux vers l'Orient.

Zora soupire : « Hélas ! hélas ! dit-elle,
Toutes les deux aurions-nous même sort ?
Du beau chasseur le trait donne la mort,
Et comme moi, tu meurs, blanche Gazelle !
Un jour, timide et le front suppliant,
Il vint, et dit : « Zora, ma bien-aimée,
« Tes yeux sont doux : ton haleine embaumée
« A la fraîcheur des brises d'Orient. »

Je l'écoutai : mon âme tout entière
S'abandonnait à ses trompeurs accents.
Je le suivis sous l'arbre de l'encens,
Et je sentis se fermer ma paupière.
Le lendemain, le cruel m'oubliant
Portait ailleurs ses promesses volages;
Le jour d'après il déserta nos plages,
Et pour l'Europe il quitta l'Orient.

J'adoucirai le mal qui te dévore,
Jeune Gazelle ! Aux plaines d'Ispahan
Les végétaux, richesse du Persan,
Pour te guérir s'empresseront d'éclore.
Viens avec moi dans le vallon riant;
Viens avec moi, tu seras ma compagne;
Et chaque jour, pour toi sur la montagne
J'irai cueillir le baume d'Orient.

Quand toutefois l'inflexible Arimane
Aura marqué le dernier de mes jours,
Se racontant mes funestes amours,
On me plaindra dans la tribu persane.
Sous les rameaux d'un cèdre verdoyant
J'irai mourir; et toi, blanche Gazelle,
Tu dormiras jusqu'à l'aube nouvelle
Sur mon tombeau placé vers l'Orient.

LE TOMBEAU DU POÈTE PERSAN.

« Ta voix, Zaïde, est celle du Zéphyre;
D'un charme pur elle enivre mes sens :
Mais apprends-moi quelle savante lyre
De ces beaux vers enfanta les accents.
Oh ! non, jamais roses de poésie,
Trésors charmants de grâce et de fraîcheur,

De tels parfums n'embaumèrent l'Asie;
Ton baiser même aurait moins de douceur.

— De Bénamar cet hymne fut l'ouvrage,
Noble sultan ! Chantre de la valeur,
Il fit briller la consolante image
Du jour sans fin dans un monde meilleur.
Ses chants perdus furent sans récompense :
Il s'en alla vers les sables d'Iran
Avec sa fille, étoile d'innocence,
Toucher la lyre au bruit de l'ouragan.

— Fidèle émir ! prends ma noire cavale;
Ses pieds légers sont l'aile de l'oiseau.
Vole au désert, plus prompt que la rafale;
A Bénamar va porter cet anneau.
Oui, j'en atteste et la nuit et ses voiles :
De mes bienfaits je prétends le combler;
Du firmament les nombreuses étoiles
A ses trésors ne pourront s'égaler.

Que sur tes pas sa fille consolée
Vienne avec lui former d'heureux concerts !
Loin des regards cette palme isolée
A trop longtemps fleuri pour les déserts. »
L'émir, pressant la cavale légère,
Part comme un trait qui s'élance et qui fuit;
Et sur sa route une jeune étrangère,
Pâle et charmante, apparut vers la nuit.

« O voyageur qui, seul et sans retraite,
Cours, égaré dans les sables d'Iran !

Que cherches-tu? — Je cherche le poëte,
Ce Bénamar, la gloire du sultan.
— O voyageur! Bénamar fut mon père;
Il a cessé de vivre et de souffrir :
Ces hauts cyprès ombragent sa poussière,
Et près de lui j'achève de mourir.

— Fleur de beauté! que ton éclat renaisse;
Viens, sors enfin de ton obscurité;
Viens, et pour toi que rayonne sans cesse
L'astre éclatant de la prospérité!
— Tu vois la tombe où veille ma tristesse .
Tel est mon cœur : il ne peut se rouvrir.
Mon père est mort; seul il fut ma richesse :
Pauvre il vécut, pauvre je veux mourir. »

Et, défaillante, elle embrasse en silence
Le sol funèbre, objet de tous ses vœux;
Et du cyprès que la brise balance
L'ombre se mêle au noir de ses cheveux.
Sa voix mourante à son luth solitaire
Confie encore un chant délicieux;
Mais ce doux chant, commencé sur la terre,
Devait, hélas! s'achever dans les cieux.

NOTE.

J'ai puisé ce sujet et plusieurs de ses détails dans un intéressant article de M. Malte-Brun. Le morceau qu'il rapporte sur Ferdousi, poëte persan, est extrait d'un recueil de poésies publié en allemand par Mme Helmina de Chézy, que ses belles imitations des poëtes orientaux avaient déjà fait connaître.

LA COLOMBE.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Tes yeux se sont fermés à la clarté du jour,
Ta douce vie, hélas! pour moi s'est exhalée.
Quittant mon jeune ami, du fond de sa valléo
Tu venais m'apporter des nouvelles d'amour.
Le chasseur te perça de la flèche mortelle;
Je te vis sur mon sein tomber en palpitant;
Et, m'offrant le billet teint du sang de ton ailc,
Tu voulus me servir jusqu'au dernier instant.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Non, je ne verrai plus les flots du lac d'azur
Se rider effleurés de tes ailes rapides;
Je ne te verrai plus, près des saules humides,
Lisser ton blanc plumage aux rayons d'un jour pur.
En vain tu dérobais à l'épine sauvage
La laine sous ton bec arrondie en berceau,
Tu ne seras point mère; et l'imparfait ouvrage
Tombera, dispersé, dans le cours du ruisseau.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Cependant que dirai-je au ramier, ton ami,
Quand ce soir il viendra chercher sa bien-aimée ?...
Qu'entends-je ? un vol agile a froissé la ramée,
Et la feuille mouvante a mollement frémi.
C'est lui ! Déjà son chant est le chant du veuvage.
Fuis, beau ramier ! J'ai vu le chasseur inhumain ;
Fuis, échappe à ses traits dans l'ombre du nuage :
Ta Colombe est absente, et reviendra demain.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

L'infortuné ! demain il saura son malheur.
Deux jours, n'attendant plus, mais appelant encore,
Il redira sa plainte ; et, la troisième aurore,
Laissant tomber son aile, il mourra de douleur.
Alors je te rendrai ta compagne fidèle,
Beau ramier ! Ce tombeau se rouvrira pour toi.
Réunis à jamais, tu dormiras près d'elle,
Comme un jour mon ami dormira près de moi.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

LE PAUVRE NÈGRE.

Ravi naguère aux côtes de Guinée,
Le pauvre Nègre, accablé de ses maux,
Pleurait un jour sa triste destinée,
Et de soupirs accompagnait ces mots :
« Qu'ai-je donc fait au Dieu de la nature,
Pour qu'il m'impose esclavage et douleur ?
Ne suis-je pas aussi sa créature ?
Est-ce forfait que ma noire couleur ?

« Comme le blanc dont la rigueur m'oppresse,
N'étais-je pas formé pour le bonheur ?
J'aimais Nelzi ; seule, elle eut ma tendresse,
Et son regard faisait battre mon cœur.
Heureux époux, j'allais devenir père.
O cher enfant, gage de notre amour,
Respires-tu pour consoler ta mère ?
As-tu péri sans connaître le jour ?

« Je ne pourrai te bercer dans ta couche,
Enfant aimé, que n'ont point vu mes yeux !
Ni te sourire, en pressant sur ta bouche
De l'oranger les fruits délicieux ;
Ni t'enseigner, dès ta robuste enfance,
L'art d'assoupir un serpent venimeux,
Ou de surprendre un lion sans défense,
Ou de plonger sous les flots écumeux !

« Oh ! jamais plus je ne verrai l'ombrage
Des bananiers que je plantais pour toi ;
Ni l'antre sombre où, par un jour d'orage,
O ma Nelzi ! je te dis : « Sois à moi ! »
Ni ma cabane, à mon cœur toujours chère,
Qu'en ses vieux ans mon père me transmit ;
Ni le ruisseau de la roche où ma mère
Du grand sommeil dans mes bras s'endormit !

« Un soir (c'était à cette même source)
Je reposais sous le vert citronnier :
Les blancs cruels revinrent de leur course ;
A mon réveil, j'étais leur prisonnier.
Je résistais : l'un d'eux fit sur ma tête
Tomber les coups de la verge de fer.
Désespéré, j'invoquai la tempête ;
Et je pleurais en regardant la mer. »

Comme il chantait sa chanson d'esclavage,
Le négrier* sur ces bords descendit
Un habitant de son lointain rivage.
Zabbi l'appelle, et, l'embrassant, lui dit :
« De ma Nelzi, frère, quelle nouvelle ? »
L'autre se tait, mais il montre les cieux.
« Je t'entends : morte. Et l'enfant ? — Mort comme elle.
— Bien. » Et la joie éclata dans ses yeux.

Deux jours entiers, jetant sa nourriture,
Il haleta sous un ciel embrasé ;

* Vaisseau destiné à la traite des nègres.

Et, du matin jusqu'à la nuit obscure,
De ses sueurs le sol fut arrosé.
Vers le retour de la troisième aurore,
La verge en main, le maître reparut :
« Lève-toi! — Non; je puis dormir encore;
Je deviens libre. » Et sur l'heure il mourut.

POÈMES DIVERS

POÈMES DIVERS

A MONSIEUR D***,

MON GUIDE ET MON AMI.

Philosophe modeste, ami sincère et tendre,
Qui méritez la gloire et n'osez y prétendre,
Ariste, recevez ce fruit de mes loisirs.
De l'étude, par vous, j'ai goûté les plaisirs:
C'est vous qui le premier, par des avis sévères,
Daignâtes corriger mes rimes trop légères;
Qui le premier du goût m'enseignâtes les lois,
Et de l'expression la noblesse et le choix.
Vos leçons m'ont formé : mes vers sont votre ouvrage;
Vous ne pouvez, Ariste, en dédaigner l'hommage.
Jamais dans mes tableaux l'obscène nudité
Ne vient effaroucher la pudique beauté;
Jamais surtout mon vers, qu'aucun fiel n'envenime,
N'immole un honnête homme au besoin d'une rime.
Je hais le satirique et son rire moqueur;
Il brille par l'esprit, mais aux dépens du cœur.
Oh! si le dieu des vers, protégeant ma jeunesse,
Et me guidant lui-même aux rives du Permesse,

Daigne un jour à mes vœux accorder ses présents,
J'ornerai votre front de mes lauriers naissants.
Mais si la noire envie, à nuire toujours prête,
S'agite et fait siffler ses serpents sur ma tête,
Si Zoïle affamé déchire mes écrits,
Cherchant, pour l'oublier, vos entretiens chéris,
Au sein de l'amitié touchant en paix ma lyre,
Je me consolerai des traits de la satire.

LES PLAISIRS DU POËTE,

OU LE POUVOIR DE LA POÉSIE.

Jadis il fut des jours, favorisés du ciel,
Où des ruisseaux de lait, où des fleuves de miel,
Mollement épanchés aux vallons d'Aonie,
Du poëte naissant abreuvaient le génie.
Les nymphes d'Hélicon, sur le double coteau,
Le soir, dansaient en chœur autour de son berceau,
Lui versaient l'ambroisie, et, sous leur vert bocage,
Au doux bruit des concerts, élevaient son jeune âge.

Ces prodiges pour toi semblent renaître encor;
Fils d'Apollon! Pour toi touchant la lyre d'or,
Des chantres renommés les ombres immortelles
Balancent sur ton front leurs poétiques ailes.
Tu les vois, les entends : et, le jour et la nuit,

L'éclat de leurs grands noms t'assiége, te poursuit;
Tu t'endors pour rêver aux travaux de la veille;
Et le cri de la gloire en sursaut te réveille

Le poëte a parlé : tous les temps, tous les lieux,
Évoqués à la fois, s'assemblent sous ses yeux.
Il honore ou flétrit, accuse ou divinise ;
A sa voix, la vertu triomphe et s'éternise ;
Au tribunal du monde il cite les pervers,
Il condamne leurs noms à vivre dans ses vers :
La vertueuse horreur de sa muse irritée
Poursuit jusqu'aux enfers leur ombre épouvantée ;
Et son vers indigné, tonnant pour les punir,
Frappe d'un long effroi les tyrans à venir.

Il est de ces instants où sa tête lassée
Supporte avec effort le poids de la pensée ;
A lui-même importun dans sa vague langueur,
Il semble avoir perdu sa féconde vigueur ;
Sa veine est desséchée, et sa voix est muette.
C'est en vain qu'en lui-même il cherche le poëte.
Il succombe, accablé de travaux assidus ;
Mais il retrouve aux champs les dons qu'il a perdus :
Tout l'inspire et l'émeut dans toute la nature.
L'Aquilon qui rugit, le ruisseau qui murmure,
La chanson du matin et la cloche du soir,
Et l'ombrage où le pâtre à midi vient s'asseoir,
Et tous ces vieux récits, charme de la veillée,
Agitent tour à tour son âme émerveillée.
Il semble que pour lui l'art magique des vers
Peuple d'illusions un nouvel univers :

Cet oiseau dont la voix gémit désespérée,
C'est Philomèle encor qui se plaint de Térée;
Dans les balancements du lugubre cyprès,
Du triste Cyparisse il entend les regrets;
Le fruit de ce mûrier rappelle à sa mémoire
De Pyrame et Thisbé la douloureuse histoire;
Dans l'air mille couleurs frappent ses yeux surpris :
Ce n'est plus l'arc-en-ciel, c'est l'écharpe d'Iris;
Et lorsque des bienfaits de l'humide rosée
Au retour du matin la terre est arrosée,
Il croit que de Tithon la jeune épouse en pleurs
Rajeunit la nature et fait naître les fleurs.
Pour lui point de revers : tranquille, inébranlable,
Il doit ses plus beaux chants au malheur qui l'accable.
S'il chante la lumière éclipsée à ses yeux,
Milton jouit encor de la clarté des cieux.
Sans espoir de retour, au fond de la Scythie,
Traînant de ses destins la chaîne appesantie,
Ovide gémissait loin de Rome exilé;
Mais il touche sa lyre, et renaît consolé.

Art sublime! à tes lois tu soumets la mort même.
A l'insensible tombe arrachant ce qu'il aime,
Young, enseveli dans son chagrin profond,
Interroge la Mort, et la Mort lui répond.

Que ne peut le génie! Il subjugue, il enchaîne
Tout un peuple attentif et respirant à peine.
Mais d'un exemple auguste animons nos récits.

Sophocle eut des enfants dont les cœurs endurcis,

Empressés d'envahir sa tardive richesse,
Comptaient les jours trop lents de sa longue vieillesse.
Ils feignent que leur père, indigne de son art,
N'agit, ne pense plus, ne vit plus qu'au hasard,
Et que de sa raison, par les ans affaiblie,
Le flambeau pâlissant s'éteint avec sa vie :
Sophocle est accusé par ses enfants ingrats,
Et Sophocle est conduit devant les magistrats.
Calme, parmi les flots d'un nombreux auditoire,
Il s'avance, escorté de soixante ans de gloire.
On l'interroge ; alors, levant avec fierté
Un front où luit déjà son immortalité :
« Entre mes fils et moi que l'équité prononce,
Sages Athéniens, écoutez ma réponse. »
Il dit, et fait entendre à ses juges surpris
Le dernier, le plus beau de ses nobles écrits,
Il lit Œdipe ! Il lit, et sa froide vieillesse
Se réchauffe un instant des feux de la jeunesse.
Ces longs cheveux blanchis, cette imposante voix,
Ce front qu'un peuple ému couronna tant de fois,
Portent dans tous les cœurs une terreur sacrée ;
Le juge est attendri, la foule est enivrée ;
Ses fils même, ses fils tombent à ses genoux :
Les pleurs ont prononcé, le grand homme est absous.

Tout s'émeut, tout s'enflamme aux accents du génie.
Sur les sauvages monts de la Calédonie,
Sa harpe en main, le Barde, aux vents mêlant sa voix,
Des guerriers de Morven présage les exploits.
Il ouvre l'avenir au brave qui succombe,
Et d'un hymne de gloire il réjouit sa tombe.

Les belles actions ont besoin de beaux vers.
Alexandre vainqueur, maître de l'univers,
Dans les nobles transports d'une douleur amère,
Se plaint aux dieux jaloux qui l'ont privé d'Homère;
Et l'Homère thébain voit son toit respecté,
Comme un temple autrefois par les dieux habité.

Eh! pourquoi s'étonner que du sublime Orphée
La lyre ait attendri les rochers du Riphée?
L'art des vers a fait plus. Son charme souverain
A même des tyrans fléchi les cœurs d'airain.
J'en atteste Amurat. Sa sombre frénésie
De conquête en conquête a traversé l'Asie;
Vingt mille citoyens, dans les murs de Bagdad,
Vont périr en un jour sous les yeux d'Amurat;
De la tombe déjà règne l'affreux silence.
Aux genoux du vainqueur un inconnu s'élance,
C'est l'illustre Almozar, le Linus des Persans!
Un trouble prophétique agite tous ses sens.
Le carnage s'arrête; on écoute : il commence
Un chant majestueux de gloire et de clémence
Fait parler de Bagdad les malheureux débris...
Le farouche Ottoman, de sa pitié surpris,
Croit voir déjà son crime effacer sa victoire,
Et le sang des vaincus rejaillir sur sa gloire.
Interdit, et frappé de cette auguste voix,
Amurat a pleuré, pour la première fois :
« Tu triomphes, dit-il, et Mahomet t'inspire.
« Sur mon âme, ô Persan, quel est donc ton empire!
« Pour régner et combattre Amurat a vécu;
« J'ai vaincu l'univers, et ton art m'a vaincu. »

Il ordonne, et soudain, dans la ville alarmée,
Des pâles citoyens la grâce est proclamée;
Tous les fers sont rompus, tous les pleurs essuyés.
Almozar voit tomber tout Bagdad à ses pieds;
Le peuple transporté le bénit, et s'écrie :
« La lyre du poëte a sauvé la patrie ! »

L'INDÉPENDANCE

DE L'HOMME DE LETTRES.

PIÈCE QUI A REMPORTÉ LE PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1806.

La noble indépendance est l'âme des talents;
Rien ne peut du génie enchaîner les élans :
Ce n'est point pour ramper qu'il a reçu des ailes.
Le sage, en ses écrits au vrai toujours fidèles,
A des succès honteux n'immole point ses mœurs.
Éloigné des partis et sourd à leurs clameurs,
D'un tardif repentir s'épargnant l'amertume,
Il ne vendit jamais ni son cœur, ni sa plume.
On ne le verra point, au prix de ses vertus,
Acheter les faveurs du stupide Plutus;
User son avenir en des cercles frivoles,
Et d'un monde profane encenser les idoles.
Le front ceint des lauriers qu'il venait de cueillir,
Despréaux dans Auteuil allait se recueillir;
Au fond de ses berceaux, assis près de Molière,

Il confiait ses chants à l'ombre hospitalière ;
Et, d'un éclat menteur trop longtemps éblouis,
Ses yeux se reposaient du faste de Louis.
Rousseau, riche d'une âme indépendante et fière,
Transfuge des châteaux, revole à sa chaumière :
Les honneurs, les trésors en vain lui sont offerts ;
Pour lui des fers brillants n'en sont pas moins des fers.
De l'orgueilleux bienfait il repousse l'outrage ;
Il fuit enveloppé de sa vertu sauvage,
Et porte au sein des bois, sur la cime des monts,
Sa longue rêverie et ses pensers profonds.

Trop heureux l'écrivain qui, dans la solitude,
Amasse lentement les trésors de l'étude ;
Qui, préparant de loin ses destins éclatants,
Épure ses travaux dans le creuset du temps !
Comme il dédaigne alors tant de vils adversaires,
Tant de combats grossiers, pugilats littéraires,
Tant de rivaux jaloux qui, pour mieux le flétrir,
Du mépris qu'on fait d'eux cherchent à le couvrir !
Descartes, que noircit l'impure calomnie,
Dans les champs du Batave exile son génie,
Recommande sa gloire à la postérité,
Et sur des bords lointains poursuit la vérité.

C'est ainsi que le sage en lui se réfugie.
Son adversité même accroît son énergie.
Athlète infatigable, au jour de la douleur,
Il soutient sans fléchir la lutte du malheur.
Il l'affronte, et de près l'observant sans le craindre,
Semble lui demander des couleurs pour le peindre.

Sur son vaisseau brisé, tel Vernet sans pâlir
Étudiait le flot prêt à l'ensevelir.

C'est peu que l'écrivain, armé de ses ouvrages,
Des destins ennemis affronte les outrages;
C'est peu que sa vertu brave l'adversité,
Elle résiste encore à la prospérité.
Libre au palais des rois, sans hauteur, sans bassesse,
Parfois il se soumet, jamais il ne s'abaisse.
D'un généreux transport son grand cœur animé,
Quel que soit l'oppresseur, protége l'opprimé;
Et, demeurant fidèle au parti qu'il embrasse,
Partage noblement une noble disgrâce.
Quand Fouquet de Louis eut perdu la faveur,
La Fontaine resta l'ami de son malheur.
D'un cœur naïf et pur déployant l'énergie,
Il fit sur son destin soupirer l'Élégie;
Et, laissant les flatteurs à leur vulgaire effroi,
Il chanta son ami, même devant son roi.
Dévouement vertueux! témérité sublime!
Tel est du vrai talent l'abandon magnanime.
La tyrannie en vain prétend l'anéantir;
En vain de son exil l'arrêt va retentir:
Il n'est point de déserts, point d'exil pour le sage.
Ces sables dévorants, ces plaines sans ombrage,
Ces antres, ces rochers, n'ont pour lui rien d'affreux;
Seul, errant et proscrit, il n'est point malheureux:
L'étude, objet constant de son idolâtrie,
Au bout de l'univers lui onde une patrie.

Mais pour l'ensevelir les cachots sont ouverts;

Il y descend, courbé sous le poids de ses fers.
Calme, il répète encore à l'oppresseur qu'il brave :
« Je ne suis qu'enchaîné, je ne suis point esclave. »
Au fond de sa pensée il a déjà fini
La page vigoureuse où le crime est puni.
Sa prison désormais n'est plus qu'une retraite;
Si le ciel l'a doté des talents du poëte,
Il chante, et sur ce mur, son muet confident,
Il trace avec sa chaîne un vers indépendant.

Qu'un servile mortel à plaisir s'humilie;
Qu'au parti du vainqueur son effroi se rallie;
De vingt maîtres divers adulateur banal,
Que pour oser penser il attende un signal :
Le sage en tous les temps garde son caractère :
Tyrans! il vous poursuit de sa franchise austère;
Et, libre sous le poids de votre autorité,
En présence du glaive il dit la vérité.
Cicéron, qu'un despote honore de sa haine,
Va rejoindre au tombeau la liberté romaine.
Démosthène, épuisant la coupe de la mort,
De son dernier sommeil tranquillement s'endort.
L'homme obscur peut frémir; tout entier il succombe,
Et l'éternel oubli vient peser sur sa tombe.
Le sage ne meurt point. Sous la main des bourreaux,
Il défend à la mort d'effacer ses travaux;
Il la voit, il l'attend, sans pâlir d'épouvante :
Le grand homme n'est plus, mais sa gloire est vivante.

De ses persécuteurs s'il trompe les poignards,
Nous révérons en lui le Nestor des beaux-arts.

Son âme tout entière en ses écrits respire,
Ses actions jamais n'ont démenti sa lyre;
Il se conserva pur au milieu des méchants :
Il meurt, et la vertu reçoit ses derniers chants.
Tel l'oiseau du Méandre, ornement du rivage,
Au noir limon des eaux dérobe son plumage,
Et, saluant la mort de sons mélodieux,
D'une voix plus touchante exhale ses adieux.

L'INVENTION POÉTIQUE.

Loin le fils de Japet et sa fable vantée!
Le talent créateur fut le seul Prométhée.
De ses brûlantes mains jaillit le feu sacré;
Il dit, et du néant l'univers fut tiré.
Féconde Invention! à ta noble imposture
Jupiter dut sa foudre, et Vénus sa ceinture;
Et l'Amour, dont toi-même as tissu le bandeau,
A ton flambeau magique alluma son flambeau.

De ces illusions qu'enfanta le poète
Le poète à son tour enrichit sa palette,
Dispose ses couleurs, les fond, les assortit,
S'empare du pinceau dès qu'un dieu l'avertit,
Et, toujours créateur même alors qu'il imite,
De son art étonné recule la limite.

Vaste Homère ! tel fut ton destin glorieux.
Plus fier que tes héros et plus grand que tes dieux,
Tu triomphes du temps et de l'obscur Zoïle ;
Ton colosse est debout sur la tombe d'Achille.

De ce chantre immortel émule harmonieux !
D'un plus modeste éclat tu viens frapper mes yeux,
Ton langage est plus pur, ta lyre plus savante,
Et tu sais embellir tout ce qu'Homère invente ;
Mais au Parnasse antique il parut le premier.
S'élevant comme un cèdre au-dessus du palmier,
Homère t'a vaincu. Du dieu de l'harmonie,
Il n'a point reçu l'art : son art est le génie.

Le génie ! A sa voix l'inventeur s'enhardit ;
Son sujet sous ses yeux se déploie et grandit.
Tel, au réveil du jour, quand l'aube matinale
Entr'ouvre par de rés la porte orientale,
Un point brille, il s'étend, et bientôt sa clarté
Des champs aériens dore l'immensité.
Voyez l'ardent Milton, incorrect et sublime,
S'élancer dans les cieux, ou plonger dans l'abîme :
Du goût, à ses regards, le flambeau n'a point lui,
Mais comme ses défauts, ses beautés sont à lui.
Arioste, à son tour, sylphe heureux du Parnasse,
Souple et nerveux, unit et l'adresse et l'audace :
Du pays des erreurs ce magique habitant
Reproduit l'univers dans son prisme éclatant.
L'habile Torquato vole d'une aile agile
D'Arioste à Milton, et d'Homère à Virgile :
Sous mille aspects nouveaux son art les réfléchit,

Et de leur pur éclat se pare et s'enrichit.
Chantre navigateur, cher aux Nymphes du Tage,
Les Neuf Sœurs te gardaient un moins riche partage,
Mais à travers les pleurs qu'Inès obtient encor
Nous admirons les traits de ton Adamastor.

A votre vers heureux, qu'inspira Polymnie,
Voulez-vous imprimer le cachet du génie?
D'une autre invention connaissez le secret;
Le bon goût en prescrit l'emploi sage et discret.
Du talent exercé l'habile main rassemble
Ces termes qui, surpris et charmés d'être ensemble,
D'un hymen favorable empruntant le secours,
Fécondent la pensée, animent le discours.
Mais de mots nouveau-nés moins prodigue qu'avare,
Pour paraître hardi ne soyez point bizarre :
L'abus des beautés même enfante la langueur;
C'est la sobriété qui nourrit la vigueur.
N'allez pas étaler l'effronté barbarisme,
Ni l'absurde jargon du froid néologisme;
N'allez pas, au mépris du bon sens et de l'art,
Accorder votre lyre aux pipeaux de Ronsard.

Variez vos sujets, parcourez d'autres rives;
Demandez au désert des scènes primitives;
Trouvez, loin de Paris et loin de vos rivaux,
De nouvelles couleurs et des objets nouveaux.
Sommes-nous exilés de l'épopée antique?
N'est-il plus de lauriers pour le chant didactique?
Le temps a-t-il brisé le tragique poignard?
Le cercueil de Molière enferme-t-il son art?

Où donc est de Boileau l'implacable férule?
Où sont ses traits sanglants, effroi du ridicule?
Saisissez-les; frappez d'un implacable vers
Et le crime hideux et le vice pervers.
La gloire attend les sons de vos lyres muettes :
Le siècle des héros est celui des poëtes.
Homère! ton génie est-il mort tout entier?
Toi seul, d'un pied hardi te frayant un sentier,
De l'art confus encor traversas les ténèbres;
Et nous, qu'ont devancés tant de guides célèbres,
Nous n'osons qu'en tremblant, de leur gloire éclairés,
Imprimer sur leurs pas nos pas mal assurés!
L'ardent navigateur, dont la course lointaine
Conquit à l'univers la rive américaine,
Trembla-t-il d'un projet par lui seul entrepris?
De son heureuse audace un monde fut le prix.
Il est, il est encor des îles inconnues
Où les lois d'Apollon ne sont point parvenues.
Sur l'Océan des arts embarqués les derniers
Ne quittons point la rame, assidus nautoniers,
Et sachons préférer, en dépit de l'orage,
Au long calme du port les dangers du naufrage.

LE VOYAGEUR,

PIÈCE QUI A REMPORTÉ LE PRIX A L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1807.

Honneur à ce mortel que la soif de connaître
Exile noblement du toit qui l'a vu naître,
Et qui, pour des déserts ou des peuples cruels,
Fuit la douce patrie et les bras paternels!
Quels que soient les dangers, son grand cœur les surmonte.
L'obstacle, il le soumet; le trépas, il l'affronte;
Et sillonnant au loin les orageuses mers,
Me s'arrête pas même où finit l'univers.

Tel ce hardi Génois, l'œil attaché sur l'onde,
Reculait en espoir la limite du monde.
Huit ans, rois de la terre! il courut vous offrir
Ce monde inattendu qu'il allait conquérir;
Huit ans, il dévora le refus et l'outrage!
Cependant Isabelle accueille son courage;
Les mers qui l'attendaient s'ouvrent à ses vaisseaux.
Mais quels périls soudains l'assiégent sur les eaux?
Quel bruit sourd a mugi? C'est la trombe rapide,
Qni roule en tourbillon, qui monte en pyramide.
Uue flamme sinistre aux mâts vient s'attacher.
O comble de terreur! l'oracle du nocher,
La boussole est muette, et l'aiguille infidèle
S'éloigne en tournoyant du pôle qui l'appelle.

Déjà les Castillans, entourés de la mort,
De Palos à grands cris redemandaient le port :
Seul contre tous, Colomb les soutient, les console,
Et pour eux son génie est une autre boussole.
Un monde est sa conquête : il revient... O revers !
Je cherche la couronne, et ne vois que les fers.

Plus heureux, admiré même durant sa vie,
Cook, respecté dix ans des rois et de l'envie,
Semble des flots du Sud le monarque et le dieu;
La gloire de son nom le protége en tout lieu;
Ses pavillons sans foudre, honorés des deux mondes
Voguent indépendants sur l'empire des ondes.

De l'Océan d'Atlas sortant de toutes parts,
Des îles tout à coup invitent ses regards;
Et ces filles des eaux, vierges encor naïves,
Étalent sous ses yeux leurs grâces primitives.
Aimable Otaïti, sauvage Sybaris,
Où la seule candeur sert de voile à Cypris!
Un autre Bougainville achève ta culture :
Aux lois de l'industrie il soumet la nature;
D'un germe libéral il dote tes guérets,
Et sa voix te révèle et Pomone et Cérès.
Bientôt il court chercher, sous un pôle de glace,
Un autre continent promis à son audace.
De son art incertain il hâte les progrès;
Du temple d'Épidaure il ravit les secrets,
Et, soumise elle-même à tant de vigilance,
La mort baisse sa faux et s'éloigne en silence.
Trop heureuse Albion ! quels furent tes transports

Quand le bronze tonnant l'annonça dans tes ports !
Que l'Europe, homme illustre ! un moment te possède;
Qu'à tes rudes travaux le doux repos succède...
Le repos ! en est-il pour ce génie ardent ?
D'un besoin curieux l'invincible ascendant,
Lorsqu'à peine il respire, échappé des naufrages,
Rend sa vie aux dangers et sa flotte aux orages.

L'Angleterre avait dit : « Quel mortel le premier,
« Entre deux océans se frayant un sentier,
« Osera soulever cette barrière antique
« Qui repousse du Nord les flots de l'Atlantique ? »
Tout se tait... Cook, lui seul, sent son cœur palpiter;
Il se lève : « C'est moi qui l'oserai tenter.
« Des vaisseaux, et je pars ! » L'astre du jour à peine
Blanchit le sombre azur de la profonde plaine,
Que déjà le héros, debout sur les rochers,
Accuse impatient la lenteur des nochers.
Il part. Les jours ont fui : Cook a revu les îles
Dont il fertilisa les rivages stériles.
Ces lieux à son aspect semblent se réjouir,
L'arbuste s'incliner, la fleur s'épanouir.
D'un avide regard il contemple en silence
Ces champs où, frêle encor, l'humble épi se balance.
Avec moins de transports un père à son retour
Sourit aux doux progrès des fils de son amour.

Ah ! les touchants bienfaits de sa main tutélaire
Revivront d'âge en âge au cœur de l'insulaire ;
Et tandis que, s'armant de reproches vengeurs,
L'univers poursuivra ces tyrans voyageurs,

Ces brigands tout souillés d'une homicide gloire,
La voix du monde entier bénira sa mémoire.

Toi, qui suivis ses pas, et que nos longs regrets
Demandèrent quinze ans aux abîmes muets,
Tu m'apparais, couvert d'un voile triste et sombre...
Est-ce toi, Lapeyrouse?... ou n'est-ce que ton ombre?

Nobles martyrs, salut à vos noms immortels!
Le premier voyageur mérita des autels.
Par les mers séparés, sur les diverses plages,
Les peuples languissaient nus, grossiers et sauvages.
Le voyageur paraît... Les flots sont aplanis;
Par le nœud des besoins les hommes sont unis.
Le commerce, bientôt, rapprochant les distances,
De l'un à l'autre pôle étend ses bras immenses,
Du fertile Yémen recueille le nectar,
L'opulente toison des troupeaux de Cédar,
De Chypre et de Naxos la liqueur parfumée,
Et la pourpre de Tyr, et l'encens d'Idumée.
Les marbres de Paros, les tissus d'Ispahan
Sous leur poids précieux font gémir l'Océan;
Le rubis que l'aurore avec amour étale,
Quitte pour l'Occident la rive Orientale;
Et le Japon, du creux de ses rochers lointains,
De son luxe fragile enrichit nos festins.

De nouvelles cités s'élèvent et fleurissent;
La raison s'agrandit, et les mœurs se polissent:
Le désert a des lois, des vertus et des arts.
Monarques! demandez au plus fameux des Czars

Par quels puissants ressorts son active sagesse
A su du fier Tartare adoucir la rudesse,
Transformer en cités de stériles roseaux,
Et fonder un empire où croupissaient des eaux ?
Pierre vous répondra : « Je parcourus la terre;
« Je visitai les ports de la riche Angleterre;
« Mais d'un peuple poli les arts au loin vantés
« Attachèrent surtout mes regards enchantés,
« Et j'admirai longtemps, aux rives de la Seine,
« La douce urbanité de la moderne Athène.
« Sous les rochers du Nord descendu sans pâlir,
« Au séjour des métaux j'osai m'ensevelir;
« Des sentiers de Sardam ma main laborieuse
« Saisit avec orgueil la hache industrieuse.
« Je reparus enfin, digne du rang des rois;
« Et l'empire des Czars s'étendit à ma voix. »

En des jours plus lointains, le flambeau des voyages
Tel qu'un astre éclatant, perça la nuit des âges :
Pythagore, Solon, Thalès, Anacharsis,
Moissonnaient la sagesse aux campagnes d'Isis;
La Grèce, s'élançant dans l'Égypte féconde,
Allait chercher des lois pour en donner au monde.

O rives de l'Asie ! ô terre des beaux-arts !
Nous révérons encor vos monuments épars.
D'un œil religieux le voyageur admire
Ilion, Babylone, Ecbatane et Palmyre;
Des palais fastueux, des temples solennels
Il dispute au néant les débris éternels.
Seul, assis au milieu des antiques décombres,

Des siècles expirés il évoque les ombres,
Cherche des temps fameux le vestige effacé,
Et prête au loin l'oreille aux leçons du passé.

Rien pour l'observateur n'est muet sur la terre;
L'univers étonné devient son tributaire.
S'élancer au hasard, tout voir sans rien juger,
C'est parcourir le monde et non pas voyager :
L'œil du sage lui seul voit, distingue, mesure,
Surprend l'homme échappant aux mains de la nature,
Compare sa rudesse à nos goûts amollis,
Et ses brutes vertus à nos vices polis;
Des diverses humeurs observe la nuance,
Et des climats divers la secrète influence;
Oppose au lent progrès des empires naissants
Le rapide déclin des États vieillissants;
Rapproche ces tableaux si féconds et si vastes,
Et de la terre entière interroge les fastes.

Où courent à la fois ces doctes conquérants?
L'un suit le char pompeux de ces astres errants;
L'autre poursuit Hermès dans le sein de Cybèle,
Ou rend à Triptolème un sol longtemps rebelle.
La Condamine, encor s'élançant plus loin qu'eux,
Visite l'Amazone et ses flots belliqueux;
Anquetil redemande à l'indien rivage
La loi de Zoroastre et les écrits du Mage;
Et Jussieu, de son art ordonnant les progrès,
Aux plantes du désert dérobe leurs secrets.
Bientôt ils reviendront aux pieds de la Science
Déposer le flambeau de leur expérience,

Épancher des trésors lentement amassés,
Et charmer leurs rivaux fiers d'être surpassés.
Tel autrefois Platon, après ses longs voyages,
Aux bosquets d'Académe entretenait les sages,
Et tranquille, près d'eux sous le platane assis,
Les attachait longtemps à ses nobles récits.

LES JALOUSIES LITTÉRAIRES.

Ce sujet, malheureusement trop vaste, était susceptible de beaucoup plus de développements. Je me suis arrêté aux principaux traits, et j'ai circonscrit dans les bornes d'une courte épître la matière d'une longue satire.

Quoi! le Parnasse même a ses guerres civiles!
Quoi ! d'un chétif orgueil esclaves trop serviles,
Pour un frêle laurier les enfants d'Apollon
Transforment en champ clos l'harmonieux vallon!
Pâles, et dévorés d'une envieuse rage,
L'éloge d'un rival est pour eux un outrage!
L'un, morose auditeur, en un cercle nombreux,
D'un vague et froid sourire accueille un vers heureux.
Tout applaudit : lui seul, immobile à sa place,
Garde, non sans dessein, un silence de glace,
Aux applaudissements il ne peut consentir,
Et son flegme obstiné cherche à les démentir.
L'autre, plus lâche encor, Tartufe littéraire,

Cache sa fausseté sous un front débonnaire :
Si vous lui confiez, par ses dehors séduit,
L'écrit que récemment votre verve a produit,
Ardent à censurer les beautés qu'il redoute,
Sur tel mot énergique il sème un léger doute.
Votre style est serré, plein, nerveux et précis?
« Prenez garde; ce sens me paraît indécis.
« Le sublime est souvent voisin du ridicule.
« Sur ce tour trop hardi j'aurais quelque scrupule.
« De ce morceau brillant il faut vous défier;
« Vous feriez mieux, je crois, de le sacrifier.
« Je vous parle en ami, je suis franc... » Le perfide!
Cet autre, prodiguant sa louange insipide,
Flatte pour mieux tromper, sait d'un coupable miel
De ses intentions envelopper le fiel,
Et, tandis qu'il m'assied au trône de Racine,
Aiguise contre moi l'épigramme assassine :
Il me prédit, le traître, un succès éclatant,
Et sourit par avance au revers qui m'attend.
Qui sait si contre moi sa rage prévoyante
N'ira point ameuter la cabale bruyante,
Et, de mes déplaisirs s'enivrant en espoir,
Acheter le matin ma ruine du soir?

Le Cid en main, Corneille, arrivé de Neustrie,
Vit les sots contre lui déchaîner leur furie.
Sous la brutale injure et le brocard sanglant
L'harmonieux Racine expia son talent,
Quand, loin de ses moutons, une docte bergère
Quitta pour le sifflet sa musette légère;
Et lorsque Sévigné, dans son style enchanteur,

Réjouit les Cotins d'un oracle menteur.
Hué chez Melpomène et tombé chez Thalie,
Voyez ce vieux rimeur, à la face pâlie,
Mordre sa lèvre altière, et subir en grondant
Ce concert de bravos, pour lui seul discordant;
Si le malin plaisir en ses yeux étincelle,
Malheur! trois fois malheur à la muse nouvelle!
Mais si son œil est terne et son front obscurci,
Apollon soit loué! l'ouvrage a réussi.

Que risible est l'orgueil du poëte qui s'aime!
Dans la nature entière il ne voit que lui-même,
Tout est lui. Parle-t-il? le MOI retentissant
Dans sa bouche en une heure est cent fois renaissant.
Écrit-il? dans ses vers, c'est lui qui se proclame :
Lui seul enfin, lui seul remplit toute son âme.
D'une docte amitié dédaignant les douceurs,
Il ne se souvient pas que les Muses sont sœurs;
Il n'a goûté jamais la volupté suprême
De s'entendre applaudir dans un autre soi-même,
Et, ses vers exceptés, n'aimant rien qu'à demi...
Malheureux! vingt succès valent-ils un ami?

O Racine! ô Boileau! véritables modèles
Des rares écrivains et des amis fidèles!
L'un à l'autre enchaînés jusque dans l'avenir,
Vos deux noms fraternels n'ont pu se désunir.
La mort seule brisa votre chaîne invincible.
Quand l'un de vous, trop faible, hélas! et trop sensible,
Disgracié d'un roi dont il blessa l'orgueil,
Va payer de sa mort le refus d'un coup d'œil,

Avec un long effort, près de la dernière heure,
Sa voix éteinte adresse à l'ami qui le pleure
Un seul mot où son cœur s'exhale tout entier :
« Je meurs heureux, dit-il, car je meurs le premier. »

Prétendez-vous comme eux vivre dans la mémoire?
Égalez leurs vertus pour atteindre à leur gloire.
Un génie obscurci d'envieuses vapeurs
Ne jette qu'un feu pâle et des éclairs trompeurs.
Accablez de ses torts celui qui vous irrite,
Mais ne déguisez point l'éloge qu'il mérite.
Par des mortels jaloux vous êtes outragés?
Soyez justes pour eux, et vous serez vengés.

Imprudents ennemis! n'allez point dans la lice
Des sots toujours ligués réjouir la malice :
L'un à l'autre plutôt servez-vous de soutiens.
Qu'ils renaissent pour vous, ces heureux entretiens
Où s'échauffe l'esprit, où l'âme se réveille,
Où le choc fait jaillir la flamme qui sommeille,
Où le goût, rallumant son antique flambeau,
Avertit l'écrivain des nuances du beau!
Songez-y, les enfants divisés par la haine
Appauvrissent bientôt le paternel domaine :
N'immolez point le vôtre à de fougueux débats.
Disputez-vous la palme, et ne la brisez pas.

CHARLEMAGNE A PAVIE

CHARLEMAGNE

A PAVIE.

AVERTISSEMENT.

Les éloges accordés presque uniquement au style de cet ouvrage m'ont fait regretter un peu tard qu'un soin plus sévère n'eût pas présidé à sa composition générale. Dans un nouveau travail, j'ai fait droit à toutes les critiques.

Avoir corrigé des défauts, est-ce assez? Non, sans doute, pour qui se proposerait la perfection réelle. Je n'ai pas l'orgueil d'y prétendre : heureux si je me rapproche de la perfection relative, celle qui a pour bornes les moyens de l'auteur! Mes efforts, ne fussent-ils pas couronnés du succès, prouveront du moins ma soumission à la critique judicieuse et mon respect pour le public.

CHANT PREMIER.

Je veux mêler aux belliqueux accords
Les doux accents d'amour et de féerie,
Et répéter aux échos de nos bords
Les nobles faits de la chevalerie.
Je chante un roi, la terreur des remparts,
Qui, dans les murs de Pavie alarmée,

Vint foudroyer l'empire des Lombards,
Lorsque de loin la ville des Césars
S'humiliait devant sa renommée.

Astre immortel, levé sur les héros,
De notre France ô lumineuse étoile !
De tes rayons daigne éclairer ma voile,
Et diriger ma barque au sein des flots.

On avait vu le puissant Charlemagne
Planter sa lance aux rives de l'Ister,
Et des forêts de l'antique Allemagne
Fouler aux pieds l'informe Jupiter :
Du fier Theudon les forces déployées
N'ont pu lutter contre le coup fatal,
Du grand Hermann les aigles foudroyées
Fument encore au pied du mont Sintal.

L'heureux vainqueur des princes de la terre,
Qui devant lui frémissent prosternés,
Daigne accueillir leur foule tributaire,
Et protéger ses vassaux couronnés.
Du noble Haroun le visir magnanime,
Ce Giaffar, sa future victime,
Au roi suprême a présenté l'anneau,
Gage sacré d'alliance et d'estime;
Et l'envoyé du prince de Solyme
Met à ses pieds les clefs du saint tombeau.
Tout l'univers le redoute et l'implore :
Pour rassurer ses droits mal affermis,
De l'Orient l'autre Sémiramis

Lui fait offrir sa main sanglante encore,
Et, des États où se lève l'aurore
Le suppliant d'accepter la moitié,
Maître nouveau, le jeune Nicéphore
Veut acheter sa puissante amitié.

Vaincu deux fois non loin de ses murailles,
Didier posait le glaive des batailles :
De ses voisins reconnaissant les droits,
Ce fier Lombard respectait leurs domaines;
Et les débats du sceptre et de la croix
N'agitaient plus les campagnes romaines.
Au jeune front des fils de Carloman
Le roi pontife accordait l'huile sainte,
Et de ses mains, au pied du Vatican,
Laissait enfin tomber la foudre éteinte.
Charles vainqueur, méditant son départ,
Occupe encor les remparts de Modèce;
Et chez Didier le vaillant Isambart
Va de la paix confirmer la promesse.
Illustre appui du monarque des preux,
Cet Isambart de ses exploits nombreux
Avait le prix : Blanche était sa compagne,
Blanche, la sœur du fameux Charlemagne.
Il a revu chez le prince lombard
Le noble Ogier, l'ami de sa jeunesse,
Qui, n'écoutant qu'une aveugle tendresse,
Des paladins a quitté l'étendard.
Avant le jour où le fier Scandinave
Des bords français partit pour son malheur,
Les deux héros, aux champs de la valeur,

Laissaient douter quel était le plus brave.
On aurait dit ces gémeaux radieux
Qui sur la terre, amis toujours fidèles,
N'eurent qu'un sort, et jusque dans les cieux
Ont confondu leurs clartés fraternelles.
Ce temps heureux sans retour s'est enfui :
Ogier troublé d'Isambart craint l'approche,
Il se détourne, et désormais pour lui
De son ami la vue est un reproche.
Ainsi Marseille au pied de son rempart,
Quand les combats s'allumaient autour d'elle,
A vu depuis, soupirant à l'écart,
Ce connétable à son maître infidèle,
Qui rougissait en regardant Bayard.

Mais de la paix la prochaine assurance
Livrait son cœur à des pensers plus doux.
Muse fidèle ! approche, et redis-nous
Qui des deux rois rompit l'intelligence.
Tyrans du cœur, orgueil, amour, vengeance,
Ce fut vous seuls : « Mon père ! vengez-vous,
S'est écrié le fougueux Adalgise ;
Vengez un fils en qui l'on vous méprise.
J'adorais Blanche et demandais sa main ;
J'ai de son frère essuyé le dédain.
Au fils d'un roi Charlemagne préfère
Un Isambart, un simple paladin :
Vous le souffrez, et vous êtes mon père !
Depuis le jour où ce prince odieux
A mes desseins refusa de souscrire,
La soif du sang me consume, et vos yeux

Depuis ce jour ne m'ont pas vu sourire.
J'ai juré guerre à qui m'a dédaigné;
Mais je la veux et terrible et prochaine.
Je veux périr, mais dans le sang baigné;
Et si je vis, ce n'est que par ma haine.
Vengez-moi donc, seigneur, ou reprenez
Ces jours amers que vous m'avez donnés. »

Dès qu'Adalgise eut vu Didier souscrire
Aux noirs projets conçus par sa fureur,
Sa bouche enfin retrouva le sourire,
Et de la haine il savoura l'horreur.
Douce et livrée à la mélancolie,
Sa jeune sœur, la touchante Ophélie,
Plaignait tout bas ses transports odieux.
L'ange infernal et l'ange de lumière,
La nuit profonde et la clarté des cieux
Diffèrent moins qu'Ophélie et son frère :
Tel est du sort l'arrêt capricieux.
Ne voit-on pas, des mêmes feux brillantes,
Du firmament les étoiles tremblantes,
Et la comète, effroi de l'horizon ?
Ne voit-on pas les salutaires plantes
Fleurir non loin du funeste poison ?

A la terreur ton âme s'abandonne,
Tendre Ophélie ! A l'ombre des autels,
Tu vas prier la céleste Madone
De mettre un terme à ces combats cruels.
Les vœux fervents échappés de ta bouche,
Quelques moments, suspendent ta terreur :

Mais de ton frère inflexible et farouche
Ils ne sauraient enchaîner la fureur :
Cette fureur ne s'est point apaisée;
Tes pleurs en vain coulent pour le toucher.
Hélas! ainsi la goutte de rosée,
Sans l'amollir, tombe sur le rocher.
Moins insensible, Ogier pour toi soupire.
Ces yeux si doux, cette douce pâleur,
Ce mol accent et ce vague sourire,
Ce front pensif, et triste sans douleur,
Portent le trouble et le charme en son cœur.
Le nom chéri de la beauté qu'il aime
Par ses couleurs ne s'est point révélé;
Son bouclier, par un discret emblème,
En champ d'azur porte un astre voilé.

Longtemps Morgane, habile enchanteresse,
Sut captiver ses vœux et sa tendresse :
Ce temps n'est plus; et quel enchantement
Peut ramener un infidèle amant?

Près de Messine, et non loin de ce phare
Dont les clartés, chères aux matelots,
Frappent au loin les îles de Lipare
Et leurs volcans allumés dans les flots,
Assujetti sur sa base agitée,
Brille un palais, dont la perle argentée
A revêtu les murs éblouissants :
Ses tours sans nombre à demi sont voilées
De ces vapeurs qui du fond des vallées
Montent le soir comme un léger encens,

Et, vers les cieux lentement exhalées,
Suivent du jour les rayons pâlissants.
Là, du nocher jamais la rame active
N'interrompit le long calme des airs;
Là seulement gémit la voix plaintive
Des alcyons qui glissent sur les mers.
Ce lieu charmant de Morgane est l'asile;
Et, chaque année, on dit que la Sicile
Au sein des flots voit apparaître encor
Du beau séjour l'image passagère,
Son toit vermeil, sa coupole légère,
Ses murs d'albâtre et ses colonnes d'or.

Là, désormais Morgane, seule au monde,
Songe à l'ingrat qui néglige ses feux;
Et, tout entière à sa douleur profonde,
Elle soupire au bruit lointain des jeux,
Ou d'un ruisseau regarde couler l'onde.
Parfois encor, quand le jour qui s'enfuit
Cède l'empire aux astres de la nuit,
Morgane, au sein d'un nuage d'opale,
Vient enlever le héros bien-aimé,
Et le retient sur son sein enflammé,
En attendant l'étoile matinale.
Mais l'infidèle effleure avec ennui
Des voluptés la coupe enchanteresse;
Et, dans les bras de sa belle maîtresse,
Son bonheur même est un tourment pour lui.

De ces froideurs Morgane a vu la cause;
Rien à ses yeux ne saurait échapper.

Amante et fée, on ne peut la tromper;
Et, sur la couche où le plaisir repose,
De sa vengeance elle aime à s'occuper.
Elle sourit à la guerre prochaine,
Se lève, attend le réveil du héros;
Et, déguisant les projets de sa haine,
Sur le théorbe elle chante ces mots :

« C'était un soir. Au fond de sa tourelle
« Je m'en allais, par le vague de l'air,
« Réconforter naïve jouvencelle,
« Pleurant l'ami qui voyage outre mer.
« Je t'aperçus errant sous la ramée :
« Mon front alors se couvrit de rougeur;
« Et j'oubliai, de ton aspect charmée,
« La jouvencelle et l'ami voyageur.

« Reine de l'air, du printemps et des roses,
« Dans les parfums je descendis vers toi;
« Et sans détour, et sans métamorphoses,
« Beau chevalier! je te dis : Sois à moi.
« L'anneau d'azur du serment fut le gage :
« Le jour tomba; l'astre mystérieux
« Vint argenter les ombres du bocage;
« Et l'univers disparut à nos yeux.

« Dans le séjour de l'heureuse Morgane
« Quel doux loisir eût charmé tes liens!
« Combien de fois le palais diaphane
« Eût éclairé nos jeux aériens!
« Au mol accent de la harpe sonore,

« On nous verrait, dès le réveil du jour,
« Franchir les monts embellis par l'aurore,
« Et jusqu'au soir nous enivrer d'amour.

« Sur un rayon de la lune naissante,
« On nous verrait descendre tous les deux,
« Pour consoler la vierge languissante,
« Et d'un amant lui rapporter les vœux;
« Ou quelquefois, aux clartés des étoiles,
« En feux errants voltiger sur les flots,
« Et de la nef illuminant les voiles,
« Guider au port les tremblants matelots.

« Mais du repos ton audace murmure;
« Triste et rêveur, tu languis dans mes bras.
« Eh bien! reprends l'étincelante armure,
« Mon jeune amant, je te cède aux combats.
« Cours affronter le vaillant Charlemagne :
« Guidant ton glaive au milieu des hasards,
« Dans les périls je serai ta compagne,
« Et sur ton cœur j'émousserai les dards. »

Elle s'arrête, et d'une douleur feinte
A tous ses traits elle donne l'empreinte.
Grâce au pouvoir d'un art insidieux,
Le paladin la revit plus charmante,
Et, lui rendant le nom chéri d'amante,
D'un baiser tendre il scella ses adieux.

D'autres adieux vont coûter plus de larmes.
L'affreux clairon résonne, et d'Isambart

Ce bruit de guerre a marqué le départ,
Il va quitter Ogier... son frère d'armes !
Pâles tous deux, et le regard troublé,
Les deux amis s'abordent : leur pensée
Reste confuse, et leur langue glacée;
Mais leur silence avait déjà parlé.
« Toi, qui bientôt ne seras plus mon frère,
Dit Isambart d'une débile voix,
Donne ta main... cette main me fut chère...
Que je la presse une dernière fois!
Qui l'eût pensé, qu'une aveugle furie
De nos serments eût brisé le lien ?
Rappelle-toi les instants où ta vie
Était la mienne, où mon sang fut le tien.
Pourquoi jadis, sous ces mêmes murailles,
M'as-tu sauvé du glaive des batailles ?
Je serais mort ton frère, et nos deux noms
Eussent un jour paré tes écussons ;
Plus d'une fois sur mes cendres chéries
Mon compagnon serait venu pleurer...
Mais non ; le sort, hélas ! doit séparer
Nos deux tombeaux comme nos deux patries.
Contre mon cœur laisse-moi te serrer...
Je vais partir; je vais sans espérance
Rejoindre, seul, les drapeaux de la France,
Et, désormais de larmes m'abreuvant,
Porter le deuil de mon ami vivant. »
Ogier frémit; il s'émeut, il hésite...
Se pourrait-il ! Isambart éperdu
A ses genoux soudain se précipite :
« Rends-moi, rends-moi celui que j'ai perdu,

Et prends pitié du trouble qui m'agite. »
Il triomphait... ô funeste retour !
Son faible ami, subjugué par l'amour,
De la beauté si chère à sa tendresse
S'est retracé l'image enchanteresse :
« Le sort, dit-il, enchaîne ici mes pas.
Plains-moi, plains-moi, ne me condamne pas. »
Tous deux alors s'embrassent en silence ;
Un dernier gage est l'adieu du départ.
Du Scandinave Isambart prend la lance,
Et tristement lui donne son poignard ;
Présent fatal ! — Mais, l'œil sur l'Italie,
Et tout entière à son ressentiment,
Morgane aux vœux de son perfide amant
A résolu de ravir Ophélie.
Pour Charlemagne elle espère enflammer
Le cœur naïf de celle qui, peut-être
Cédant un jour au doux besoin d'aimer,
Eût partagé l'ardeur qu'elle fit naître.
Dès que le soir élève ses vapeurs,
La belle Fée en sa grotte profonde
Cherche un asile, et des Sylphes trompeurs
Y réunit la foule vagabonde :
« Vous tous, dit-elle, ornement de ma cour,
Sylphes brillants, aimables infidèles,
Illusions, compagnes de l'amour,
Prenez vos luths et parfumez vos ailes.
Si tant de fois votre invisible essaim,
Glissant dans l'ombre aux heures du mystère,
Fit soupirer la vierge solitaire,
Et souleva l'albâtre de son sein ;

Si, par vos soins, le miroir de la nue,
Qui se colore aux flammes du matin,
Lui présenta dans un riant lointain
Du jeune amant l'apparence inconnue,
A la lueur du magique flambeau,
Accompagnez mon nocturne voyage;
Je vous prépare un triomphe nouveau. »
Elle se tut. Dans la troupe volage
Un bruit flatteur doucement circula,
Comme le bruit du mobile feuillage,
Ou de l'abeille aux montagnes d'Hybla.

De ses jardins, odorant labyrinthe,
La Fée alors gagne la vaste enceinte.
Là croît pour elle un arbuste enchanté,
Qui de ses mains autrefois fut planté :
Un charme pur de sa tige s'exhale;
Un prisme éclate au milieu de ses fleurs;
Et mollement la brise orientale
En fait mouvoir les changeantes couleurs.
Pour l'arroser, de vingt jeunes Sylphides
Les urnes d'or se plongent tour à tour
Dans le cristal des fontaines limpides.
L'arbre inconnu se nomme arbre d'amour;
Tout est soumis à son magique empire.
L'hôte des airs, sur sa branche arrêté,
Charmé soudain, frémit de volupté;
Plus tendrement la palombe y soupire;
L'indifférent, qui sous l'ombrage heureux
S'est endormi, se réveille amoureux.
Même on a vu les Sylphides charmantes,

Abandonnant leurs urnes éclatantes,
Faibles, céder aux langueurs du désir,
Et l'œil fermé, la bouche demi-close,
En murmurant les accents du plaisir,
Tomber d'amour sur les tapis de rose.

Morgane approche. Elle invoque la Nuit,
Divinité favorable au prestige,
Cueille un rameau qui verdit sur la tige,
Et des jardins rapidement s'enfuit.
A l'escorter sa troupe est préparée :
Quatre Lutins, à l'aile diaprée,
Sont les coursiers de son char nébuleux;
Et dans sa main la branche balancée,
Sceptre léger, ressemble au caducée
Qui mène au Styx les mânes fabuleux.

CHANT DEUXIÈME.

La nuit s'avance, et Morgane ravie
Dans la vapeur a reconnu Pavie :
Le char docile y descend à sa voix.
Devant ses pas déjà s'ouvre l'asile
Où d'un sommeil innocent et tranquille
Dormait encor l'héritière des rois.

Elle frémit de la trouver si belle :
« Songes d'amour, enivrez-la, » dit-elle.
Et le rameau doucement agité,
Avec lenteur s'abaissant sur la couche
Où reposait la pudique beauté,
Vient effleurer et ses yeux et sa bouche.
En même temps, les Sylphes mensongers
Ont caressé de leur souffles légers
La vierge pure, et font jouer dans l'ombre
De leurs miroirs les facettes sans nombre :
Le roi des preux, sous mille aspects mouvants,
Paraît, s'enfuit, et reparaît encore;
Tantôt porté du couchant à l'aurore
Sur un coursier non moins prompt que les vents,
Tantôt debout sur la char de la guerre,
Distribuant les trônes de la terre,
Dictant la paix à vingt peuples soumis,
Tantôt aux pieds de la beauté qu'il aime,
Avec son spectre, avec son diadème,
Posant un fer qui manque d'ennemis.
Mais sans retour le prestige s'envole ;
Et l'on entend ce chant délicieux
S'unir au bruit des luths harmonieux,
De la cithare et des harpes d'Éole :

« L'ombre s'enfuit; la Courrière du jour
« Va de ses feux colorer le nuage :
« Avec l'Aurore et les lis du bocage,
« Éveille-toi du doux réveil d'amour.

« Aime et jouis, le plaisir n'a qu'un jour

« Moins fugitive est la fleur printanière.
« Dans les bosquets de rose et de lumière,
« Viens te mêler à nos danses d'amour.

« Viens d'Obéron charmer le beau séjour :
« Titania sur son trône t'appelle ;
« Un char, traîné par la blanche gazelle,
« Te conduira vers son île d'amour. »

La voix s'exhale et meurt... L'aube nouvelle
Vient d'Ophélie éclairer le séjour.
Elle s'éveille, et regarde autour d'elle,
Et son regard semble étonné du jour.
Songes légers, peuple de Sylphirie,
Déjà bornant votre rapide essor,
Vous reposiez au palais de féerie,
Que du réveil elle doutait encor.
Elle se lève et marche à l'aventure :
En noirs anneaux flotte sa chevelure,
Et des soupirs s'échappent de son sein,
Puis, retenant ses plaintes étouffées,
Elle s'arrête, et croit dans le lointain
Ouïr les sons de la lyre des fées.
Le regard fixe et le sein palpitant,
Elle poursuit l'image qu'elle adore ;
Elle la voit, et lui parle, et l'entend ;
Et dans son cœur s'accroît à chaque instant
L'affreux progrès du mal qui la dévore.
Telle, aux rayons d'un soleil enflammé,
Du bord des mers quand la jeune Africaine
Croit découvrir la pirogue lointaine

Qui lui rendra l'aspect du bien-aimé,
Les flots en vain mouillent ses pieds d'ébène;
La jeune amante, ainsi que le rocher,
Reste immobile, et de l'image vaine
Ses longs regards n'ont pu se détacher :
La vague enfin la soulève et l'entraîne.

Mais des remparts de piques hérissés
Au loin s'étend l'arsenal redoutable;
Les traits sifflants, la flèche inévitable,
Des rocs aigus les débris entassés
Bordent les murs et les larges fossés,
De la cité défense tutélaire.
Des toits d'airain couvrent ces vastes forts,
Qui, s'élevant sur le mont circulaire,
Du premier choc soutiendront les efforts.
De surveillants une élite éprouvée,
Debout, la nuit, aux clartés des fanaux,
Se succédait sur la tour élevée,
Et tout le jour, à travers les créneaux,
De Charlemagne épiait l'arrivée.
Les derniers feux du troisième soleil
De son approche éclairent l'appareil.
On voit marcher sous la même bannière
Ce Richardet et ce jeune Guiscard,
Qui de Renaud, leur invincible frère,
Tous deux encor regrettent le départ,
L'ardent Monglave et le fier Angibart,
Si redouté des hordes germaniques;
Et Théodulphe, orateur et guerrier,
Et Lancelot, dont les vieilles chroniques

Nous ont transmis les actes héroïques.
Ne cherchez plus le vaillant Olivier :
Au champ d'honneur, une lance ennemie
De ce héros borna l'illustre vie ;
Et le cyprès ombrage son laurier.
Roland n'est plus, bien qu'il respire encore
D'un long amour le funeste poison
A désormais égaré sa raison ;
Il suit au loin l'ingrate qu'il adore.
Quel est le brave, à l'orgueilleux cimier,
Qui près du roi s'avance le premier ?
C'est Isambart. Vaincu par la tristesse,
En soupirant il songe à son ami,
Et sa douleur se rappelle sans cesse
L'adieu cruel dont son cœur a gémi.

Quand tout s'élance au signal de la guerre,
Triste, et les yeux attachés à la terre,
Le seul Ogier se dérobe aux exploits :
« Quoi ! disait-il, regardant son épée,
Je combattrais mes amis d'autrefois !
Ce fer sanglant... Dieu ! si ma main trompée...
Mais Ophélie !... ô tendresse ! ô devoir !
Qui de vous deux aura la préférence ?
La mériter, ou ne plus la revoir !
La mériter, c'est ma seule espérance. »
Et tout à coup Ogier, se ranimant,
Semble sortir d'un long enchantement.

Oh ! que d'instants perdus pour son courage !
Que de hauts faits dérobés à son bras !

Il en rougit et de honte et de rage,
Et tout son cœur appelle les combats.
Tel en sursaut s'éveille le nomade
Qui, sans prévoir le matinal départ,
D'un long sommeil s'endormit à l'écart .
En haletant il poursuit la peuplade
Qui disparaît, et que l'œil incertain
Découvre à peine à l'horizon lointain.
Ou tel encor, si des meutes ardentes,
A son réveil, l'impatient chasseur
Entend déjà les clameurs discordantes
Qui du hallier traversent l'épaisseur,
En s'accusant de sa molle indolence,
Du lit oiseux aussitôt il s'élance;
Son tube éclate aux rayons du soleil.
Hôtes tremblants de la forêt sauvage,
Fuyez ses coups, fuyez : un prompt ravage
Va réparer les lenteurs du réveil.

De ses guerriers à l'éclatante armure
Le roi des preux s'avance environné.
Éblouissant de pourpre et de dorure,
Un destrier, à la haute encolure,
Parmi la foule en pompe est amené ·
C'est *Fulgurin*. Son pied frappe la poudre,
Son flanc jamais n'a senti l'aiguillon;
Fier de son maître, il vole, et de la foudre
A la vitesse, et le choc, et le nom.

Charles revêt la pesante cuirasse,
Et fait jaillir l'éclair du bouclier.

Il prend aux mains du fidèle écuyer
Les rênes d'or, les ajuste avec grâce,
Monte ; et déjà le bouillant *Fulgurin*
S'agite, écume, et tourmente le frein.
D'un œil ardent il dévore l'espace ;
Les crins dressés, et les naseaux mouvants,
Il est semblable aux coursiers dont la race
Naquit, dit-on, des cavales de Thrace
Que fécondaient les caresses des vents.

Pour le combat cependant tout s'apprête
Déjà, non loin du rempart assiégé,
Le double camp dans la plaine est rangé.
Les fiers Lombards, Adalgise à leur tête,
Pour arrêter l'armée aux larges flancs,
Ont déployé leurs formidables rangs.
Ils gardent tous un farouche silence ;
Et les Français, en agitant leur lance,
D'un chant de gloire entonnent le refrain.
Charles, monté sur l'ardent *Fulgurin,*
Parcourt les rangs : sa parole enflammée,
Qui garantit le succès du combat,
Fait un héros du plus obscur soldat ;
Et d'un regard il double son armée.
Quelques moments, retenant ses transports,
Des deux partis la fureur est réglée,
Et les guerriers s'attaquent corps à corps ;
Mais par degrés s'animent leurs efforts ;
A chaque instant s'épaissit la mêlée.
Le cimeterre, et la lance, et les dards,
La double hache, et les tranchants poignards,

Ont varié les coups et les blessures.
En petillant le feu sort des armures,
Le sang jaillit; plus d'ordre, plus de rang;
Vainqueurs, vaincus, chefs, soldats, morts, mourants,
Tout se confond : la vue épouvantée
N'aperçoit plus qu'une masse agitée;
L'oreille au loin n'entend plus dans les airs
Qu'un cri formé de mille cris divers.

Le grand monarque au loin se multiplie,
Chef ou soldat, partout en même temps,
Presse ou retient l'essor des combattants;
Autour de lui tantôt il les rallie,
Tantôt lui-même au plus fort du danger
Se précipite, afin que leur courage
Jusques à lui s'ouvre un sanglant passage,
Et de la mort vienne le dégager.
Par les débris la terre est accablée,
L'énorme tour croule démantelée;
Les murs épais tombent; en un moment,
De paladins une troupe hardie
Monte à la fois sur la brèche agrandie,
Qu'un fer aigu protége vainement.

En ce désordre, Isambart, intrépide,
Va poursuivant la retraite rapide
Des ennemis dérobés à son bras.
Au sein des murs il pénètre : et les portes,
Tout aussitôt se fermant sur ses pas,
Le livrent seul aux nombreuses cohortes.
Il va périr, mais il ne tremble pas.

Sous un portique il vole et se retranche;
Le fer luisant de la lance et du dard
Vient s'émousser sur son armure blanche,
Et de son glaive il se fait un rempart.
Mais par degrés faiblit sa main lassée;
Lors il commence à connaître l'effroi;
A son épouse, à la France, à son roi
Il dit adieu du fond de sa pensée.
Loin du Caïstre ou des bords du Cydnus,
Tel un beau cygne, égaré dans l'orage,
Regrette, hélas! à l'aspect du naufrage,
Le lac tranquille et les fleuves connus.
Pour échapper à son destin sinistre,
Il lutte en vain contre le flot des mers.
Une heure encore, et l'oiseau du Caïstre
Du dernier chant aura frappé les airs.

Mais Charlemagne avait suivi sa trace :
Des chevaliers il ranime l'audace;
Les chevaliers, à sa voix rassemblés,
D'un bras nerveux levant l'énorme hache,
Frappent ensemble et frappent sans relâche;
La porte crie ; et ses gonds ébranlés
Cèdent bientôt à leurs coups redoublés.
La hache en main, ils entrent dans Pavie,
Où sous le nombre Isambart terrassé
Allait périr de mille coups percé :
Pour Isambart leur présence est la vie.

Des assiégés les bataillons épars,
Que d'Adalgise entraîne la menace.

Sont accourus de la plaine au rempart,
Et, furieux, ils rentrent dans la place.
A ta rencontre Adalgise est venu,
Noble Isambart! ses yeux ont reconnu
Le nom de Blanche écrit sur ta cuirasse:
En frémissant il mord son bouclier :
« Te voici donc, insolent chevalier,
Dont le bonheur me blesse et m'injurie!
De te soustraire à ma juste furie
Le fol espoir te pouvait-il flatter?
Époux de Blanche! ose la disputer. »
Disant ces mots, Adalgise en silence
Met en arrêt sa formidable lance;
Il va frapper : Isambart, s'écartant
Échappe au coup de la lance trompée;
Et, d'un revers de sa terrible épée,
Sur la poussière à ses pieds il l'étend.
En vomissant la menace et l'injure,
Sous les débris de sa pesante armure
S'est relevé le farouche Lombard.
Ogier soudain, proférant le blasphème.
Accourt. La Fée abuse son regard.
Le fer, présent de son cher Isambart,
Brille levé sur Isambart lui-même.
Les paladins s'étonnent; son ami,
Le cœur navré, d'un bras mal affermi,
Et pressentant sa triste destinée,
Pare les coups de sa main forcenée,
En s'écriant : « Frappe! frappe, cruel!
Bientôt ma mort remplira ton attente.
L'ingrat oubli d'une amitié constante

Pour moi d'avance était le coup mortel. »
Il est frappé. Son sang coule et bouillonne,
Son œil s'éteint, la force l'abandonne,
Et de sa bouche après un long effort
Sortent ces mots : « Adieu... je te pardonne. »
Le pâle Ogier, dans un sombre transport,
Avec fureur l'appelle... Il était mort.
Le malheureux, contemplant son ouvrage,
Contre lui-même allait tourner sa rage;
C'en était fait : mais, plus prompt que l'éclair,
Charles retient son homicide fer.
Alors Ogier semble se reconnaître;
De son délire il sort pour un moment,
Nomme tout bas celui qui fut son maître,
Et de ses yeux maudit l'enchantement.
En soupirant Charlemagne l'embrasse,
Et dit : « De moi reçois aussi ta grâce.
Quitte à jamais les drapeaux du Lombard,
Et dans ce sang que ton erreur s'efface.
C'est à toi seul de me rendre Isambart. »
A cette voix touchante et paternelle,
Ogier renaît : son sinistre regard
Se lève au ciel, au ciel qui tôt ou tard
Punit l'ingrat, et frappe le rebelle.
Son désespoir passe dans tous les cœurs :
Absorbés tous dans un sombre silence,
Les paladins laissent tomber la lance,
Et leur visière est humide de pleurs.
Des fiers vaincus le courroux même expire;
Même Adalgise, ému par la pitié,
Suspend le cours de son inimitié,

Et dans la ville à pas lents se retire.
Mais toutefois de cet aspect d'horreur
Morgane encor réjouit sa fureur,
Prend le poignard dans le sang qui ruisselle,
Et l'agitant trois fois : « Certes, dit-elle,
Ce fer est sûr; conservons bien ce fer;
Pour d'autres coups j'en saurai faire usage. »
Un rire atroce erra sur son visage,
Et dans ses yeux apparut tout l'enfer.

CHANT TROISIÈME.

Les paladins, appuyés sur la lance,
Pleuraient leur gloire : Isambart n'était plus;
Et, dans ces murs où régnait le silence,
On eût douté quels étaient les vaincus.
Pour le convoi cependant tout s'apprête.
Le grand monarque, assis sur des pavois,
Reste à l'écart, immobile et sans voix,
Et sur sa main laisse tomber sa tête.
Les dards croisés, les larges boucliers
Sont du héros la couche funéraire.
Là tour à tour on voit les chevaliers
Se prosterner devant leur noble frère :
Ils vinrent tous... Ogier seul ne vint pas.
Il lui semblait de son compagnon d'armes

Ouïr le sang qui murmurait tout bas,
Et repoussait ses remords et ses larmes.
Muet, plongé dans un farouche ennui,
Les bras tendus, le front morne et stupide,
Il regardait de loin ce corps livide,
Moins effrayant et moins pâle que lui.

Dans la poussière, autour du mausolée,
Confusément traînent les étendards;
Et des guerriers la foule désolée
Baisse en pleurant la pointe de ses dards.
D'un crêpe noir la trompette voilée,
Plaintive et sombre, affaiblit ses accords,
Et tristement répond aux sons des cors.

Quand, tout entière à la lugubre fête,
L'armée en deuil oubliait sa conquête,
Les citoyens, prompts à se révolter,
De ces instants songeaient à profiter.
Ils sont armés, leur troupe se partage,
Et, s'enivrant de l'espoir inhumain
Qui lui promet un facile carnage,
Vient à la fois par un triple chemin
De ses vainqueurs surprendre le courage.
C'était en vain : des héros indignés
Le front penché se relève, et la rage
Sèche les pleurs dont leurs yeux sont baignés.
En lourds faisceaux assemblés sur la terre,
Leurs boucliers et leurs glaives nombreux
Sont ressaisis : MORT ! est leur cri de guerre;
MORT !... A ce cri répété plus affreux,

Ils crurent voir dans le sang qui la souille
Se ranimer l'insensible dépouille,
Et d'Isambart l'ombre s'armer pour eux.
Des révoltés la horde téméraire
Aux coups vengeurs veut en vain se soustraire;
Et des mourants les corps amoncelés
Ont satisfait sur le lit funéraire
Du paladin les restes consolés.

« Arrêtons-nous, dit Charles, nos épées
De trop de sang se sont déjà trempées.
Que dès ce jour un convoi douloureux
Aux habitants de ma cité fidèle
Porte le cœur du plus vaillant des Preux,
Mort pour la France en triomphant pour elle. »
On dit qu'alors, posant son bouclier,
Il s'inclina vers la terre sanglante,
Pleura longtemps, et d'une main tremblante
Pressa la main du pâle chevalier.

O d'Isambart compagne triste et chère,
Que faisais-tu? Des créneaux de la tour
Tes yeux, errant vers la plage étrangère,
Redemandaient l'objet de ton amour.
Tout désormais à ton cœur le retrace :
Là, quand du glaive avait jailli l'éclair,
Ton sein tremblant sentait les coups du fer
Que d'Isambart émoussait la cuirasse;
Mais d'Isambart quand les rapides coups
D'un paladin consommaient la défaite,
Ton âme alors respirait satisfaite,

Et tes regards brillaient d'un feu plus doux.
Là, quand le soir, aux heures du silence,
Le ménestrel consacrait ses chansons
A ce vainqueur dont la terrible lance
Aux plus vaillants fait vider les arçons,
Tu descendais de la tourelle obscure,
Pour octroyer au chanteur fortuné
L'agrafe d'or, et la verte ceinture,
Et le chapeau de roses couronné.

Parfois aussi, livrée à tes alarmes,
Tu remontais au moment odieux
Où ton époux, les yeux baignés de larmes,
Reçut de toi le présent des adieux :
« Prends, disais-tu, cette écharpe nouvelle;
Garde-la bien... Hélas! et puisse-t-elle
A tout jamais conserver sa couleur! »
Stériles vœux! espérance trompée!
De ton époux attestant le malheur,
L'écharpe blanche, encor de sang trempée,
N'a pas longtemps conservé sa couleur.

Mais Charlemagne, aussi grand que sa gloire,
Des châtiments déployant la rigueur,
Sait réprimer l'abus de la victoire,
Et du vaincu la grâce est dans son cœur :

« Prince, a-t-il dit, je plains votre misère;
Vous faisant roi, le ciel vous fit mon frère.
Si votre empire a passé sous ma loi,
Toute grandeur ne vous est point ravie :

Ce beau palais, cette illustre Pavie,
Seront à vous ; acceptez-les de moi. »
En écoutant cette voix généreuse,
Didier pardonne au sort moins inhumain :
« Ma fille encor, dit-il, peut être heureuse. »
Et du vainqueur sa main toucha la main.

Lors une vague et timide espérance
Vient d'Ophélie adoucir la souffrance.
Oh ! si jamais un avenir plus doux,
Réunissant Charlemagne et son père,
Dans un vainqueur lui gardait un époux !...
En ce moment son inflexible frère
L'appelle et dit : « Tout est perdu pour nous ;
Mais à l'affront je saurai te soustraire.
J'ai des amis, ce fer, et mon courroux.
Console-toi ! l'oppresseur téméraire
Avant trois jours tombera sous mes coups. »
Sa sœur à peine entend ce vœu farouche,
Qu'un cri d'effroi s'échappe de sa bouche :
« Eh quoi ! s'écrie Adalgise égaré,
Notre ennemi te deviendrait sacré !
Tu chérirais des jours que je déteste !
Tremble à ton tour : ce fer encor me reste ;
Il est pour toi ; tremble ! » A ces mots, il part
Lançant sur elle un sinistre regard.
Elle en frémit ; son erreur passagère
A disparu comme une ombre légère,
Et le réveil la rend à ses douleurs :
Tel un berger, qui, sur les bords de l'onde,
Tranquillement dormait parmi les fleurs,

S'éveille au bruit de la foudre qui gronde.
Sa longue nuit s'acheva dans les pleurs.
Le lendemain, languissante et plaintive,
Se dérobant à la foule attentive,
Dans les jardins seule elle s'égara,
Et jusqu'au soir, silencieuse, erra.
En ces jardins s'ouvre une morne enceinte,
Lieu d'épouvante où le saule agité
Semble imiter les soupirs et la plainte,
Lieu rarement des heureux visité.
Si l'on en croit les longs récits du pâtre,
Au clair de lune, en cortége folâtre,
Après minuit tout le peuple lutin
Y vient souvent, au bruit d'un luth sonore,
Sous les rameaux du jeune sycomore,
Danser en rond jusqu'aux feux du matin.
Là, depuis peu, sous la sombre feuillée,
Seule, Ophélie à ses chagrins secrets,
Sa harpe en main, consacre la veillée;
Sa harpe encore est au pied d'un cyprès.
Sur les débris d'un tronc couvert de mousse
Elle s'assit, déplorant son malheur,
Et soupira d'une voix lente et douce
Ce lai touchant d'amour et de douleur:

« Le noble Arthus fut aimé d'Arabelle,
« Qui pour lui seul avait connu l'amour:
« Dissimulant sa blessure mortelle,
« Elle brûlait sans espoir de retour.
« Dieu fasse paix à qui brûle comme elle!

« Les doigts errants sur sa harpe fidèle,
« Elle venait, à l'approche des nuits,
« Sous les créneaux de la sombre tourelle
« Gémir dans l'ombre et chanter ses ennuis.
« Dieu fasse paix à qui gémit comme elle!

« Un soir, cédant à sa peine cruelle,
« L'infortunée à jamais disparut;
« Et, loin d'Arthus, la plaintive Arabelle
« Ne pleura point, hélas! elle mourut.
« Dieu fasse paix à qui mourra comme elle! »

Ainsi chanta la royale beauté;
Et, du palais suivant la route obscure,
Elle entendit, sur le dôme écarté,
Siffler l'oiseau de lamentable augure
C'était non loin de l'asile pieux
Où de Didier reposent les aïeux.
A cet aspect, la tremblante Ophélie
Sentit rouler des larmes dans ses yeux,
Et dit. « Il reste une place en ces lieux,
Bientôt peut-être elle sera remplie... »

Et cependant Charlemagne abusé
Ignore un mal que lui-même a causé.
Le voyageur ainsi dans la prairie,
Sans le savoir, a renversé la fleur,
Qui, se penchant sur sa tige flétrie,
Déjà s'effeuille, et languit sans couleur.
Morgane alors, dans l'ombre solitaire,
De se venger gardant encor l'espoir,

De la magie invoquait le pouvoir,
De son pied nu frappait sept fois la terre,
Et, l'œil fixé sur le fatal poignard
Qui s'est plongé dans le sang d'Isambart,
Par ces accents commençait le mystère :

« Rois des enfers et sujets de mon art,
« Assemblez-vous autour de ce poignard !

« Esprits des bois, vous qui dans la clairière
« Allez rêvant à quelque affreux dessein;
« Qui de vos feux armez l'incendiaire,
« De vos couteaux le nocturne assassin;
« Esprits des bois ! de l'obscure demeure
« Sortez enfin, sortez : voici votre heure!

« Rois des enfers et sujets de mon art,
« Assemblez-vous autour de ce poignard !

« Démons du sang, noires Intelligences,
« Qui sur le corps d'un enfant massacré
« Chantez en chœur les sinistres vengeances
« L'ombre est complice, et le crime ignoré;
« Démons du sang, pères des maléfices !
« Interrompez vos hideux sacrifices.

« Rois des enfers et sujets de mon art,
« Assemblez-vous autour de ce poignard !

« Parques du Nord, divinités sauvages!
« Fatales Sœurs, que servit mon amant!

« Apportez-lui vos terribles breuvages,
« Et l'enchaînez à mon ressentiment.
« Parques du Nord ! quittez vos Scandinaves
« Il vient, le jour de la moisson des braves !

« Rois des enfers et sujets de mon art,
« Assemblez-vous autour de ce poignard ! »

Morgane ainsi, de vengeances avide,
Chantait tout bas les mots accoutumés ;
Et tout à coup naît la plante homicide
Au noir calice, aux sucs envenimés,
Affreux trésor des marais de Colchide.
Elle sourit ; et quand l'horrible fer
En triple cercle a rayonné dans l'air,
Elle répand sur sa pointe fatale
Tous les poisons de la plante infernale,
Et le dévoue à ces dieux qu'à la fois
Du sombre bord vient d'évoquer sa voix.
Pour achever sa cruelle entreprise,
Le front tranquille elle aborde Adalgise :

« Je t'ai sauvé, dit-elle ; mais tes jours
Seraient un bien trop peu digne d'envie,
Si ton rival empoisonnait leur cours.
Sans la vengeance, eh ! qu'importe la vie !
Prends ce poignard... en tes mains est la mort
Frappe et détruis : je te réponds du sort.
Elle parlait ; deux légères Sylphides
Prennent dans l'air un lumineux essor,
Fendent l'espace, et leurs ailes rapides

Ont emporté le char étoilé d'or.

Enseveli dans sa mélancolie,
Le même soir Ogier, seul à l'écart,
Baignait de pleurs le tombeau d'Isambart;
Et quelquefois il nommait Ophélie.
A ses regards se présentant soudain :
« Est-ce bien toi, valeureux Scandinave?
Crie Adalgise. Un fils du grand Odin
D'un prince altier s'est fait le vil esclave!
Il peut subir d'injurieuses lois!
Ah! c'en est trop; brise à jamais ta chaîne.
Jurons tous deux, par l'honneur et la haine,
D'unir nos bras, d'associer nos droits.
De l'oppresseur jurons la mort... — Arrête,
Je te l'ordonne, ou ma vengeance est prête.
Moi, me prêter à ton forfait nouveau!
Moi, te servir! Regarde ce tombeau.
Mon Isambart, sans ta haine funeste,
Verrait encor la lumière céleste;
Son sang me crie : « Égorge mon bourreau! »
J'obéirai. Mais mon bras est sans armes :
Eh bien! demain, dès le soleil naissant,
Je t'attendrai sur ce tombeau récent,
Je t'attendrai : ton sang paîra mes larmes.
— Tu rejoindras celui qui te fut cher,
Crie Adalgise avec un rire amer.
— Non, dit Ogier, c'est toi seul qu'il appelle.
Je fus témoin de ton dernier malheur :
Encor froissé de ta chute nouvelle,
Il te sied bien de parler de valeur! »

Il dit et part. Le fougueux Adalgise
Reste immobile et glacé de surprise.
Mille projets, l'un par l'autre heurtés,
Dans son esprit se confondent, se pressent,
S'offrent ensemble, ensemble disparaissent;
Projets détruits aussitôt qu'enfantés.
Plein de sa rage implacable et profonde,
Il cherche en vain d'un farouche regard
Quelque vengeur dont le bras le seconde;
Il reste seul; mais il tient un poignard.

CHANT QUATRIÈME.

Loin du palais, Adalgise en courroux
Nourrit sa haine et prépare ses coups:
A son poignard il garde une victime.
Quelques instants encore, et le guerrier
Ne sera plus qu'un lâche meurtrier.
Par intervalle, aux approches du crime,
De ses remords il se sent combattu;
Par intervalle un reste de vertu
Malgré lui-même en son cœur se ranimo.
Tel le soleil, de ses derniers rayons,
Vient colorer les ténébreux nuages,
Qui dans leurs flancs recèlent les orages,

La grêle affreuse et les noirs tourbillons.
Bientôt renaît la fureur d'Adalgise.
Que dis-je? il veut que, servant ses complots,
Son père même au crime l'autorise;
Didier troublé reçoit et lit ces mots :
« L'ombre est propice, et la nuit est muette.
Que dans une heure une porte secrète
Devant mes pas s'ouvre! C'en est assez.
Ou la vengeance, ou la mort : choisissez. »

Perdre son fils! le sauver par un crime!
Comment choisir? Entre ce double abîme
Didier demeure interdit et flottant.
Si l'étranger, loin du port s'écartant,
Entre les flots et la creuse ravine
S'est engagé sur la roche en ruine,
Et des deux parts voit la mort qui l'attend,
Son œil se trouble, il pâlit, il s'arrête,
Jusques à l'heure où, sifflant sur sa tête,
Les vents du nord, fougueux tyrans des airs,
L'entraîneront, au gré de la tempête,
Dans la ravine ou dans les flots amers.
Du roi Lombard image trop fidèle!
Que fera-t-il? d'une main criminelle
Doit-il signer l'aveu des attentats,
Ou d'Adalgise accepter le trépas?
Au seul devoir il va céder peut-être...
Mais devant lui de son fils menaçant
L'errante image alors semble apparaître.
Il jette un cri, prononce en frémissant
L'ordre fatal, et tombe pâlissant

Sur les degrés de ce trône sans maître.

Durant ce temps, à pas précipités,
Autour des murs de la ville soumise
S'égare encor le farouche Adalgise;
Et du vainqueur les drapeaux détestés,
Battus des vents, sifflent à ses côtés.
De leur aspect sa haine est redoublée;
Un feu plus sombre allume ses regards.
De citoyens une foule troublée
Au même instant parcourait les remparts;
A leur approche Adalgise s'écrie :
« Amis! pour nous il n'est plus de patrie.
Les voyez-vous ces insolents drapeaux
Dont la présence insulte à nos misères?
Entendez-vous les mânes de nos pères
S'en indigner au fond de leur tombeau?
Vengeons ces murs, vengeons la Lombardie!
Armons nos bras de glaives, de flambeaux;
A ces drapeaux attachons l'incendie,
Et que leurs feux, guidant au loin nos pas,
De nos vainqueurs éclairent le trépas! »
Comme il parlait, d'une flamme soudaine
Les étendards petillent dévorés :
Et, possédé du démon de la haine,
Vers le palais à sa suite il entraîne
Les citoyens, de sa rage enivrés.

Et cependant l'adroite enchanteresse
Voudrait, au gré de son art infernal,
Punir d'Ogier l'infidèle tendresse,

Et l'accabler du bonheur d'un rival.
Elle voudrait dérober à la gloire
Du roi lombard le généreux vainqueur,
Pour Ophélie enflammer son grand cœur,
Et lui ravir les fruits de sa victoire.
De sa baguette elle frappe ; et soudain
A son pouvoir la terre obéissante,
Près du palais, d'un merveilleux jardin
A déployé la pompe éblouissante.
Là, le printemps rit au sein des hivers;
Les hauts sapins, les palmiers toujours verts
Vont balançant leurs souples colonnades ;
L'onde bondit en limpides cascades;
Et son murmure, au loin charmant les airs,
A la douceur des plus tendres concerts.
Sous la feuillée, à la voix de Morgane,
Le luth en main, un groupe de beautés,
Laissant flotter son voile diaphane,
Par ses regards invite aux voluptés
L'hôte nouveau de ces lieux enchantés.
Philtre d'amour plus dangereux encore,
Un pur nectar aussitôt a coulé,
Nectar charmant, que la vermeille amphore
Dans son cristal a longtemps recélé.
Il réunit au parfum de la rose
Le vif éclat des plus fraîches couleurs;
Dans les bosquets Morgane le compose
Du suc des fruits et de l'esprit des fleurs.

« Grand roi ! permets qu'à tes vaillants trophées
J'ose enlacer les myrtes amoureux,

Lui dit Morgane : un dieu créa les Fées
Pour le bonheur des amants et des preux.
L'amour t'attend sur la couche odorante,
Dit-elle encor; ces nymphes sont à moi :
Leur voix est tendre et leur bouche enivrante.
Tu peux choisir, la plus belle est à toi. »
Charles se tait; il garde un front sévère :
« Contre l'amour mon cœur s'est affermi,
Dit-il. J'implore une faveur plus chère.
Le fier Roland, mon neveu, mon ami,
Peut-être, hélas ! sur la rive étrangère
A rencontré le malheur ou la mort...
Savante fée ! instruis-moi de son sort. »

Traçant dans l'air un signe symbolique :
« Fils de Milon ! dit-elle, quel transport
T'enchaîne aux pas de l'ingrate Angélique ?
Elle te fuit, elle insulte à tes feux ;
Aux faibles sons d'un luth voluptueux,
Elle et Médor, sous des ombres fleuries,
Chantent l'amour... l'amour ! ah ! malheureux !
Leurs chants pour toi sont l'hymne des furies.
Ce bois profond, de chêne couronné,
Qui sait? peut-être a voilé leurs caresses,
Leurs longs baisers, leurs brûlantes ivresses !
Qu'il tombe ! il dit ; sous son bras forcené
Le chêne éclate et meurt déraciné. »
Charles frémit de l'oracle funeste.
Mais tout à coup des accords ravissants
Frappent Morgane ; une extase céleste
Vient par degrés enchaîner tous ses sens :

« Qu'ai-je entendu ? dit-elle, quels accents !
Est-ce le chant des magiques Orphées ?
Est-ce ta lyre, immortel Obéron ?
Non. Brise-toi, luth impuissant des Fées !
C'est un mortel : Arioste est son nom
N'entends-tu pas la voix aérienne
De ton Roland signaler les travaux ?
Avec sa gloire elle chante la tienne :
Dans l'univers tu n'as plus de rivaux ;
Console-toi, même de Roncevaux ! »

La docte Fée, en planant sur les âges,
De l'avenir lisait ainsi les pages.
Charles l'écoute avec étonnement.
A ses côtés cependant elle range
De ses lutins la légère phalange,
Et dit tout bas : « Nous touchons au moment
Que j'ai promis à mon ressentiment.
Secondez-moi, gracieuses sylphides,
Arbre d'amour ! arbre que j'ai planté !
Trouble ses sens de tes charmes perfides,
Et des erreurs de ton prisme enchanté ;
Et qu'aujourd'hui la haine et la vengeance
Avec l'amour marchent d'intelligence. »
Près du héros qu'elle aspire à charmer
S'empresse alors chaque aimable sylphide ;
Et la plus jeune en souriant le guide
Vers les rameaux dont l'ombre fait aimer.

A peine il touche au magique feuillage,
Que sur ses yeux se répand un nuage.

Environné de prestiges d'amour,
Il croit d'abord, au séduisant séjour,
Voir s'égarer en de vertes allées
D'autres beautés fuyant l'éclat du jour,
Et seulement de leur pudeur voilées.
L'une bientôt enchaîna tous ses vœux.
Les vents jouaient dans l'or de ses cheveux ·
La plus modeste, elle était la plus belle;
Et je ne sais quel charme en ses regards
Disait d'avance au vainqueur des Lombards
Qu'elle serait aussi la plus fidèle.
Dans cette image il avait reconnu
Les traits si doux de la belle Ophélie,
Ces yeux rêveurs et ce front ingénu,
Chargés d'amour et de mélancolie;
Et, sur ses pas, de détours en détours,
S'abandonnant au magique dédale,
Sous les berceaux où la myrrhe s'exhale,
Toujours il suit l'ombre qui fuit toujours.
« Prince, arrêtez, ou c'est fait de vos jours!
Un noir complot menace votre tête. »
A ces accents Charlemagne s'arrête :
Il voit Ogier, qui, les regards troublés,
Des chevaliers par ses soins rassemblés,
A précédé la phalange intrépide.
Devant ses pas le jardin mensonger,
L'arbre d'amour, la charmante sylphide,
Tout disparaît comme un songe léger.
La rage au cœur, Morgane frémissante
Agite en vain sa baguette puissante;
Au sein des airs reprenant son essor,

Elle se tait : c'est menacer encor.

Vers Charlemagne en partant elle guide
Les assassins, dont la troupe homicide
Sert Adalgise et ses projets affreux :
Le météore à la clarté livide
Est le flambeau qui marche devant eux;
Dans leur fureur silencieux et sombres,
Tantôt épars et tantôt ralliés,
Ils s'avançaient tels que d'horribles ombres,
Et frissonnaient, l'un de l'autre effrayés.
Au fils du roi les portes sont ouvertes;
Suivi des siens, le long des cours désertes
Il s'avançait à pas lents et sans bruit :
Mais des clartés qui veillent dans la nuit
Frappent sa vue; il s'arrête, il frissonne;
Et l'espérance un instant l'abandonne.
« Dieu! qu'ai-je fait! dit-il, j'ai tout détruit.
Le traître Ogier, de mes projets instruit,
De ce palais n'a-t-il pas pris la route?
Les chevaliers, pour leur maître alarmés,
Debout encore et de leur glaive armés,
En ce moment l'environnent sans doute...
Ils sont venus. Tremble, fier agresseur!
Charles sur toi fond comme la tempête,
Son cimeterre est déjà sur ta tête;
La froide mort est déjà dans ton cœur.
Le fer des preux jette sur la poussière
Des révoltés la foule presque entière.
Le reste fuit, de terreur éperdu,
Et court au loin sous quelque abri sauvage

Ensevelir son impuissante rage,
Et le regret de son crime perdu.

Le souvenir de sa chute fatale
Glace Adalgise, et sa témérité
N'ose tenter une lutte inégale ;
Il cherche au loin l'ombre et l'impunité.
Didier tremblant, que le remords oppresse,
A révélé sa parjure faiblesse.
Coupable roi ! ton arrêt est dicté.

Charles, forcé de condamner le crime,
En l'immolant regrettait la victime :
« Toujours punir, s'écria-t-il trois fois,
Toujours punir est donc le sort des rois ! »

Soudain paraît, dans la salle isolée,
Du criminel la fille désolée ;
Son œil est triste et son teint sans couleur,
Et sous ses traits on eût peint la douleur.
Elle tremblait ainsi que la gazelle
Quand par hasard, au sein du bois profond,
Elle aperçoit le chasseur vagabond
Qui l'atteignit de sa flèche mortelle.
Charles pensif lève les yeux sur elle.
Oh ! qui peindra ses transports renaissants
Dès qu'il revoit cette sylphide aimable,
Dont la présence enivra tous ses sens.
Il veut parler ; un trouble inexprimable
Fait sur sa bouche expirer ses accents.
Brûlant d'un feu qu'il peut cacher à peine,

Avec lenteur il s'était rapproché
Du front charmant vers la terre penché;
Il effleurait de sa brûlante haleine
Ce front d'albâtre et ces cheveux d'ébène.
Tremblant d'amour, il pressait une main
Qui frémissait dans la sienne oubliée,
Et, sur son sein doucement appuyée,
Pouvait compter les soupirs de son sein.
C'en était fait : un seul instant peut-être,
Et de ses feux il n'était plus le maître.
Mais un héros au devoir, à l'honneur
Sait immoler jusques à son bonheur :
« Fille adorable autant que malheureuse,
Rassurez-vous, dit la voix généreuse;
Beauté, vertus ont des droits sur mon cœur.
Didier vivra : les jours de votre père
Par vous sauvés lui paraîtront plus doux. »
Et, bénissant le prince tutélaire,
La vierge en pleurs embrassa ses genoux.
« La tendre fille est épouse fidèle,
Dit le héros, je vous dois un époux.
Ogier vous aime, il est digne de vous;
Le plus vaillant mérite la plus belle.
— Jamais d'époux ! jamais... » s'écria-t-elle;
Et de ses traits s'enflamma la pâleur;
Et, le cœur plein d'un funeste présage,
L'infortunée en voilant son visage
Cacha du moins son trouble et sa douleur.

NOTES.

Est-ce le chant des magiques Orphées?
Est-ce ta lyre, immortel Obéron?
Non. Brise-toi, lûth impuissant des Fées!
C'est un mortel. Arioste est son nom.

Je me suis plu à rendre hommage au rare génie de l'Arioste, en le faisant annoncer à Charlemagne comme le chantre futur de son neveu Roland. J'ai surtout évité soigneusement (et c'est encore un hommage) de remettre en scène les héros de cet admirable poëme, qui n'eut point de modèle, et qui ne doit point avoir de copie.

Didier vivra : les jours de votre père
Par vous sauvés lui paraîtront plus doux.

Cet acte de clémence est historique. Didier, qui, à l'instigation d'Adalgise, avait tenté une nouvelle révolte, en fut absous par son vainqueur.

CHANT CINQUIÈME.

Quand loin des cieux par la foudre ébranlés
De la tempête a fui le char funeste,
Les sept couleurs de l'écharpe céleste
Rendent le calme à nos bords consolés :
Ainsi la paix ramène dans Pavie
L'amour, les jeux, l'espérance et la vie.

Les chants du barde et du gai ménestrel
Ont du palais déjà frappé les voûtes;
Pour les héros un brillant carrousel
A préparé ses défis et ses joutes.
Dans les jardins Ophélie et sa cour
Du ménestrel écoutent la romance.
Chaque beauté proclame tour à tour
Du grand vainqueur la gloire et la clémence :
Seule Ophélie a gardé le silence,
Et dans son sein recueille son amour.
Pâle et tremblante, elle croit voir sur elle
Tous les regards à la fois s'attacher,
Et découvrir la blessure cruelle
Qu'à son cœur même elle voudrait cacher.
Pour déguiser son trouble involontaire :
« Ce roi puissant, dit-elle, de sa mère
A les vertus et n'eut point les malheurs.
Berthe jadis vécut pour les douleurs.
Beau ménestrel, sur ta lyre d'ivoire,
Il m'en souvient, tu nous contas ses maux.
Répète-nous la merveilleuse histoire. »
Le ménestrel fit entendre ces mots,
Et sa parole enchaîna l'auditoire :

« Dans un vallon de bois environné,
Près de Lutèce, une obscure retraite
Cachait son toit de mousse couronné.
Un bon vieillard, pieux anachorète,
Depuis vingt ans sous ce toit résidait;
Depuis vingt ans, de la Vierge céleste
Il desservait la chapelle modeste.

Pauvre lui-même, au pauvre il accordait
Quelques secours, et Dieu les lui rendait.
S'acheminant vers le saint ermitage,
Dès le matin, les habitants du lieu
Venaient offrir au serviteur de Dieu
Les fleurs, les fruits, et le simple laitage.
Ils répétaient d'une commune voix :
« Priez pour nous, Notre-Dame-des-Bois ! »
Et chacun d'eux du pieux solitaire
Dévotement allait baiser la croix,
Et le missel, et le pieux rosaire.

Une étrangère, au timide regard,
Vint partager l'asile du vieillard.
Cette beauté se disait orpheline ;
Et sous le nom, le doux nom d'Azoline,
Du bon ermite elle écartait l'ennui,
Servait sa table, ou priait avec lui.
Lorsque l'hiver attristait la nature,
Au jour tombant, elle chantait parfois
La surprenante et tragique aventure
Des trois enfants égarés dans les bois ;
Et quand la nuit s'étendait plus obscure,
Pour revêtir la veuve et l'orphelin
Elle filait et le chanvre et le lin.
Ses chastes mains paraient le sanctuaire,
D'un fin tissu voilaient le reliquaire,
Et tous les jours, pour la reine du ciel,
Des suppliants recevait en offrandes
Les blonds épis et les fraîches guirlandes,
Les fruits naissants et les gâteaux de miel.

Oh! comme alors l'œil charmé la contemple!
Plus d'une fois devant ses traits si doux
On fut tenté de fléchir les genoux :
On croyait voir la patronne du temple.

Voilà qu'un soir un grave pèlerin,
Arrivé seul de la cité prochaine,
S'avance et dit : « Nous n'avons plus de reine,
Et, de la part de notre souverain,
Je viens ici déposer pour hommage
Cent pièces d'or aux pieds de cette image. »
Ainsi parlant, de la main il montrait
La vierge sainte en son grossier portrait.
L'anachorète et la jeune inconnue
Se regardaient; l'étranger continue :
« Jusqu'à ce jour, le spectre du hameau,
De la forêt le fabuleux château,
L'esprit des bois, le chêne aux sept merveilles
De contes vains ont frappé vos oreilles,
Et mon récit pour vous sera nouveau. »
Lors, s'asseyant non loin de la colline,
Entre l'ermite et sa belle Azoline,
Il conte ainsi la royale douleur :
« Non sans regret, la reine Blanchefleur
Se sépara de sa fille chérie.
Berthe quitta sa mère et sa patrie.
Un diadème et la main d'un époux,
Présents trompeurs, l'attendaient parmi nous.
Pour la guider Margiste fut choisie,
Cœur ténébreux, monstre d'hypocrisie;
En méditant un projet inhumain,

De notre France elle prit le chemin.
Elle s'éloigne, et sa fille avec elle.
La jeune Alise, à ses leçons fidèle,
De la princesse est le portrait vivant;
Entre elles deux l'œil hésita souvent.
De l'élever au trône de la France
L'horrible mère embrasse l'espérance :
Aux assassins qui marchent sur ses pas
Elle a de Berthe ordonné le trépas;
Et la forêt silencieuse et sombre
Ensevelit ce secret dans son ombre,
Et d'un faux nom le crime revêtu
Obtint le rang promis à la vertu.
Quand l'imposture au trône fut assise,
On chercha Berthe, on ne trouva qu'Alise.
Son règne affreux, qui démentait son nom,
De Blanchefleur éveillant le soupçon,
(Eh! qui pourrait tromper l'œil d'une mère?)
Elle accourut, perça le noir mystère :
Bientôt Margiste expira dans les feux;
On recueillit ses iniques aveux;
Et sa complice, à l'échafaud ravie,
Au fond d'un cloître alla cacher sa vie.
Depuis ce jour Pepin dans la douleur,
En son palais seul avec Blanchefleur,
Pleure la mort d'une épouse ignorée :
D'un poison lent son âme est dévorée;
Triste, il succombe à son fatal ennui.
Homme de Dieu! daignez prier pour lui. »
Il parle encore... Azoline éperdue
Soudain s'écrie : « Aux pieds de votre roi,

Bon pèlerin, venez, conduisez-moi.
A ses regrets Berthe sera rendue.
— Elle respire! — Elle est devant vos yeux. »
L'astre du soir alors blanchit les cieux.
Le pèlerin la regarde; ô surprise!
Dans tous ses traits il revoit ceux d'Alise:
« Bonté du ciel! embrasse ton époux,
Berthe! c'est lui que le ciel te renvoie... »
Le saint pasteur versa des pleurs de joie,
Et de son maître il pressa les genoux.
Quand de minuit l'étoile radieuse
Revint briller sur l'enceinte pieuse,
Il consacra ces nœuds touchants et doux.
La sombre nuit achevait sa carrière:
Berthe à Pepin conta comment ses pleurs
Surent fléchir une main meurtrière;
Comment enfin la Vierge des douleurs
Lui fit ouvrir la porte hospitalière.
Au point du jour, son bâton blanc en main
Le bon vieillard de la reine nouvelle
Suivit les pas; mais, le long du chemin,
Il soupirait, songeant à sa chapelle:
Le roi, dit-on, le fit son chapelain.
Berthe régna, sans en être plus fière;
Dans le palais comme sous la chaumière,
Pour revêtir la veuve et l'orphelin
Elle filait et le chanvre et le lin:
On la nomma Berthe la filandière. »

De Berthe ainsi répétant les malheurs,
Le ménestrel, sous la verte feuillée,

Par ce récit qu'interrompaient ses pleurs,
Charma longtemps la troupe émerveillée.

Mais les hérauts ont élevé leur voix :
« Accourez tous bénir les cieux propices,
Et déposez le glaive pour la croix,
Fiers paladins! au Dieu maître des rois
D'un jour si beau vous devez les prémices.
Marchez au temple. » Et du temple sacré
On voit bientôt les vastes galeries
Se revêtir de riches draperies;
D'un lin plus pur l'autel est décoré.

A cet autel où brille l'oriflamme
Le patriarche à pas lents est monté;
Aux assistants ses mains ont présenté
Ce pain des cieux, nourriture de l'âme.
L'or d'un nuage enveloppait l'autel;
Quand descendit l'ange du sacrifice,
Qui transforma dans le pieux calice
Le vin mystique en un sang immortel.
Le prêtre enfin aux oreilles charmées
Fit retentir l'hymne cher au vainqueur,
Et les guerriers répétèrent en chœur :
« Louange au Dieu qui conduit les armées! »
On entendit ce chant religieux
Dont un pontife enrichit l'Ausonie,
Et dont jadis la sévère harmonie,
Sous Périclès, éclatait pour les dieux.
L'orgue y mêla ses sons mélodieux.
Charles priait : au pied d'un oratoire,

Humble vainqueur, il prosternait sa gloire.
C'était ainsi que le héros pieux
Se recueillait au sein du sanctuaire;
C'était ainsi que le roi de la terre
Se préparait le royaume des cieux.

On sort du temple, et les lices désertes
Par les hérauts à l'instant sont rouvertes.
Superbe, et jeune en sa maturité,
Le grand monarque est assis sous la tente.
On admirait sa libre majesté,
Son front serein, sa stature imposante,
Et de ses traits la douce gravité.
Sur cette foule à sa voix réunie
Il dominait : tel aux bois d'Hercynie
L'arbre sacré, de ses puissants rameaux,
Ombrage au loin les robustes ormeaux.
L'aigle lui seul repose sur sa tête;
Plus d'un trophée orne ses bras noueux;
Et des forêts ce roi majestueux,
Qui mille fois affronta la tempête,
Protége encor les fêtes et les jeux.

Non loin siégeaient ce chancelier fidèle,
Cet Archambaut, dont l'œil rapide et sûr
Perce des lois le labyrinthe obscur;
Cet Adélard, des sages le modèle;
Cet Albion, dont les sanglants exploits
Furent lavés dans les eaux du baptême;
Ce jeune Ecbert, qui, déchu de ses droits,
De loin s'essaie au poids du diadème,

Et, s'instruisant sous un maître qu'il aime,
Baise à genoux la main qui fait les rois.

Des nobles jeux l'écho par intervalles
A répété le prélude guerrier;
Déjà la voix des timides vassales
Chante en ces mots la chanson d'Olivier,
Aux faibles sons des légères cymbales :

« Au doux pays que son ombre aime encor,
« Dès qu'Olivier jadis reçut la vie,
« Pour le doter la Fée aux cheveux d'or
« Lui départit valeur et courtoisie.
« Ses yeux à peine avaient vu le soleil,
« Qu'il palpitait au seul mot de victoire,
« Et que déjà son innocent sommeil
« Était troublé par des songes de gloire.

« De la lueur du glaive menaçant
« Combien de fois il effraya sa mère !
« Combien de fois le héros grandissant
« Enorgueillit les cheveux blancs d'un père !
« A sa merci tombait sur le préau
« Maint damoisel en mainte cour plénière ;
« Paraissait-il, devant le jouvenceau
« Les vieux barons inclinaient leur bannière.

« Mainte beauté brûla pour lui d'amour;
« Il fit rêver plus d'une châtelaine :
« A son cimier l'on voyait tour à tour
« De leurs cheveux flotter l'or ou l'ébène.

« Terrible alors, contre les plus vaillants
« Il s'élançait aussi prompt que la foudre;
« Environné de nombreux assaillants,
« Il les comptait, mais couchés dans la poudre.

« Advint qu'un jour, jour à jamais fatal,
« Il s'enfonça dans les vieilles Ardennes :
« Là, répandu par un coup déloyal,
« Son noble sang teignit le pied des chênes.
« Consolons-nous : il est vivant encor;
« Le paladin fut cher à la Sylphide,
« Et, sur son char, la Fée aux cheveux d'or
« L'a transporté vers l'heureuse Atlantide. »

A ces accents, des clairons et des cors
Ont succédé les éclatants accords.
On a baissé l'importune barrière.
Un cri s'élève : « Honneur aux fils des preux ! »
C'est le signal; et bientôt la carrière
A disparu sous l'escadron poudreux.

Troublant soudain la belliqueuse fête,
A la barrière un inconnu s'arrête.
Un coursier noir porte ce chevalier;
Noir est son casque et noir son bouclier;
Sur sa cuirasse on lit ce mot : Vengeance !
Vers Charlemagne, intrépide, il s'avance,
Et dit : « C'est toi que j'ose défier;
Toi ! » Du héros la terrible *Joyeuse* *

* C'est le nom que les romanciers donnent à l'épée de Charlemagne.

Frémit déjà sous sa main furieuse.
Il est debout. S'empressant à la fois,
Les paladins allaient punir l'audace
Du discourtois dont l'altière menace
Se mêle aux jeux des paisibles tournois.
Charles retient leur fureur vengeresse :
« C'est à moi seul que le défi s'adresse,
Leur a-t-il dit. Je veux bien déroger
Jusqu'à soumettre un obscur étranger :
De cet honneur il est digne peut-être.
Malgré son casque et son noir écusson,
A sa valeur je saurai le connaître,
Où dans la poudre il me dira son nom. »
Sur *Fulgurin* à ces mots il s'élance.
La rage au cœur, le farouche inconnu
Pique des deux, serre sa forte lance;
Mais sans plier Charles a soutenu
De cet assaut l'horrible violence.
Autour de lui la terre en a tremblé;
Et l'assaillant est lui-même ébranlé.
Tous deux alors, d'une volte soudaine,
Semblent se fuir, et du bout de l'arène
Plus menaçants reviennent... Tel le flot,
Longtemps battu par le vent des orages,
En écumant se retire, et bientôt
D'un nouveau choc ébranle les rivages.
De l'étrier perdant l'utile appui,
Le forcené cède à l'atteinte affreuse,
Et de sa tête il frappe malgré lui
Du noir coursier la croupe vigoureuse.
Il va tomber : le royal paladin,

Noble vainqueur, le protége avec grâce,
Et, lui tendant une loyale main,
Retient sa chute et prévient sa disgrâce.
Jetant sa lance, il dit : « Fier étranger,
De cet essai mon âme est satisfaite ;
Je t'ai sauvé l'affront de la défaite :
En t'éloignant, fuis un nouveau danger.
— Non, répond-il avec un cri de rage,
Je ne veux point de ta vaine pitié ;
Je veux ton sang, du mien fût-il payé.
Victoire ou mort ! qui m'épargne m'outrage.
Victoire ou mort ! je suis prêt, défends-toi ;
C'est un combat et non plus un tournoi. »
Alors commence une attaque nouvelle.
De leurs coursiers tous deux sont descendus :
Le cimeterre en leurs mains étincelle ;
Les coups fréquents, ensemble confondus,
Tout à la fois sont portés et rendus.
L'acier tranchant des lames aiguisées
Frappe à grand bruit les visières brisées ;
L'éclair jaillit des mailles, des plastrons :
Aux champs d'Etna, tel et moins prompt encore
L'ardent marteau des nerveux forgerons
A coups pressés bat l'enclume sonore.
Du chevalier le fer vole en éclats ;
Mais le poignard, préparé pour son bras,
A remplacé le large cimeterre.
Le front royal vient d'en être effleuré,
Le sang jaillit de ce front révéré
Où sont écrits les destins de la terre.
A cet aspect, les pâles chevaliers

Poussent des cris, frappent leurs boucliers.
Rassurez-vous, élite généreuse !
De votre roi l'insolent agresseur
Est étendu dans la lice poudreuse :
Déjà du fer la pointe est sur son cœur.
« Relève-toi, lui dit Charles. VENGEANCE
Fut ta devise, et la mienne est CLÉMENCE.
Je te fais grâce. — Et moi je me punis,
Dit le vaincu ; nos débats sont finis.
Voici l'instant qui nous réconcilie :
Demain, demain nous serons réunis. »
Il meurt... C'était le frère d'Ophélie.

NOTES.

Berthe jadis vécut pour les douleurs.

Berthe, mère de Charlemagne, a souvent exercé la plume des romanciers. L'épisode que j'ai introduit dans mon poëme est tiré d'un roman en vers, d'Adenès, ancien troubadour.

Depuis ce jour, Pepin dans la douleur. . .

C'est ce même Pepin dont le tombeau ne portait pour inscription que ces mots : *Ci gît le père de Charlemagne.*

L'or d'un nuage enveloppait l'autel,
Quand descendit l'ange du sacrifice
Qui transforma dans le pieux calice
Le vin mystique en un sang immortel.

J'aurais développé davantage cette description, si le même sujet n'eût inspiré à un grand talent des vers dont Racine se fût honoré, et que La Harpe place au rang des plus beaux de la langue française. Ils sont trop connus pour que je les cite.

On entendit ce chant religieux
Dont un pontife enrichit l'Ausonie,
Et dont jadis la sévère harmonie,
Sous Périclès, éclatait pour les dieux.

Il s'agit ici du chant que la Grèce avait consacré aux fêtes de Cérès-Éleusine, et qui fut introduit dans nos cérémonies religieuses par le pape Grégoire, d'où il prit le nom de *grégorien*.

. . . . . . Ce chancelier fidèle,
Cet Archambaut dont l'œil rapide et sûr
Perce des lois le labyrinthe obscur.

Archambaut, légiste et chancelier, jouissait de toute la confiance de son maître; il avait, dit-on, travaillé aux *Capitulaires*.

Cet Adélard, des sages le modèle. . .

Adélard, Théodulfe, Hilduin et Alcuin, qui voulaient faire de la France une Athènes chrétienne, furent les principaux coopérateurs de la renaissance des lettres. On sait que Charlemagne avait formé une académie. Les académiciens de ce siècle d'ignorance se distribuaient entre eux les noms célèbres des génies de l'antiquité : ainsi, Angilbert s'appelait Homère; Théodulfe, Pindare; Alcuin, Horace; etc. On a quelquefois attribué à Charlemagne la fondation de l'université.

Cet Albion, dont les sanglants exploits
Furent lavés dans les eaux du baptême. . .

Albion, lieutenant de Vitikind, finit comme lui par se rendre, et vint dans Attigny pour recevoir le baptême.

Déjà la voix des timides vassales
Chante en ces mots *la Chanson d'Olivier*,
Au faible son des légères cymbales.

Charlemagne avait recueilli un grand nombre de chants militaires. Les plus connus sont ceux dont Olivier et Roland

étaient les héros. On les chantait à la tête des armées, et ils conduisaient à la victoire. Il nous en est resté des fragments dont la naïveté, quelquefois énergique, est plus souvent triviale. J'ai conservé quelques traits de ces anciennes ébauches.

CHANT SIXIÈME.

Il était nuit; dans le royal domaine
On n'entendait que le souffle des vents
Qui frémissaient sur les vitraux mouvants,
Et tourmentaient le feuillage du chêne,
Ou quelquefois le monotone bruit
Des surveillants dont la voix assidue,
Des vastes cours traversant l'étendue,
Va mesurant les heures de la nuit.

Roi malheureux et plus malheureux père,
Didier pleurait son fils privé du jour :
Sa fille en deuil oubliait pour un frère
Ce Charlemagne, objet de tant d'amour.
Et cependant Charlemagne lui-même
Touche peut-être à son heure suprême.
Tout le venin de l'horrible poignard
Brûle son front et trouble son regard.
Morgane alors de sa joie infernale

Laisse éclater le farouche transport,
Et vient planer sur la couche fatale
En murmurant des paroles de mort.
« Meurs ! poursuit-elle avec un cri de rage,
Meurs ! souviens-toi du jour où mon amant
Pour te sauver détruisit mon ouvrage,
Et de mon art rompit l'enchantement.
J'avais juré de venger cet outrage ;
L'heure est venue, et je tiens mon serment. »

Dans le palais court l'affreuse nouvelle ;
Du souverain le danger se révèle .
Sur tous les fronts se répand la pâleur ;
Le désespoir et la terreur muette
Glacent les cœurs, et la foule inquiète
Semble tranquille à force de douleur.
Quand l'incendie aux dévorantes ailes,
La nuit, s'attache aux toits des citadelles,
Quand le beffroi tinte à coups redoublés,
Les citoyens, interdits et troublés,
Errent en foule autour de l'édifice,
Et, sans tenter aucun secours propice,
S'intimidant loin de se raffermir,
Dans le péril ne savent que frémir.
Tels, dans l'effroi dont leur âme est atteinte,
Les habitants de la funèbre enceinte,
Laissant leur maître en proie à ses douleurs,
Au mal cruel n'opposent que des pleurs.
Plus le temps fuit, plus le danger s'augmente :
Au front brûlant où siége le poison
La fièvre monte, et le sang qui fermente

A menacé de rompre sa prison.
L'art ne peut rien; l'oracle d'Épidaure
Pour nos climats était muet encore.
Mais sur les rois veille un dieu protecteur;
Rassurons-nous... Alors se fit entendre
Sous les balcons une voix jeune et tendre.
Elle attira les zélés serviteurs;
Et l'écoutant d'une oreille attentive,
On entendit ces mots consolateurs
Qu'accompagnait la guitare plaintive ·

« Sauvez les jours de votre souverain ·
« La Providence à son secours m'amène;
« Je vous promets sa guérison soudaine.
« Ouvrez la porte au jeune pèlerin.

« Sauvez les jours de votre souverain ·
« En voyageant aux monts de la Galice,
« J'ai recueilli plus d'une herbe propice;
« C'est le trésor du jeune pèlerin.

« Sauvez les jours de votre souverain :
« Peut-être, hélas! pour finir sa souffrance,
« L'ange qui veille aux destins de la France
« A pris les traits du jeune pèlerin. »

L'adolescent, à la voix inspirée,
Ainsi chanta : ce ne fut point en vain.
Aux serviteurs il disait : « Si demain
Je n'ai sauvé cette tête sacrée,
Je veux périr frappé de votre main.

Seul avec vous, près d'un roi que j'adore,
Oh ! laissez-moi veiller jusqu'à l'aurore. »
Ses yeux en pleurs, ses accents ingénus
Ont désarmé l'inflexible refus.

Dieu ! quelle nuit d'éternelle durée !
La voix éteinte et la marche égarée,
Les chevaliers, désarmés à demi,
Redemandaient leur maître et leur ami,
Et parcouraient avec inquiétude
Des corridors la longue solitude.
Ils s'abordaient en se pressant la main,
Se regardaient d'un œil triste et sans larmes,
Et, dévorant leurs mortelles alarmes,
Silencieux, reprenaient leur chemin.
Les uns, du ciel implorant un miracle,
Allaient prier pour le prince adoré,
Et sur l'autel, près du saint tabernacle,
Offraient pour lui le cierge consacré.
Ils répétaient : « Que le dieu des empires
Daigne un instant te regarder d'en haut,
O Charlemagne ! et demain, s'il le faut,
Nous mourrons tous, pourvu que tu respires. »
Sur les perrons les autres rassemblés
Incessamment levaient des yeux troublés
Vers cette lampe obscure et vacillante,
Dont la clarté tristement avait lui,
Et qui, du roi compagne défaillante,
Peut-être encor doit durer plus que lui.

Enfin paraît l'aurore désirée ;

Elle paraît! de la chambre du roi
Les preux en foule ont assiégé l'entrée,
Tous palpitant d'espérance et d'effroi.
A leur approche, ô bonheur! ô merveille!
Le roi chéri doucement se réveille :
Il croit sortir d'un songe plein d'attraits;
Un calme heureux respire dans ses traits.
Du pèlerin ce bienfait est l'ouvrage.
Les chevaliers tour à tour sur leur cœur
Veulent presser l'enfant libérateur.
De ses deux mains il voile son visage.
Chacun sourit, et dans cette candeur
Croit du bienfait démêler la pudeur,
Ou l'embarras naturel au jeune âge :
On s'abusait. Mais l'ami d'Isambart
Du pèlerin s'approche, et le supplie
De contenter leur avide regard...
Ah! malheureux! peux-tu savoir trop tard...
Tu l'as voulu : reconnais Ophélie!
Bientôt, hélas! finiront ses destins.
Déjà la mort sur ses lèvres muettes
Change la rose en pâles violettes;
Son front est morne et ses yeux sont éteints.
Elle périt, la vierge magnanime!
Elle périt, volontaire victime;
Et les poisons par sa bouche aspirés
Jusqu'à son cœur arrivent par degrés.
En ces instants, belle de sa mort même,
Vers le monarque elle lève les yeux,
Et, souriant du sourire des cieux :
« Prince, je touche à mon heure suprême.

Or, apprenez le secret du tombeau.
D'un long tourment le trépas me délivre...
J'aimais un roi... pour lui je n'ai pu vivre...
Pour lui je meurs... et mon sort est trop beau. »
Elle a parlé ; son âme au ciel s'élance,
Et de la mort tout garde le silence.
Lors on crut voir l'ange du dernier jour
Qui la couvrait de son aile d'albâtre ;
Et tout à coup le nocturne séjour
Sembla rempli d'une clarté bleuâtre
Et d'un parfum d'innocence et d'amour.

Le lendemain, en pompe solennelle,
On emporta la dépouille mortelle
De cet objet autrefois si charmant,
Et sous les murs de la sainte chapelle
On éleva son simple monument.

Pour signaler sa puissance nouvelle,
En vain la pourpre, ornement des Césars,
Est préparée au vainqueur des Lombards ·
En vain les murs de la ville éternelle
Ont vu flotter les sacrés étendards ;
De l'Occident l'empire en vain l'appelle :
Rien ne distrait ses douloureux ennuis ;
Il croit toujours voir l'ombre virginale
A ses côtés errer durant les nuits
Jusqu'au lever de l'aube matinale.

Un soir encore il voulut une fois
S'acheminer vers l'enclos solitaire

Pour y pleurer cette fille des rois,
Qui récemment avait quitté la terre.
Au lieu fatal, seul, il s'était rendu...
De longs soupirs ont frappé son oreille;
Il aperçoit, sur la pierre étendu,
Un malheureux qui sanglote et qui veille.
C'était Didier. Sur la terre isolé,
A ses regards son vainqueur s'offre à peine,
Qui lève au ciel un regard désolé,
Puis sur la pierre aussitôt le ramène.
Pâle et troublé, du misérable roi
Charles s'approche et dit : « Pardonne-moi :
Sur ce tombeau le regret nous rassemble,
Et dans la nuit nous gémirons ensemble.
Tout a fléchi sous mes coups triomphants,
Et cependant comme toi je soupire.
Si je ne puis te rendre tes enfants,
Je veux du moins te rendre ton empire. »
Didier se tait, sourit amèrement,
Et de l'enclos s'éloigne lentement.
Le cloître saint, Thébaïde profonde,
Ensevelit ce prince infortuné,
Qui, devant Dieu nuit et jour prosterné,
Goûte une paix qui n'est point de ce monde.
Du cénobite il apprend à souffrir,
En attendant qu'à son heure dernière,
Roi pénitent, sur un lit de poussière,
Le Christ en main, il apprenne à mourir.

Chaque minuit, l'airain du monastère
Sonne trois fois : à ce nocturne appel,

Les habitants de la cellule austère
Prennent la croix et le pieux missel,
Et, les pieds nus, vont embrasser l'autel.
Leurs chants aux cieux montent pour Ophélie,
Et, répondant à leur voix affaiblie,
L'orgue soutient de ses plaintifs accords
La litanie et le psaume des morts.
Couvert de cendre, et vêtu de la haire,
De tout son corps pressant les froids parvis,
A ces accents le royal solitaire
Mêle tout bas quelques vœux pour son fils.
Mais, d'Ophélie honorant la mémoire,
Une chronique, et nous devons l'en croire,
Atteste encor que le vaillant Ogier
Jusqu'au trépas resta son chevalier,
Et désormais porta l'armure noire.
Le jeune pâtre, au pied d'un chêne assis,
A l'étranger dit la touchante histoire,
Et l'étranger se trouble à ses récits.
Plus d'une belle en ces lieux égarée,
Triste, et plaignant la mort prématurée,
Sur le tombeau que ses pleurs ont mouillé
Laisse, le soir, son bouquet effeuillé.
De souvenirs l'âme encor poursuivie,
Souvent le roi vient lui-même en secret
S'y recueillir et donner un regret
A la beauté qui lui donna sa vie.

ALFRED

ALFRED

POÈME EN QUATRE CHANTS.

AVERTISSEMENT.

Milton, dans une dissertation littéraire, désigne pour sujet d'un poëme héroïque les aventures d'Alfred, qui, ajoute-t-il, ne sont pas moins intéressantes que celles d'Ulysse. Si, comme le chantre d'Ulysse et d'Hector, Milton avait pu enfanter deux chefs-d'œuvre, sans doute il eût fait mieux que d'indiquer un sujet remarquable, il l'eût traité.

Mais ce qui doit surtout nous étonner, c'est que Shakespeare, ce peintre énergique des royales infortunes, c'est que Pope, ce traducteur célèbre de la plus belle des épopées, n'aient pas confié, l'un à la tragédie, l'autre à la muse héroïque, le soin de reproduire le grand nom d'Alfred et son histoire merveilleuse.

Quel personnage plus éminemment poétique, en effet, qu'un monarque, fondateur et guerrier, poëte et législateur, qui joint à tant de sortes d'intérêt l'intérêt plus grand qu'inspire un malheur non mérité? Les poëtes et les romanciers ont-ils rien inventé de plus généreux que

le caractère, de plus attachant que les aventures de cet Alfred, qui, accablé sous le nombre après d'éclatantes victoires, abandonné de son peuple dont il est chéri, suspend sa couronne aux rameaux d'un chêne, se réfugie dans une cabane, et, simple pâtre, songe, en conduisant un troupeau, qu'il doit encore gouverner un peuple; qui, au signal de l'amitié, passe sous le déguisement d'un chanteur dans le camp des farouches Danois, observe leurs positions, profite de leur désordre, et, un luth en main, s'apprête à reconquérir ses États?

Au charme d'un sujet si noble, si dramatique, si complet, se rattachent les scènes d'une nature primitive, les tableaux contrastés de mœurs sauvages et de mœurs plus adoucies, des soins champêtres et des travaux guerriers, de l'audace ignorante et sans frein et de la valeur disciplinée; et, au milieu de ces images tour à tour gracieuses et sombres, imposantes et terribles, domine le caractère magnanime d'un héros à qui les victoires mêmes n'ont pu faire aimer la guerre, d'un roi dont la gloire est pure et consolante, et dont un historien, qui ne prodiguait pas la louange, disait : « Je ne sais s'il y a jamais eu sur la terre un homme plus digne des respects de la postérité qu'Alfred le Grand... L'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut, ni faiblesse, le met au premier rang des héros utiles au genre humain..... »

Je me garderai bien de donner ici, à propos de mon poëme, une de ces poétiques où les préceptes de l'art sont adroitement détournés par l'auteur au profit de l'ouvrage. Il me paraît peu convenable d'offrir au public des préceptes, quand on attend de lui des leçons.

CHANT PREMIER.

Muse du Nord, qui, seule et recueillie,
Au bruit lointain de l'orageuse mer
Vas répétant, dans les longs soirs d'hiver,
De l'Écossais la ballade vieillie !
Soit que tes yeux s'arrêtent par hasard
Sur les créneaux de ces tours sépulcrales,
Sanglants témoins des crimes du poignard ;
Soit qu'à minuit tu foules à l'écart
Les marbres saints ou les tombes royales,
Viens. Les esprits à la baguette d'or,
Rassemblés tous en des cercles sans nombre,
Ont de Windsor peuplé la forêt sombre :
L'heure est propice : aux sentiers de Windsor,
Du grand Alfred je veux évoquer l'ombre.
Apporte-moi le luth consolateur,
Dernier ami, qui, fidèle à son maître,
Suivit au loin dans un exil champêtre
Ce roi caché sous l'habit du pasteur.

Libre au milieu de l'Angleterre esclave,
Une île étroite et ceinte de roseaux,
Qu'un double fleuve abreuvait de ses eaux,
Se dérobait à l'œil du Scandinave.

Là demeurait un vieux soldat d'Ecbert :
Olgard, issu d'une noble famille,
Fuyait le monde, et sur ce bord désert
Coulait des jours embellis par sa fille.
Tout le hameau chérissait Edvitha :
Plus d'un pasteur la nomma la plus belle,
Plus d'un vieillard à son fils souhaita
De mériter une épouse comme elle.
Nouvel ami du vieillard généreux,
Le jeune Edvin dans la simple chaumière,
Qui de tout temps s'ouvrit aux malheureux,
Avait trouvé la table hospitalière.
Vers les rochers qui dominent les eaux
Il conduisait les chèvres vagabondes,
Ou, dans les prés que baignent les ruisseaux,
L'agneau timide et les brebis fécondes.

Edvin cachait le secret de son cœur,
Mais d'Edvitha souvent à la veillée
Il ramassait la guirlande effeuillée;
Même parfois il l'appelait sa sœur.
Ce nom de sœur et si pur et si tendre,
Qu'Edvin répète avec un doux accent,
Trouble Edvitha qui se plaît à l'entendre,
Et qui tout bas répond en rougissant.
Telle une fleur qui, sur les eaux penchée,
Se balançait au flexible rameau,
S'échappe enfin, par les vents détachée,
Et mollement suit le cours du ruisseau;
Telle Edvitha s'abandonne sans peine
Au sentiment dont le charme l'entraîne.

Quand les troupeaux, des prés quittant l'émail,
Sont renfermés dans l'ombre du bercail,
Edvin, assis aux pieds de la bergère,
Lui répétait la ballade étrangère,
La longue histoire, et les simples chansons
Qu'à leurs foyers les filles des Saxons
Chantaient, la nuit, en attendant leur père.
Mais, par hasard, venait-il quelquefois
A rappeler quelque triste aventure
De rois proscrits cachés au fond des bois,
Il se troublait; les cordes sous ses doigts
Ne formaient plus qu'un lugubre murmure;
Morne et pensif, il demeurait sans voix.
Ce n'était point la vague rêverie
Du pâtre obscur qui songe à ses troupeaux,
Aux fruits des bois, aux fleurs de la prairie,
En essayant sur ses légers pipeaux
Un air d'amour pour la beauté chérie.
D'un soin plus grave il semble inquiété.
Tout le trahit, ses discours, son silence;
Et, sur ces bords trop longtemps arrêté,
Vers d'autres lieux en espoir il s'élance,
Impatient de son obscurité.

Olgard un jour lui dit : « Ton luth sommeille,
Et loin de nous tu rêves à l'écart.
D'un chant guerrier viens flatter mon oreille;
Le chant guerrier rajeunit le vieillard. »
Edvin soumis se rend aux vœux d'Olgard.
Précipitant sa cadence plus vive,
Il veut chanter l'hymne de la valeur,

C'est vainement, et la note plaintive
Revient toujours soupirer la douleur :
« Mon luth est triste ; en vain je l'importune :
Aux sons de gloire il n'est plus destiné.
Tel il gémit dans le jour d'infortune
Où de son peuple Alfred abandonné...
— Oh ! parlez-nous de ce roi détrôné ;
Répétez-nous sa douloureuse histoire,
Dit la bergère ; au bord du fleuve assis,
Vous la contiez un jour, et vos récits
Depuis ce jour occupent ma mémoire.
Alors Edvin, sur un mode touchant,
Du roi banni redit le triste chant :

« Alfred un jour, abandonné des braves,
« Vit ses sujets passer sous d'autres lois,
« Et sous le joug des tyrans scandinaves
« Courber le front pour la première fois.
« Plaignez Alfred et le destin des rois.

« Un seul ami qui l'aima pour lui-même,
« En lui jurant de soutenir ses droits,
« Vint embrasser le roi sans diadème...
« L'embrassait-il pour la dernière fois ?
« Plaignez Alfred et le destin des rois.

« Dès le retour de l'aurore prochaine,
« Se dérobant aux féroces Danois,
« Il suspendit sa couronne au vieux chêne,
« Et le vieux chêne en tressaillit trois fois.
« Plaignez Alfred et le destin des rois.

« Heureux Ecbert ! au beau pays de France
« Un roi fameux t'accueillit autrefois ;
« Et, sans appui comme sans espérance,
« Ton héritier gémit seul dans les bois.
« Plaignez Alfred et le destin des rois.

« Depuis ce temps, on dit que son fantôme
« Dans la feuillée apparut une fois.
« Peut-être, hélas ! songeant à son royaume,
« Sous quelque ombrage est-il mort dans les bois.
« Plaignez Alfred et le destin des rois. »

Des pleurs mouillaient les yeux de la bergère ;
Elle disait : « Que je plains sa misère !
Pourquoi le ciel, qui protége les rois,
Ne l'a-t-il pas amené sous nos toits ?
Chéri de nous, il eût béni mon père.
— Quoi ! se peut-il, répond Edvin troublé,
Qu'il vous inspire un intérêt si tendre ?
Belle Edvitha ! s'il pouvait vous entendre,
De son malheur il serait consolé.
— Le nom d'Alfred est cher à mon grand âge,
Poursuit Olgard ; jadis par mon courage
Je dérobai son aïeul au trépas.
Suivant Ecbert au milieu des combats,
Du fer levé je vis le coup funeste
De ses vieux ans prêt à borner le cours :
Je le sauvai ; mon sang paya ses jours.
Cette blessure est un bien qui me reste. »
Il la montra sur son sein découvert ;
Puis il reprit : « Ce magnanime Ecbert

Entre ses bras m'emporta sous sa tante;
Il dénoua son écharpe éclatante,
Et de mon sang elle étancha les flots.
Je la conserve. » En écoutant ces mots :
« Ah! dit Edvin, permettez que je touche
Ce don sacré d'un roi victorieux;
Noble vieillard, permettez que ma bouche
Presse un moment le tissu glorieux.
— Oui, dit Olgard. Aussitôt il se lève;
Au mur poudreux où pendait son vieux glaive
Il prend l'écharpe. Edvitha, souriant,
En décorait Edvin impatient.
Dieu! quels transports il sent naître en son âme!
Dans ses yeux brille une subite flamme.
Olgard lui parle, il ne l'écoute plus;
Sa voix s'égare en des accents confus,
Il nomme Ecbert, parle de diadème...
Ce jeune Edvin, c'était Alfred lui-même.

Dès ce moment la fille du vieillard
N'occupait plus son âme tout entière.
Plus matinal, il quittait la chaumière,
Vers la chaumière il revenait plus tard.
A la veillée interrogeant Olgard,
Il ne parlait que du fier Scandinave.
Leur chef Ivar, si farouche et si brave,
Son frère Ubba, pirate au cœur de fer,
Moins digne fils du courageux Recner*;

* *Recner* ou *Regner,* roi de Danemarck et barde fameux, qui, renfermé dans une prison par son ennemi, acheva tranquillement son hymne de mort au milieu des serpents qui le dévoraient.

Du camp nouveau les secrètes entrées,
Des monts voisins les routes ignorées;
Tel est d'Alfred l'entretien le plus cher.
Quand du vieillard la longue expérience
L'avait charmé par d'utiles récits,
Il se levait, saisi d'impatience,
Et dans les bois par les ombres noircis
Portait son trouble et ses pas indécis.
A tout moment, non sans rougir de honte,
Il croyait voir, sous ses yeux éperdus,
L'auguste Ecbert, qui lui demandait compte
De tant de jours obscurément perdus.
Il s'écriait: « O père de mon père!
Me verras-tu longtemps humilié?
Et toi, Dévon, espoir de ma misère,
Dans ce désert m'as-tu donc oublié?
Tu me promis qu'un fidèle message
M'apporterait le signal du retour:
Sur les rochers qui bordent cette plage,
L'œil fixe, en vain je m'assieds tout le jour;
Rien ne paraît. Dans ce triste séjour
Me faudra-t-il consumer mon jeune âge?
Ah! si j'obtiens ce signal désiré,
J'en fais serment au dieu de ma patrie;
Seul, sans escorte et sans crainte, j'irai
De ces Danois affronter la furie;
Simple chanteur, j'irai, mon luth en main,
Du camp d'Ivar observer l'étendue,
Et, préparant l'attaque inattendue,
De la victoire apprendre le chemin.
Un heureux sort près d'Ivar me protége:

Quand des Danois je soutins les assauts,
Ivar absent, sur ses légers vaisseaux,
Suivait son frère aux côtes de Norwége.
Si mes exploits jusqu'à lui sont venus,
Mes traits du moins ne lui sont pas connus.
Sans défiance il m'ouvrira sa tente. »
Alfred ainsi trompait la longue attente,
Et les langueurs d'un pénible repos;
Mais quand du soir l'ombre couvrait la terre,
Il s'arrachait à ses rêves de guerre,
Et tristement ramenait ses troupeaux.

De ton monarque ami sage et fidèle,
Noble Dévon! alors que faisais-tu?
Longtemps pour lui ton bras a combattu;
Et, pour tenter une lutte nouvelle,
Tu rends l'audace à son peuple abattu.
De combattants une troupe aguerrie
Déjà s'apprête à servir ton dessein:
Déjà ta voix fait tressaillir leur sein
Aux noms sacrés de prince et de patrie
Non loin du camp des farouches Danois,
De Sommerset la forêt solitaire
Voit sous son ombre accourir à la fois
Tous les héros, honneur de l'Angleterre.

Un jour Alfred, aux rayons du matin,
Était assis sur la déserte plage,
Et, de Dévon attendant le message,
Ses yeux erraient vers le sentier lointain.
A son oreille arrive un bruit soudain.

Entre le fleuve et l'aride clairière,
Passait Ubba; de six guerriers suivi,
Fier du butin dans sa course ravi,
Il retournait au camp d'Ivar son frère.
Alfred entend sa formidable voix,
Qui, résonnant sur la rive escarpée,
Criait ces mots aux pirates danois :
« Tout doit tribut aux enfants de l'épée!
Qui tient un fer, amis, possède tout!
La terre est vaste, et nos biens sont partout!
Vous avez vu ces troupeaux qui bondissent?
Ils sont à nous; que vos mains les saisissent!
D'un tel présent rendons grâce au destin;
Élançons-nous dans cette île sauvage,
Et sur ses bords préparons le festin. »
Il fend les flots et touche le rivage.
Ses compagnons le suivent... Le berger
Posant son luth sur la roche prochaine,
Arme sa main du rameau d'un vieux chêne,
Marche au-devant du farouche étranger,
Et d'une voix menaçante et tranquille :
« Chef inconnu! qui t'amène en cette île?
Qu'y cherches-tu? réponds. — Ce n'est pas toi.
— N'avance pas. — Qui me le défend? — Moi.
— Quel chef puissant règne sur ce parage?
— Moi. — Tu me plais. Aurais-tu du courage?
— Tu le verras. — Je te protégerai.
Le camp danois vaut bien ton pâturage;
M'y suivrais-tu? — Je t'y précéderai.
— Quel es-tu donc? — Que t'importe? peut-être
Dans peu d'instants je me ferai connaître :

Combats toujours. — Tu vas, faible pasteur,
De cet acier sentir la pesanteur.
— Frappe, et tais-toi. » Frémissant de l'injure,
Ubba de l'œil quelque temps le mesure,
Et la vengeance est au fond de son cœur
Mais, du combat craignant déjà l'issue,
Tous les Danois sur Alfred élancés
Vont l'accabler ; il lève sa massue,
Frappe, redouble, écrase à coups pressés
Les plus hardis à ses pieds terrassés.
Le reste au loin s'enfuit sur le rivage.
Ubba, les yeux étincelants de rage,
Fond sur Alfred ; mais Alfred, sans terreur,
Lui laisse user sa force et sa fureur.
Bientôt, joignant la valeur et l'adresse,
De toutes parts il l'attaque, il le presse ;
Seul il l'entoure, et le pâle Danois
Trouve en un seul dix guerriers à la fois.
Du fer rompu l'inutile poignée
Reste en sa main ; il pousse un cri d'effroi.
Alfred s'arrête, et lui dit : « Remets-toi. »
Le fier Ubba voit sa vie épargnée ;
Il s'en indigne : « Insolent ! tu mourras. »
La forte hache arme aussitôt son bras,
Terrible, il lève au-dessus de sa tête
Le coup pesant que sa vengeance apprête.
A sa rencontre Alfred s'est élancé ;
D'un choc affreux le Danois renversé
Succombe : « Eh bien ! dit Alfred, que t'en semble ?
Faible pasteur, j'ai vaincu le Danois.
Oseras-tu nier une autre fois

Que je sois pâtre et guerrier tout ensemble ?
— Honneur à toi ! » dit le fils de Recner ;
Et pour frapper il soulève le fer.
Alfred échappe à sa rage trompée ;
Des mains du traître il arrache l'épée,
Et d'un sang noir fait ruisseler les flots.
Interrompant sa menace inutile,
Le Danois rit, et meurt. Dans le repos
Tout rentre alors, et le berger tranquille
Va retrouver son luth et ses troupeaux.

NOTES.

Libre au milieu de l'Angleterre esclave,
Une île étroite, et ceinte de roseaux
Qu'un double fleuve abreuvait de ses eaux,
Se dérobait à l'œil du Scandinave.

L'île d'Athelney (*Insula Nobilium*), formée par les rivières de Paret et de Thonne, avait échappé à l'invasion des Danois, qui, maîtres du Northumberland, ravageaient toute la province de West-Sex.

« Les Danois, dit Speed, fondaient sur les pays étrangers, où ils inspiraient autant de terreur que l'épée qui sort du fourreau, ou que la mer irritée qui franchit ses rivages, et qui désole les pays qu'elle inonde. » Si la forme est ici un peu trop poétique, le fond n'en est pas moins vrai.

Et toi, Dévon, espoir de ma misère,
Dans ce désert m'as-tu donc oublié ?

Le comte de Dévon, ami d'Alfred, connaissait le lieu de sa retraite, et devait lui envoyer un anneau d'or, signal du retour. En attendant, il rassemblait les Saxons dans la forêt de Sellwood, à l'extrémité du comté de Sommerset.

De Sommerset la forêt solitaire.

J'ai été forcé de substituer ici le nom générique du comté au nom plus particulier de Sellwood, qu'il était difficile de placer dans un vers.

CHANT DEUXIÈME.

Or maintenant, dis-nous, muse du Nord,
Quel fut d'Olgard le généreux transport,
Quand, rougissant d'une si faible gloire,
Edvin, pensif, lui conta sa victoire.
« Toi! leur vainqueur! O mon fils! à leurs coups
Quel sort heureux a donc pu te soustraire?
Eh quoi! toi seul contre eux tous! — Non, mon père;
A mes côtés j'avais Ecbert et vous. »
Vous eussiez vu des feux du premier âge
Les yeux d'Olgard reprendre tout l'éclat:
« Que n'ai-je, ami, secondé ton courage!
Oh! si le ciel encore au vieux soldat
Eût accordé les honneurs d'un combat!...
Le temps n'est plus. Toi, fille aimable et chère,
Songe à présent qu'Edvin n'est plus pour nous
Un pâtre obscur; c'est le fils de ton père:
Par sa valeur il nous a sauvés tous;
Je te permets de le nommer ton frère. »

Alfred à peine entend ces derniers mots :
De longs regrets poursuivent le héros;
Il pense au jour de victoire et de fête
Où, tout ensemble et monarque et soldat,
Poudreux encor de son dernier combat,
Du diadème il vit ceindre sa tête;
Il se souvient de ses nombreux exploits,
Quand de l'État les plus fermes colonnes
Tombaient sans lui sous l'effort des Danois,
Quand à leur joug il déroba sept fois
Son front chargé du poids des sept couronnes *.

Mais, de leur trouble à peine revenus,
Les compagnons du guerrier qui n'est plus
Ont emporté sa dépouille mortelle.
Au camp danois arrivés lentement,
Des yeux d'Ivar ils cherchent un moment
A détourner cette image cruelle.
Ivar accourt, frissonne, et dit ces mots :
« Auprès de vous je ne vois point mon frère ! »
L'un d'eux répond : « Il est avec son père;
Comme son père il est mort en héros. »
Triste, et les bras croisés sur sa poitrine,
Loin des guerriers Ivar alla s'asseoir.
Le scalde alors chanta : sous la colline
Le corps glacé reposait vers le soir.
Le jour suivant, à l'ombre fraternelle,
Ivar, tourné vers la tombe nouvelle,
Jure, au milieu du funèbre festin,

* L'heptarchie saxonne

De consacrer à la flamme éclatante
Les deux captifs que leur fatal destin
Doit les premiers amener sous sa tente.
Levant au ciel un regard furieux,
Il en atteste Odin l'incendiaire *,
Et par le scalde en traits mystérieux
L'affreux serment est gravé sur la pierre.

Quelques Danois, vainement poursuivis,
Qui, des forêts repoussés vers la plaine,
En ce moment arrivaient hors d'haleine,
Viennent au chef apporter ces avis :
« Chef ! au combat le Saxon se prépare;
Le fier Anglais sort enfin du repos.
Un court trajet de leur camp nous sépare,
Et Sommerset voit flotter leurs drapeaux.
Ils sont nombreux : dans la forêt profonde,
D'un vaste camp ils dressent l'appareil;
Nous les verrons avant que le soleil
Ait quatre fois plongé ses feux dans l'onde. »
Ivar écoute, et dit à ses soldats :
« Amis, buvez. Le retour des combats
D'un long repos vous épargne l'injure;
Ne craignez plus de mourir sans blessure.
Gloire au guerrier noblement terrassé !
Malheur au lâche ! avec lui tout succombe :
L'oiseau d'oubli ** vient chanter sur sa tombe,
Pour lui déjà l'avenir est passé.

* *L'Incendiaire* est une des nombreuses dénominations d'Odin.
** Expression souvent employée dans les poésies danoises.

Buvez. » Il dit ; les clameurs se confondent,
Et les échos en mugissant répondent.

Trois chefs alors s'approchent : « Noble Ivar,
Que des combats le jour enfin se lève !
Auprès du tien brillera notre glaive. »
C'étaient Usdal, et Tremnor, et Rismar.
Ces trois guerriers, qu'un même nœud rassemble,
Aux sœurs d'Ivar ont donné leur amour.
Du même flanc sortis le même jour,
Au sein des camps ils grandirent ensemble.
Leurs bras unis, sous le même étendard,
Frappent ensemble à travers la mêlée,
Comme à la fois la fourche au triple dard
D'un triple coup fend la terre ébranlée.
Mais nul danger digne de leur valeur
Ne s'est offert ; de leurs armes encore
Nul attribut, nul signe ne décore
L'airain sans noms et l'acier sans couleur.
Ils ont juré leur chaîne fraternelle
De mériter une armure nouvelle,
Et dans ce jour veulent au prix du sang
Se délivrer de leur bouclier blanc.
Heureux, hélàs ! si le sort de la guerre
N'ordonne point que les trois compagnons,
Unis toujours, emportent sous la terre
Leurs boucliers sans couleur et sans noms !
« De votre bras je connais la vaillance,
Leur dit Ivar ; amis, souvenez-vous
Qu'en vous mes sœurs chériront leurs époux,
Et méritez une illustre alliance. »

Mais cependant ces filles de Recner,
Prenant en main la navette de fer,
A la lueur d'une lampe magique,
Sous le rocher qui s'élève à l'écart
Ont commencé la trame fatidique
Qui des Danois formera l'étendard.
Dans leur beauté moins aimable qu'austère,
On cherche en vain l'abandon si touchant;
Mais de leurs traits le noble caractère
Peint de leurs cœurs l'héroïque penchant.
Leur front est pâle, et leur regard est sombre;
Leurs noirs cheveux flottent désordonnés;
Et ces trois sœurs, se recueillant dans l'ombre,
Des sœurs d'enfer aux regards étonnés
Offrent ensemble et l'image et le nombre *.
Déjà s'étend sur leur métier d'airain
Le long tissu qu'attachent deux épées;
Et lentement leurs voix entrecoupées
Chantaient cet hymne au sinistre refrain :

« Odin se lève; Odin l'invulnérable
« A par trois fois demandé son coursier,
« Et des rameaux du frêne vénérable
« A détaché l'étincelant acier.
« Sa voix puissante ébranle au loin la terre,
« Et retentit dans les antres du Nord.
« Formons, formons le tissu de la guerre ;

* On supposait que trois déesses, messagères d'Odin, connues sous le nom générique de *Valkyries*, allaient au milieu des combats dispenser la victoire et désigner ceux qui devaient périr. Ces Parques du Nord s'appelaient *Gadur*, *Rosta*, *Skulda*.

« Chantons, chantons le refrain de la mort.

« De noirs corbeaux une troupe affamée
« Au pied des monts vient de se rassembler,
« Et, s'élevant entre la double armée,
« Boit en espoir le sang qui va couler.
« Fiers combattants qui joncherez la terre !
« La Valkyrie a marqué votre sort.
« Formons, formons le tissu de la guerre,
« Chantons, chantons le refrain de la mort.

« Fatales sœurs ! épargnez notre frère ;
« Gardez Ivar à nos embrassements .
« Vengez d'Ubba la couche funéraire,
« Et toutefois protégez nos amants.
« Puissent leurs noms, terribles sur la terre,
« Occuper seuls les cent harpes du Nord !
« Formons, formons le tissu de la guerre ;
« Chantons, chantons le refrain de la mort. »

Et du corbeau, l'emblème du carnage,
Sur l'étendard elles peignaient l'image *,
Non sans tracer les signes merveilleux
Par qui des morts la cendre est réchauffée,
Et qu'autrefois, dit-on, la vierge-fée
Devers Upsal apprit à leurs aïeux.
L'ombre s'enfuit, le jour blanchit les cieux,
Et les trois sœurs travaillent sans relâche.

* L'étendard sacré des Danois s'appelait *Reifstein*, mot qui dans leur langue signifie *corbeau*.

Le soir enfin les voit finir leur tâche,
En proférant des mots mystérieux.

Ivar des mains de ses trois sœurs chéries
Avec transport reçoit le don sacré;
Il le dévoue aux pâles Valkyries
Et le suspend au chêne révéré.

Le même soir, dans l'île solitaire,
Alfred songeait au trône héréditaire;
Quand tout à coup s'élève un bruit léger...
Sur l'autre bord un voyageur l'appelle.
A cette voix, Alfred vers l'étranger
Guide aussitôt la légère nacelle :
De son ami c'était le messager.
« Au pâtre Edvin, conduis-moi. — C'est moi-même.
— Prends cet anneau ; j'ai rempli mon devoir. »
Il dit, et part. Aux feux pâles du soir,
Le roi pasteur, saisi d'un trouble extrême,
Lut pour devise autour de l'anneau d'or
Ces mots gravés : SOMMERSET ! DIADÈME !
Et s'écria : « Je suis Alfred encor ! »
Tel un enfant de la libre Helvétie
Goûtait loin d'elle, au printemps de sa vie,
D'un nœud charmant l'innocente douceur.
Le ranz du pâtre un jour se fit entendre.
A ces accents si connus de son cœur,
Mal du pays, mal douloureux et tendre !
Dès l'instant même il ressent ta langueur.
Le lac d'azur, le chalet, la prairie,
A sa pensée ont apparu soudain;

Il voit déjà dans l'horizon lointain
Fumer les toits de sa chère patrie.
Il reconnaît cette chaîne de monts
Qui dans les airs lèvent leur tête blanche,
Et croit ouïr dans les ravins profonds
Mugir longtemps la bruyante avalanche.
En vain l'amour gémit : le lendemain,
Abandonnant la plaintive étrangère,
De la montagne il reprend le chemin,
Et s'en retourne au pays de sa mère.
Tel est Alfred. Mais l'heure s'enfuyait,
Et les troupeaux rentrèrent sans leur maître,
Et d'Edvitha le regard inquiet
Cherchait Edvin sans le voir reparaître.
De la chaumière elle sort en tremblant,
Pose dans l'ombre un pied timide et lent :
Le moindre bruit l'arrête; elle frissonne
Quand sur ses pas le vent qui tourbillonne
A fait frémir le feuillage mouvant.
Se rassurant enfin, elle commence
Du roi banni la touchante romance,
Qu'à ses côtés Edvin chanta souvent.

Alfred, plongé dans sa mélancolie,
Errait encore au pied du mont voisin ;
De longs soupirs s'échappaient de son sein,
Il écouta la cadence affaiblie
Du lai plaintif, et ces acents connus
Qui jusqu'à lui bientôt ne viendront plus;
Et, s'approchant de la beauté tremblante
Qu'il croyait voir pour la dernière fois,

Il répéta d'une voix triste et lente :
« Plaignez Alfred et le destin des rois. »

Le lendemain, quand l'aube blanchissante
Perce à demi l'obscurité des cieux,
Le pâle Edvin d'Edvitha gémissante
Veut s'épargner les déchirants adieux.
Au lit d'Olgard, qu'un faible jour éclaire,
Il marche, et dit : « Bénissez-moi, mon père !
Je pars. » Olgard soupire, et lui répond :
« Je t'aimais trop, Edvin. Un deuil profond
Va désormais attrister ma vieillesse ;
Tu manqueras longtemps à ma tendresse ;
Mais tu le veux, dispose ton départ :
Songe parfois à mon humble demeure ;
Sur ton chemin si tu vois un vieillard,
Songe un moment à celui qui te pleure. »
Tous deux longtemps se tinrent embrassés.
Olgard enfin s'écria : « C'est assez,
Mon cher Edvin ! à la mâle rudesse
D'un vieux soldat sied mal tant de faiblesse.
Pars ; comme moi va servir ton pays ;
Pars ; quelque jour tu reviendras, mon fils.
Tu reverras le vallon, la chaumière,
Mon Edvitha peut-être !... mais alors
Le vieil Olgard sera parmi les morts.
Edvin du moins bénira ma poussière. »
Dans son silence Olgard retombe. Enfin
Il poursuivit d'une voix altérée :
« De ce séjour, tu me l'as dit, Edvin,
Un long trajet sépare ta contrée.

Aux durs mépris d'une avare pitié
Je ne veux pas que le sort t'abandonne.
Je t'en supplie, Edvin... je te l'ordonne,
De mon peu d'or emporte la moitié.
— Gardez un bien pour moi trop inutile,
Cœur généreux ! Ah ! vous m'avez appris
Que le malheur, sans subir les mépris,
Peut en chemin rencontrer un asile,
Des soins touchants et des hôtes chéris.
Une richesse et plus noble et plus pure
Est en vos mains. — Parle, et, je te le jure,
Tu l'obtiendras. — Cette écharpe d'un roi,
De votre sang rougie... — Elle est à toi.
La voici ; prends. — Mon père !... Oh ! de ce gage
J'avais besoin pour garder mon courage.
Bénissez-moi. » Sur Alfred à genoux
Le bon vieillard étend ses mains, et prie.
Alfred se lève : « Adieu, séparons-nous,
Il en est temps. Du jour qui vient de naître
Je vois déjà s'agrandir les rayons ;
A nos regards Edvitha va paraître...
Dites-lui bien... C'est elle ! Adieu, fuyons. »
Et, s'échappant au fond de la vallée,
Il disparaît. Edvitha désolée,
De son malheur instruite, mais trop tard,
Tombe en pleurant sur le sein du vieillard.

Tendre Edvitha ! seul avec ton image,
Edvin distrait s'égara tout le jour.
Quand la nuit vint, sous l'humide feuillage
Il s'étendit, et reprit son voyage

Dès que l'aurore aux cieux fut de retour.
Mais, ô surprise! un sentier le ramène
Vers le séjour que la veille il quitta;
Il reconnaît sur la rive prochaine
L'humble cabane où respire Edvitha,
Et cet aspect l'attendrit et l'enchaîne.
Le fleuve ainsi, de détours en détours,
Toujours fuyant et revenant toujours,
Laisse à regret la rive accoutumée,
Où l'aubépine et la rose embaumée
Charmaient ses flots et parfumaient son cours.
Son cours l'appelle au séjour des orages:
Mais en quittant ces bords délicieux,
Le fleuve encor se plaît sous leurs ombrages;
A la prairie, aux parfums, aux rivages
Il semble encor murmurer des adieux.
Edvin s'écrie: « Est-ce un avis suprême
Qui vers ces lieux vient de me rappeler?
Où vais-je, hélas! L'incertain diadème
Vaut-il le sang qui bientôt doit couler?
Du toit que j'aime, ah! pourquoi m'exiler?
Cachons mes jours sous le paisible chaume:
Fille d'Olgard tu les embelliras.
Ces prés, ces bois deviendront mon royaume,
Et mes sujets ne seront point ingrats. »
Disant ces mots, prompt comme la pensée,
Il s'élançait au rivage prochain,
Lorsque d'Ecbert l'écharpe balancée
Frappa ses yeux... Ce ne fut point en vain.
Son front rougit, incliné vers la terre;
Et jusqu'à l'heure où la nuit solitaire

Revint tomber sur les bois obscurcis,
De son aïeul il vit l'ombre royale
Qui, d'un pas ferme, à ses pas indécis
Ouvrait la route, et qui par intervalle
Le regardait, en disant : « Sois mon fils. »

NOTE.

Il pense au jour de victoire et de fête,
Où tout ensemble et monarque et soldat,
Poudreux encor de son dernier combat,
Du diadème il vit ceindre sa tête.

Alfred monta sur le trône, à Winchester, en 871, après une victoire qui avait ranimé l'espérance et le courage des Saxons.

CHANT TROISIÈME.

Du beau ramier gémissante compagne,
Que cherches-tu ? Sans espoir de retour,
Ton jeune ami délaisse la montagne;
Du toit d'azur qui couronne la tour
Prenant son vol dans un ciel sans orages,
Il n'ira plus au vallon d'alentour
Te retrouver sous les riants ombrages.
Douce colombe ! au moins en ta douleur

Tu ne sais pas quel danger le menace;
Tu ne sais pas quelle imprudente audace
Lui fait braver les rets de l'oiseleur.

Fille d'Olgard! tu gémissais comme elle;
Comme elle en proie à de mortels ennuis,
Dans la langueur et des jours et des nuits,
Tu déplorais une absence cruelle.
Au bord des eaux tu le cherches; tu crois,
Sous la fraîcheur de la feuille légère,
Entendre encore et ses pas et sa voix :
Non; c'est le bruit de la feuille des bois,
C'est du vallon la biche passagère.

Le soir assise à côté de son père,
Elle lui dit, et non pas sans rougeur :
« Votre Edvitha doit vous ouvrir son cœur.
J'aimais Edvin, je l'aimais plus qu'un frère...
Mais d'un penchant si fatal et si doux
Edvin jamais ne surprit le mystère;
Il n'est connu que du ciel et de vous.
— Edvin t'aimait! — Respectueux et tendre,
Il se taisait, mais parfois un regard
Timidement savait se faire entendre.
— De ton Edvin j'ai pleuré le départ;
Dans ton Edvin j'eusse embrassé mon gendre;
Et ton bonheur... — Mon père, il est trop tard.
A le revoir je n'ose plus prétendre.
Qui sait, hélas! en sa route égaré,
Edvin peut-être aux périls est livré?...
Ah! dissipez mon trouble involontaire...

Dans la chapelle antique et solitaire,
Au fond des bois un ange est révéré;
Des voyageurs c'est l'ange tutélaire.
Allons tous deux le prier pour Edvin,
Jamais, mon père, on ne le prie en vain.
Pour un seul jour quittons notre ermitage.
— Ton vœu me plaît, et mon cœur le partage, »
Répond Olgard. Et, dès le lendemain,
De la chapelle ils prirent le chemin,
Pour accomplir leur saint pèlerinage.

Alfred, hélas! a besoin de leurs vœux.
Errant, perdu sous des bois ténébreux,
Des noirs taillis, non sans inquiétude,
Il traversait la morne solitude.
Ses traits pâlis de sueur sont trempés;
La soif le brûle, et la faim le dévore;
Et les lueurs du perfide Phosphore
Loin du sentier guident ses pas trompés.
Le vent mugit dans la cime des chênes;
Les loups-cerviers hurlent; sur son chemin,
Il les entend, aux cavernes prochaines,
Se disputer quelque ossement humain.
A son oreille incessamment frappée
Dans le lointain se prolongent les cris
De ces corbeaux que sa vaillante épée
Du sang danois a si longtemps nourris.
Durant deux jours, durant deux nuits entières,
Le gland du chêne et l'herbe des bruyères
Du roi proscrit furent le vil repas;
La ronce aiguë et la sanglante épine

Battaient son front, déchiraient sa poitrine :
Vaines douleurs ! il ne les sentait pas.
Mais à la fin, triste et l'âme oppressée,
Il suspendit sa marche, et le sommeil
Ferma bientôt sa paupière lassée.
Un songe heureux, consolant sa pensée,
Vint doucement retarder son réveil.
Il lui sembla qu'un fleuve de lumière
Vers l'Occident s'élançait à sa voix,
Et de ces bords sans culture et sans lois
Allait percer l'obscurité première.
Il croyait voir, d'avance retracé,
Ce monument de gloire et de sagesse *,
Savant gymnase, où l'ardente jeunesse
Doit s'abreuver aux sources du passé.
Il retrouvait dans sa magnificence
Cette cité des antiques Romains,
Où de Léon les paternelles mains
L'avaient marqué du sceau de la puissance.
Les orateurs, les sages, les guerriers
Sortaient pour lui de leurs tombes muettes;
En écoutant la lyre des poëtes,
Il s'égarait en des bois de lauriers.
Souvent, assis dans la grotte fleurie,
Nouveau Numa près d'une autre Égérie,
Il entendait cette sublime voix
Des immortels qui conseillent les rois,
Et recueillait pour sa noble Angleterre
De ces leçons le trésor salutaire.

* L'université d'Oxford.

Bientôt il donne à ses vastes projets
L'appui des lois sagement dispensées,
Monarque et père, il veut voir ses sujets
Libres toujours ainsi que leurs pensées*.
Les grands soumis, par leurs égaux jugés**,
Sont tour à tour et vengeurs et vengés;
Et, contenu par un pouvoir suprême,
Le peuple, fier de ses droits protégés,
Trouve son juge au sein du peuple même.

Alfred s'éveille; et ce grand avenir
A de ses maux chassé le souvenir.
L'espoir renaît dans son âme accablée.
Mais quel aspect pour son regard ravi!
Du roc altier que ses pas ont gravi,
Il aperçoit la plaine et la vallée.
Impatient, il sort de la forêt,
Cherche, et déjà son trouble recommence,
Quand à ses yeux confusément paraît
De l'ennemi la forteresse immense.
Pourquoi faut-il que ses pas ralentis,
Par la fatigue enfin appesantis,
Secondent mal l'ardeur qui le dévore!
Mais les échos de la roche sonore
A son oreille apportent à la fois
Les rauques sons des trompes du Danois,
Et des clameurs plus bruyantes encore.
De quel bonheur Alfred est enivré!

* Mot d'Alfred lui-même dans son testament.
** L'institution du jury.

D'un pied rapide il franchit la distance
Qui des Danois le tenait séparé,
Au milieu d'eux passe sans résistance,
Et près d'Ivar a bientôt pénétré.

Du sombre Ivar la fureur vengeresse
Accomplissait sa fatale promesse;
Et deux captifs, dès l'aurore amenés,
Allaient périr au bûcher condamnés.
Vers la colline où repose son frère
Les feux ont lui; le dévorant brasier
Doit consumer et la fille et le père,
Emprisonnés dans l'homicide osier.

Mais la beauté qu'à la flamme on destine
Pourrait d'Ivar charmer le désespoir...
« Non, dit Ivar, regardant la colline,
Ubba n'est plus, je ne veux point la voir. »

Un serviteur vigilant et sévère
Paraît soudain : « De la terre étrangère
Un inconnu vient d'arriver ici.
— Qu'on le saisisse! — Il a nommé ton père.
— Qu'il reste libre et vienne! — Le voici.
— Ton nom? — Edvin. — Ton pays? — La Scanie.
— Et que veux-tu, jeune barde? — Te voir,
Et de ce luth essayer le pouvoir.
— Qui t'enseigna la divine harmonie?
— Ton père. — Chante, et je vais le savoir. »
Du nom d'un père ô puissance suprême!
Le dur Ivar se sent ému lui-même

Au nom chéri devant lui prononcé.
A ses regards soudain se représente
Du vieux Recner l'attitude imposante,
Quand, tout entier de serpents enlacé,
Il acheva son hymne commencé.

Quelques moments Edvin reste en silence;
Il se recueille, et, bientôt inspiré,
Confie au luth ce chant non préparé
Qu'Ivar écoute, appuyé sur sa lance :

« Le grand Odin me recommande à toi,
« Fils de Recner, honneur de sa mémoire!
« Je sais un chant qui donne la victoire;
« Recner jadis le répéta pour moi.

« Je sais un chant qui soumet à sa loi
« Le noir sépulcre et la mort éternelle :
« Le corps glacé que par trois fois j'appelle
« Se lève et vient converser avec moi.

« Je sais un chant que la fille du roi
« Voulut apprendre : elle était jeune et belle,
« Mais ce doux chant qui rend l'amour fidèle,
« Je l'ai gardé pour ma sœur et pour moi.

« Je sais un chant qui dissipe l'effroi :
« Ton père encore à son heure suprême
« Le redisait; je le redis moi-même,
« Quand les serpents sifflent autour de moi.

« Je sais un chant qui sur le front d'un roi

« Peut replacer la couronne usurpée ;
« Du plus vaillant il fait tomber l'épée...
« Et dès demain tu l'apprendras de moi. »

« Ton chant me plaît ; je veux l'entendre encore,
Barde, et ta bouche a dit la vérité.
La voix des vents dans le chêne agité,
Le bruit lointain de la vague sonore,
Même l'accent des beautés que j'adore,
Ont moins d'attraits pour mon cœur enchanté.
Reste avec nous ; et si la Valkyrie,
Le doigt tendu, me désignait au fer,
Pour qu'en riant j'abandonne la vie,
Tu me diras la chanson de Recner.
Viens ! Tu parais fatigué du voyage :
Dans les longs flots d'un savoureux breuvage
Goûte le suc de nos miels les plus doux.
A ce lait pur joins la hure sauvage
D'un sanglier qui tomba sous mes coups. »
Edvin s'assied. Une chair succulente
A ranimé sa force chancelante.
Le front moins pâle, il se lève. Soudain
Avec transport Ivar saisit sa main :
« Vois-tu d'ici la flamme qui petille ?
Dans cette flamme un vieillard et sa fille
Avant la nuit termineront leur sort.
Tu chanteras leur cantique de mort.
— Non, dit Edvin ; c'est pour une autre fête,
Ivar, et non pour celle qui s'apprête,
Que je réserve un cantique sacré.
Fils de Recner ! crois un barde inspiré :

Un dieu m'a dit, et je viens te redire
Qu'un autre sang en offrande est promis,
Le sang d'Alfred : Alfred encor respire;
Le sort d'Alfred en tes mains est remis.
— Alfred ! Alfred !... cria d'un ton farouche
L'affreux Ivar, le rire sur la bouche.
— Un dieu l'a dit, reprend Edvin. Souvent
Les dieux du ciel au barde solitaire
Ont révélé les destins de la terre.
Tes yeux dans peu verront Alfred vivant;
Retiens ces mots que ma bouche profère;
Il est vivant; j'en jure par ton père.
— Serait-il vrai, barde?... Que m'as-tu dit?
D'étonnement je demeure interdit.
Des prisonniers voués au sacrifice
En ta faveur je suspends le supplice;
J'en jure Odin. Mes scaldes assemblés
Sous le vieux chêne, à l'heure des ténèbres,
Commenceront les mystères funèbres;
A leurs accents les tiens seront mêlés.
Évoque Alfred ; il t'entendra peut-être. »
Alfred répond : « Dans le combat prochain
Je te promets de le faire apparaître.
Crois-moi : jamais je ne promis en vain.
— Si jusque-là s'élève ta puissance,
S'écrie Ivar, de ma reconnaissance
Je te destine un gage solennel.
Oui, dans ma coupe épuisant l'hydromel,
Tu dormiras sous ma tente dorée;
Les chants d'amour berceront ton sommeil :
Le lendemain, de la vierge éplorée

Dont j'ordonnais le mortel appareil
Tu recevras le baiser du réveil,
Et sa pudeur sera pour moi sacrée. »

Comme il parlait, du soleil qui s'enfuit
Les traits mourants dans l'onde s'affaiblissent.
Scaldes, venez! Que les harpes s'unissent
A vos refrains plus tristes que la nuit!

Ils sont rangés autour du chêne immense
Le rit lugubre au même instant commence;
Et quatre fois dans les antres du Nord
Mugit le son du bouclier de mort.
Près des faucons la cavale égorgée,
A la lueur du chêne étincelant,
Se débattait sur le tertre sanglant :
Dans le sang pur la coupe s'est plongée.
Puis à la ronde elle va circulant.
Des assistants la lèvre s'y colore.
Alfred, prenant la coupe tiède encore :
« Danois, dit-il, ne réservez qu'à moi
Le chant de mort... Ivar! je bois à toi.
Redis tout bas les paroles sacrées*;
Rien ne résiste à leurs charmes puissants.
Scaldes! touchez les cordes inspirées,
Et qu'à ma voix répondent vos accents! »

ALFRED.

« Scaldes, chantez! Sur l'autel du carnage

* Les *mots runiques*, langage mystérieux enseigné par Odin, et ignoré du vulgaire.

« Est attendu l'aigle tombé des cieux ;
« Assez longtemps au fond du marécage
« Il a caché les éclairs de ses yeux.

LES SCALDES.

« Périsse Alfred, s'il est vivant encore !
« Et, rassemblés près du chêne brûlant,
« Puissions-nous tous à la troisième aurore
« Nous abreuver dans son crâne sanglant !

ALFRED.

« Scaldes, chantez ! pressez l'heure fatale :
« L'aigle insultant se rit de vos lenteurs.
« Attendez-vous que son aile royale
« Renverse autels et sacrificateurs ?

LES SCALDES.

« Périsse Alfred, s'il est vivant encore !
« Et, rassemblés près du chêne brûlant,
« Puissions-nous tous à la troisième aurore
« Nous abreuver dans son crâne sanglant !

ALFRED.

« Scaldes, chantez ! Et toi, saisis le glaive,
« Car de tes mains l'aigle peut s'échapper ;
« Il est tombé : tremble, s'il se relève !...
« Plus redoutable, il viendra te frapper.

LES SCALDES.

« Périsse Alfred, s'il est vivant encore !
« Et, rassemblés près du chêne brûlant,
« Puissions-nous tous à la troisième aurore
« Nous abreuver dans son crâne sanglant ! »

Du chant de mort telle était l'harmonie ;
Et, poursuivant sa tranquille ironie,

Au son du luth Alfred, le front serein,
Accompagnait leur atroce refrain.

NOTES.

Il croyait voir, d'avance retracé,
Ce monument de gloire et de sagesse,
Savant gymnase, où l'ardente jeunesse
Doit s'abreuver aux sources du passé.

La fondation de l'université d'Oxford et de sa bibliothèque.

Les grands soumis, par leurs égaux jugés,
Sont tour à tour et vengeurs et vengés;
Et, contenu par un pouvoir suprême,
Le peuple, fier de ses droits protégés,
Trouve son juge au sein du peuple même.

On doit à la sagesse d'Alfred la belle institution du jury. Ses lois devinrent les lois d'Édouard. Ce fut lui qui, le premier, donna pour juges aux citoyens des citoyens du même ordre qu'eux, afin que les accusés n'eussent pas à craindre l'injustice de ceux qu'ils pouvaient juger à leur tour. Le gentilhomme était cité devant douze de ses pairs, et le roturier devant onze bourgeois, sous la direction d'un gentilhomme.

CHANT QUATRIÈME.

« N'en doutez pas, c'est lui, c'est lui, mon père !
J'ai de son luth reconnu la douceur.
C'était sa voix : cette voix toujours chère
A retenti jusqu'au fond de mon cœur.
— Y songes-tu, ma fille ? Quel prodige
L'eût amené dans ce séjour d'effroi ?
— C'est lui, mon père ! — Il maudissait son roi ;
Le pourrait-il ? Détrompe-toi, te dis-je. »
Dans une tour, sur le tertre voisin,
Ainsi parlait à sa fille éperdue
Le vieux Saxon dont la mort suspendue...
C'était Olgard, et l'amante d'Edvin.

Mais la nuit règne, et les autans mugissent ;
Au camp danois cependant retentissent
Les jeux bruyants, les ris désordonnés,
L'aigre dispute et les cris forcenés.
L'affreuse Orgie et la Débauche immonde,
La coupe en main, circulent à la ronde.
Le frêne antique et les chênes altiers
Sont dévorés par la flamme éclatante,
Fournaise immense, où des bœufs tout entiers
Tombe à grand bruit la masse palpitante.

La flamme à peine a coloré leurs flancs,
Que par lambeaux leur chair est arrachée,
Et que leurs os dont la terre est jonchée
Loin du festin roulent, noirs et brûlants.
De tous côtés les coupes étincellent;
De tous côtés les breuvages ruissellent;
Et les soldats, près des foyers ardents,
Hurlent en chœur des refrains discordants.

Parmi les chefs assemblés sous sa tente,
Le sombre Ivar, de moment en moment,
D'un air distrait verse et boit froidement
Et l'hydromel et la bière écumante.
Au vieux Recner il songeait, et son œil
Cherchait le barde assis non loin du seuil :
« Approche, Edvin ! parle-moi de mon père;
Ainsi qu'à moi sa mémoire t'est chère,
Buvons à lui : remplis la coupe d'or,
Et vide-la pour la remplir encor ! »
L'instant d'après, frémissant de colère,
Ivar se lève, et, déjà chancelant :
« Ta coupe, Edvin ! Bois au trépas sanglant
Du meurtrier qui m'a privé d'un frère.
— Arrête, Ivar !... Le luth mélodieux
Ne s'unit point à la coupe d'ivresse;
Le barde austère a besoin de sagesse :
Sobre ici-bas, je boirai chez les dieux. »

D'Ivar pensif le front alors s'abaisse;
D'une voix sombre il prononce ces mots :
« Fidèle Ubba, l'ami de ma jeunesse,

Qui partageais mes plaisirs et mes maux !
Tu n'es plus là. Dans l'amère tristesse,
Le cœur d'Ivar lentement se flétrit;
Le plus doux miel sur mes lèvres s'aigrit. »
Et sa fureur tout à coup se ranime :
« Ouvre la tour, impétueux Rismar !
Amène-moi l'une et l'autre victime;
Je veux les voir. — Que vas-tu faire, Ivar ?
S'écrie Edvin. Songe à la foi jurée.
— Oui. Ma parole en tout temps fut sacrée :
Songe à la tienne, Edvin. — Rassure-toi.
A sa promesse Edvin sera fidèle.
Demain, aux feux de l'aurore nouvelle,
Alfred ici doit paraître avec moi. »
Il dit. Rismar, sous la tente guerrière,
Au chef danois amène brusquement
Le vieux captif, la jeune prisonnière...
Edvin recule. Un cri d'étonnement
Va le trahir; mais la fille et le père,
Déguisant mieux leur trouble et leur effroi,
Gardent tous deux un visage sévère.
« Où t'ai-je vu, jeune barde? et pourquoi
Cette surprise... — Hélas! pardonnez-moi,
Noble vieillard, et vous, belle étrangère,
Un doux prestige avait trompé mon cœur;
J'ai cru revoir et mon père et ma sœur.
— Jusqu'à demain sous la prochaine tente
Vous resterez, gardés par mes soldats,
Captifs ! Demain, la vie ou le trépas.
Malheur à vous, s'il trahit mon attente !
— Malheur à moi plutôt!... reprend Edvin

Infortunés, comptez sur moi ; j'espère
Qu'en vous ici je n'aurai pas en vain
Revu ma sœur et retrouvé mon père.
— Prends, dit Ivar, prends ton luth inspiré :
Les fiers accords plaisent au Scandinave ;
Va, dans ce camp au tumulte livré,
A mes guerriers chanter l'hymne du brave ;
Tu me réponds d'eux tous. — Sois sûr de moi.
Je te l'ai dit, Ivar, tu peux m'en croire :
Je sais un chant qui donne la victoire,
Je sais un chant qui dissipe l'effroi. »
Soudain il part ; dans sa marche discrète
Observant tout, les passages ouverts,
Les feux éteints, et les postes déserts.
Là, dérobant son approche secrète,
Il entrera par des chemins couverts ;
Là, des Danois prévenant la retraite,
Il leur destine ou la mort ou les fers.
Tout est prévu, tout est dans sa pensée,
Et sa victoire est déjà commencée.
Prudent, il chante ; et les Danois ravis
Prêtent l'oreille à ces trompeurs avis :

« Buvez, buvez, en attendant l'aurore !
« Qu'elle vous trouve au milieu des festins.
« Buvez, buvez ! Le jour est loin encore,
« Et les brasiers ne se sont pas éteints.

« Chantez, chantez ! Que votre voix sonore
« Frappe l'écho des rivages lointains.
« Chantez, chantez ! Le jour est loin encore,

« Et les brasiers ne se sont pas éteints.

« Dormez, dormez ! En attendant l'aurore,
« Rêvez la gloire et les futurs destins !
« Dormez, dormez ! Le jour est loin encore,
« Et les brasiers ne se sont pas éteints. »

Mais un Danois l'observait en silence :
« Pourquoi ce luth ? il sied mal à ta main,
Barde ; et mes yeux t'ont vu porter la lance. »
Il dit, se lève ; Alfred suit son chemin.

« Ivar ! Ivar ! sais-tu qui tout à l'heure
Dans notre camp chantait l'hymne au guerrier ?
— Sans doute. Eh bien ? — Ou qu'à l'instant je meure,
Ou c'est d'Ubba le fatal meurtrier.
— De tes discours la raison est bannie.
Quoi ! sous les coups d'un chanteur de Scanie,
De qui la main n'a point touché le fer,
Ubba, l'honneur de la Scandinavie,
Le fier Ubba, le fils du grand Recner,
Aurait perdu sa généreuse vie !
Pour sa mémoire as-tu tant de mépris ?
Trop de breuvage a troublé tes esprits :
Va sommeiller. — Je vis périr ton frère ;
J'ai reconnu... — Cesse, ou crains ma colère ! »
Le Scandinave, à cet ordre soumis,
S'éloigne ; Edvin, dans la nuit ténébreuse,
Passe au milieu des gardes endormis,
Et librement poursuit sa marche heureuse
Vers la forêt où veillent ses amis.

Dévon alors redoublait l'énergie
De ses soldats autour de lui rangés.
Ce n'était point la turbulente orgie,
Les chants impurs et les cris prolongés
De ces Danois dans l'ivresse plongés;
Mais une troupe aux combats toujours prête,
Qui, repoussant les douceurs du sommeil,
Debout se plaint de la nuit qui l'arrête,
Et, tout armée, appelle le soleil.

Au vaste sein de la forêt obscure
S'ouvre et s'étend un cirque sans mesure,
Désert sauvage, et dont les pas humains
Ont rarement fréquenté les chemins.
Inébranlable, un majestueux chêne,
Seul, se balance au milieu de la plaine,
En vain battu des tempêtes du Nord.
Tel un héros, seul avec son courage,
Résiste seul aux efforts de l'orage,
Et sans plier soutient les coups du sort.
Sur ce rameau le grand Alfred lui-même,
Partant, hélas! incertain du retour,
Vint tristement poser son diadème,
Et s'enfonça dans les bois d'alentour.
Dévon, au pied de l'arbre solitaire,
A la clarté des flambeaux petillants,
Avait conduit les chefs les plus vaillants.
Il leur disait : « Soutiens de l'Angleterre!
De vous dépend le destin de la guerre.
Jadis Alfred vous guidait aux exploits;
Vengez Alfred, ou du moins sa mémoire,

Et que son nom, gage de la victoire,
Porte la mort dans le camp du Danois!
Ces feux épars, cette nuit, ce silence,
Ce chêne altier qui dans l'air se balance,
Ces ornements suspendus sur nos fronts,
Et qui d'Alfred rappellent les affronts,
Tout semble ici nous parler de vengeance.
Vengeons Alfred! Eh! que diriez-vous tous
Si du tombeau sa grande ombre échappée,
Sous ce feuillage, aux lueurs de l'épée,
Apparaissait pour combattre avec nous? »
A cette image, au saint nom de leur maître,
Tous répétaient : « Puisse-t-il apparaître!
— Braves amis! Alfred est devant vous, »
Dit le héros : et la troupe étonnée
Tressaille et tombe à ses pieds prosternée,
En s'écriant : « Mânes chers et proscrits!
Dans la nuit sombre entendiez-vous nos cris?
— Alfred vous parle, et non son vain fantôme;
Je suis vivant : sur les brigands du Nord
J'aurai demain reconquis mon royaume.
Je suis vivant : le Danois seul est mort. »

Tandis qu'Alfred embrasse avec tendresse
Le digne ami qui protégea son sort,
Autour du chêne une foule s'empresse;
Et, sous vingt bras courbé non sans effort,
Un vert rameau de la tige robuste
Au front royal rend la couronne auguste.
En même temps éclatent dans les airs
Les glaives nus, les enseignes dorées;

Les boucliers, les lances acérées
Ont confondu leur bruit et leurs éclairs.
Les cris joyeux et les chansons de gloire
A cette fête invitent la victoire;
Elle y viendra; pour elle est déployé
Le vieux drapeau si longtemps oublié,
Dont les replis enferment l'épouvante.
Sur le tissu respire un coursier blanc,
Qui, l'œil en feu, la crinière mouvante,
Souffle la guerre et provoque le sang.

Couvert bientôt d'une armure nouvelle,
Le grand Alfred a gardé toutefois
La noble écharpe et l'instrument fidèle
Dont les accords se mêlaient à sa voix :
Et sur ses pas l'impétueuse élite
Au camp danois vole et se précipite.
Durant sa route il compte les moments :
L'affreux bûcher, la hache suspendue,
Semblent présents à son âme éperdue.
« Éloignez-vous, tristes pressentiments !
Se disait-il; le lien des serments,
Lien sacré pour la Scandinavie,
Retient d'Ivar la fureur asservie;
Ivar lui-même, à l'aspect de la mort,
De ses captifs abandonnant le sort,
Ne songera qu'à défendre sa vie.
A mon exil toi qui vins m'arracher,
Dieu protecteur ! que ta bonté suprême
Brise le glaive, éteigne le bûcher !
Veiller sur eux, c'est veiller sur moi-même... »

Mais sous sa tente Ivar préoccupé
D'un trouble extrême est tout à coup frappé :
« Le jeune barde est lent à reparaître !
S'il m'abusait !... Si le guerrier danois...
Cet inconnu ne serait-il qu'un traître ?...
Et ces captifs qu'il semblait reconnaître ?
Et son maintien, et ses yeux, et sa voix ?...
Serait-il vrai qu'en un perfide piége ?...
Éclaircissons le doute qui m'assiége. »
Et s'élançant vers les deux prisonniers :
« Répondez-moi ; parlez sans imposture,
Et prévenez l'effroyable torture
Qui vous attend sur les ardents brasiers !
— La vérité sur mes lèvres réside,
Répond Olgard ; je la dis sans trembler.
Un seul instant j'ai pu dissimuler,
Et j'en rougis. — Tu connais le perfide
Qui dans ces lieux est venu sur tes pas ?
Dis. — A ce nom je ne le connais pas.
— Ce jeune barde, est-ce Edvin qu'il s'appelle ?
— Oui. — D'où vient-il ? — De mon humble séjour.
Hier pour lui, dès le lever du jour,
Nous cheminions vers l'antique chapelle ;
Au bord lointain, pour lui notre ferveur
Allait du ciel implorer la faveur,
Quand un ramas de brigands scandinaves
Vint nous surprendre et nous fit tes esclaves.
— Et cet Edvin, quand doit-il revenir ?
— Demain, cruel, armé pour te punir.
— Qu'oses-tu dire, étranger téméraire ?
Quoi ! ce chanteur... — Il a tué ton frère,

Et chez les morts il va vous réunir. »
Ivar frémit ; la rage le consume :
« Courez, soldats! que le bûcher s'allume;
Et qu'à l'instant ces captifs abhorrés
Au sein des feux expirent dévorés!
Du vaste camp parcourez l'étendue;
Que l'insolent soit saisi!... Malheureux,
Tu m'appartiens, et la mort qui t'est due
Consolera mon désespoir affreux. »
Comme il parlait, un bruit confus s'élève;
Il voit dans l'ombre étinceler le glaive,
Frappe son front, et crie à ses soldats :
« Je suis trahi; mais frémisse le traître!
Vous, des captifs ne vous éloignez pas;
Vous, redoublez les feux; bientôt peut-être
Je reviendrai jouir de leur trépas. »
Il est parti. Déjà, sur son passage,
Au bruit du cor ses Danois réveillés
Sont accourus avec des cris de rage,
Ivres encore, et d'armes dépouillés.
Des longs débris de l'orgie infernale
Que sur leurs pas la terre encore étale
Ils sont armés : les hideux ossements,
Du front des bœufs l'armure menaçante,
La coupe énorme et les tisons fumants,
Tout sert de glaive à leur main frémissante.
A pas pressés Tremnor, Usdal, Rismar,
Suivent de loin l'audacieux Ivar;
Ivar, hurlant, court à travers la plaine;
Sans s'arrêter, il renverse, il entraîne,
Ouvre les rangs, abat les étendards;

Du large glaive et de la double hache
Il perce, il tranche, il brise, et sans relâche
Au même instant frappe de toutes parts.
De toutes parts les hordes scandinaves,
Parmi les rangs des Saxons étonnés
Ont répandu leurs flots désordonnés;
Tel un volcan précipite ses laves
Du haut des monts par ses feux sillonnés.
A leurs efforts, un moment redoutables,
A leur audace et sans règle et sans frein,
Bientôt Alfred oppose un mur d'airain.
Ses bataillons, serrés, impénétrables,
Autour de lui viennent se rallier;
Et des Danois l'attaque repoussée
Faiblit, pareille à la flèche émoussée,
Qui d'un vain bruit frappa le bouclier.

Devant ses pas, Alfred voit sur la terre
Morts et mourants au loin s'amonceler,
Et frémissant des horreurs de la guerre :
« Le sang d'un seul, dit-il, pouvait couler.
Superbe Ivar, où donc est ton audace?
A t'appeler j'ai fatigué ma voix.
De te chercher une dernière fois
Je daignerai te faire encor la grâce. »
Et dans la foule il court se replonger.
Dévon le suit, et bientôt le devance :
A son monarque épargner un danger,
Combattre Ivar, telle est son espérance.
Tandis qu'Alfred, du haut d'un roc voisin,
A son appel entend répondre enfin,

Parmi les rangs le Danois intrépide
Court furieux : « Qui m'appelle? — C'est moi.
— Qui donc? — Dévon. Arrête, et défends-toi. »
Et de leurs coups un échange rapide
Au même instant fait scintiller dans l'air
Du fer croisé l'étincelant éclair.
Le cimeterre à la pointe luisante,
Aux deux tranchants récemment aiguisés,
Trahit d'Ivar les efforts épuisés;
Il se saisit de sa hache pesante :
Soin superflu! Par Dévon assailli,
Il pare en vain l'atteinte de l'épée;
Deux fois déjà son sang a rejailli,
Et sa cuirasse en est toute trempée.
Dans le passage ouvert avec effort
Au sein durci de la cuirasse épaisse,
L'ami d'Alfred espère avec adresse
Plonger ensemble et le fer et la mort :
Ivar recule et trompe son attente;
Son fer se rompt sur l'armure éclatante.
Ivar joyeux triomphe... Alfred paraît,
Baisse son casque, et lui dit : « Es-tu prêt? »
A cette voix, que pourtant il déguise,
A cette taille, à ce port de héros,
Le Scandinave est saisi de surprise.

« As-tu besoin d'un instant de repos?
Lui dit Alfred, je te l'accorde. — Guerre!
Répond Ivar, du pied frappant la terre,
Et par ces mots se croyant offensé :
Vois si mes coups partent d'un bras lassé. »

En même temps, plus prompt que la tempête,
D'Alfred tranquille en fureur s'approchant,
Sur le cimier qui décore sa tête
Il fait tomber le rapide tranchant.
Le haut cimier à la crête dorée,
Brisé sans peine, a tournoyé dans l'air :
Mais le tranchant, repoussé par le fer,
Glisse en sifflant sur l'épaule effleurée.
Alfred échappe à l'effort meurtrier ;
Il y répond d'un coup épouvantable,
Que, sans l'airain de l'épais baudrier,
Aurait suivi la mort inévitable.
Le chef danois vomit des flots de sang,
Et fuit... Alfred s'attache à sa poursuite.
Tremnor d'Ivar veut protéger la fuite,
Mais de Tremnor Alfred ouvre le flanc.
Rismar frappé tombe. Levant la lance,
Usdal en vain leur promet la vengeance ;
Et tous les trois atteints du même fer...
Pleurez, pleurez, ô filles de Recner !
Dieu ! les voici. La tête échevelée,
Le front livide, au fort de la mêlée,
De trois coursiers plus blancs que les frimas
Leurs cris aigus précipitent les pas,
Les pas sanglants... Hélas ! que faisaient-elles ?
Sans le savoir ces amantes cruelles
Ont, sous les pieds de leurs coursiers fumants,
Foulé le corps de leurs pâles amants.

De ces trois sœurs l'approche inattendue,
Leurs noirs cheveux, leurs cris, leur main tendue,

Leurs blancs coursiers aussi prompts que l'éclair
Jettent l'effroi dans la foule éperdue;
Les fils d'Odin, laissant tomber le fer,
Poussent des cris et détournent la vue.
Ils croyaient voir les trois Parques du Nord,
Quittant pour eux la demeure éternelle,
Paraître ensemble, et du signe de mort
Les désigner pour leur moisson cruelle.
Alfred accourt, Alfred habilement
Sait profiter de leur saisissement;
Autour de lui la mort se multiplie;
Rapide, il fond sur la troupe qui plie,
L'enfonce, et seul, d'ennemis entouré,
Prend de ses mains leur étendard sacré.
Pour lui dès lors la victoire est certaine;
Les sœurs d'Ivar, en frissonnant d'horreur,
Ont regagné leur caverne lointaine;
Et les Danois, vaincus par la terreur,
D'un dernier cri font retentir la plaine.

Le fier Ivar, à la fuite réduit,
Rugit de rage et vomit le blasphème.
De sa défaite il accuse et la nuit,
Et les Danois, et ses sœurs, et lui-même:
« Oui, disait-il, j'ai mérité mon sort,
Apaise-toi, fantôme de mon frère!
Il brûle encor, le bûcher funéraire!
Apaise-toi, je vais venger ta mort. »
Alors il court vers la tente voisine
Que le bûcher de sa flamme illumine;
Ses fortes mains saisissent à la fois

Et le vieillard et sa fille tremblante;
Et les traînant vers la roche brûlante:
« Sors de la tombe, ô mon frère! et reçois
Ce sacrifice à ton ombre sanglante.
— Edvin! Edvin! mon père va mourir;
Ah! si jamais sa fille te fut chère,
Laisseras-tu sacrifier mon père?
— Non, crie Edvin, je viens vous secourir.
Parjure Ivar! tombe devant ton maître. »
Et sous ses pieds, renversé sans combat,
Ivar confus vainement se débat.
« Du barde Edvin il te souvient peut-être?
Pour te payer de l'hospitalité,
De son serment Edvin est acquité.
Il t'a promis de te faire apparaître
Alfred vivant... Sois satisfait; c'est moi:
Reçois de moi la vie, et lève-toi. »
En même temps il détourne son glaive,
Et lentement le Danois se relève.
Au nom d'Alfred, le vieil Olgard surpris
Croit qu'un vain songe a troublé ses esprits.
Il veut parler, et sa parole expire.
A ses côtés son Edvitha soupire.
Elle compare (et non pas sans effroi)
Le nom de prince et le nom de bergère,
Et dans Edvin, qu'elle appelait son frère,
Gémit tout bas de retrouver son roi.
Tandis qu'Alfred les contemple en silence,
Ivar lui dit: « Perce-moi de ta lance;
Délivre-moi du jour. — Moi, t'immoler!
Non, tu vivras; je veux te consoler.

Je te rendrai le glaive, la puissance,
Le bonheur même. — Hélas! me rendra-t-on
De mes travaux le brave compagnon?
J'ai tout perdu, tout jusqu'à la vengeance.
Mais dis : mon frère est-il mort sous tes yeux?
— Oui, sous mes yeux. — Comment? — Calme et farouche.
— Est-ce là tout! — Le rire sur la bouche.
— Je suis content : mon frère est chez les dieux. »
La sombre joie a passé dans son âme;
Son front est calme et son sourire amer :
Au sein des feux il s'élance, et la flamme
Ensevelit l'héritier de Recner.

De cette scène imprévue et cruelle
Alfred ému se détourne; ses yeux
Cherchent Dévon : « Ami brave et fidèle,
Viens recevoir ce fer victorieux,
Trop faible prix de ton généreux zèle. »
Il ajouta : « Je vous délivre tous,
Danois! Vos fils béniront ma mémoire;
Votre vainqueur entre son peuple et vous
Partagera son vaste territoire.
Pour le vrai Dieu, l'unique Dieu, le mien,
Vous quitterez l'aveugle idolâtrie;
Et sur vos fronts le signe du chrétien
Vous ouvrira la céleste patrie.
Londres bientôt reconnaîtra son roi :
Vous m'y suivrez, et les Danois fidèles,
Soumis sans honte, et libres sous ma loi,
A mes sujets serviront de modèles. »
Il parle encor; leur cri de liberté

Frappe déjà la plaine et le rivage;
Et de leurs mains sur un tertre sauvage
Le grand Alfred en triomphe est porté.
Le vieil Olgard tombe aux pieds de son maître.
« Vous à mes pieds! Ah! venez sur mon cœur.
Je suis Edvin, et je veux toujours l'être;
Soyez mon père, Olgard! A mon bonheur
Il manque un bien dont mon âme est jalouse :
Sous la chaumière Edvitha fut ma sœur,
Que sur le trône elle soit mon épouse! »
Le front d'Olgard de rougeur s'est couvert,
Tant le confond une faveur si grande!
Alfred alors : « Sais-tu, soldat d'Ecbert,
Que par ma voix Ecbert te la demande?
Sais-tu, vieillard, qu'un soldat tel que toi
Peut honorer la famille d'un roi? »
L'heureux Olgard s'incline; et de son père
Alfred obtient la main de la bergère;
Et, la guidant vers le tertre isolé,
Il la présente à ce peuple assemblé :
« Dignes Saxons! valeureux Scandinaves!
Leur a-t-il dit, reconnaissez-la tous,
C'est votre reine; elle est digne de vous,
Et la beauté doit régner sur les braves. »
A ces accents qui font battre son cœur,
La jeune reine, encor simple et timide,
Ne répond rien, mais lève avec lenteur
Son doux regard et sa paupière humide,
Pour contempler ce roi qui fut pasteur.

Alfred, assis au trône d'Angleterre,

Songeait souvent à l'île solitaire.
De chaque année il consacrait dix jours
A visiter cette modeste plage :
Son Edvitha l'accompagnait toujours.
Olgard longtemps, malgré le poids de l'âge,
Suivit leurs pas; et son toit protégé
Fut désormais en chapelle érigé.
En lettres d'or, sur un autel d'albâtre,
On y grava le nom des deux époux;
Et le saint lieu, conservé jusqu'à nous,
Se nomme encor *la Chapelle du Pâtre*.

NOTES.

Au camp danois cependant retentissent
Les jeux bruyants. . .

Les Danois avaient particulièrement une grande passion pour les échecs et pour les dés. Le *back-gammon*, ou trictrac anglais, paraît avoir été inventé à cette époque dans le pays de Galles. Son nom, tiré des mots *back* et *gammon*, signifie *petit combat*.

Mais une troupe aux combats toujours prête,
Qui, repoussant les douceurs du sommeil,
Debout, se plaint de la nuit qui l'arrête,
Et, tout armée, appelle le soleil.

Tacite représente les Saxons comme ennemis de la mollesse; ils ne faisaient usage que de ce qui était strictement nécessaire à leurs besoins. Un lit de planches, recouvert d'un mince tissu, était pour eux un objet de luxe, même dans la paix: aussi passaient-ils, sans privations, de l'état de paix à l'état de guerre.

EMMA ET ÉGINARD

EMMA ET ÉGINARD

Muse d'amour et de mélancolie,
Qui, dédaignant les frivoles concerts
Du luth badin monté par la folie,
Cherches au loin, rêveuse et recueillie,
L'ombre des bois et la paix des déserts,
Inspire-moi ! Rends ma voix douce et pure
Comme les flots du ruisseau qui murmure !
Or, écoutez, cœurs tendres, cœurs aimants !
Mon fabliau de deux jeunes amants
Va vous conter la touchante aventure ;
Et d'un grand roi qu'admire l'univers
Le nom fameux ennoblira mes vers.

Partout vainqueur, le puissant Charlemagne
Avait enfin écrasé tout entier
Ce Vitikind, l'aigle de l'Allemagne,
D'Arminius ce terrible héritier.
Laissant enfin respirer la Victoire,
Le grand monarque, au milieu de sa gloire,
Goûtait dans Aix un repos fortuné.
De paladins sans cesse environné,

Aux jeux guerriers il formait leurs courages;
Tantôt, des bois parcourant les ombrages,
Il renversait sous un épieu sanglant
Le daim rapide et le chevreuil tremblant,
Les sangliers et les buffles sauvages;
Tantôt dressait sur le terrain poudreux
Les destriers réservés aux batailles;
Tantôt fendait de ses bras vigoureux
Le flot captif en des bassins nombreux;
Ou plus tranquille, au sein de ses murailles,
Interrogeait du Celte et du Gaulois
Les simples mœurs et les naïves lois.
Il reproduit ces hymnes inspirées
Qui sur la harpe, aux vieux jours d'Israël,
Montaient vers Dieu des hauteurs du Carmel,
Et du Jourdain charmaient les eaux sacrées.
Autour de lui les arts obéissants
Ont prodigué les travaux renaissants :
Des fiers Romains la noble architecture
Vient décorer la demeure des rois,
De la Chapelle étend la voûte obscure,
L'arceau gothique et les parvis étroits.
Par cent canaux cette onde sulfureuse
Que lentement jaunirent les métaux,
Multipliant sa vertu généreuse,
Soutient la vie, et détourne les maux.
Tout se revêt d'une pompe inconnue :
La tour s'allonge et monte dans la nue;
Le cirque s'ouvre en son immensité;
Où s'enfonçaient les profondes tanières
Du pavillon s'agitent les bannières,

Et le désert se transforme en cité.

Digne ornement de la cour paternelle,
La jeune Emma, si naïve et si belle,
Depuis six mois brillait dans ce séjour.
Princes et rois vont la priant d'amour.
Par de hauts faits et de grands coups de lance,
Maint chevalier sollicite son choix,
Et, prodiguant carrousels et tournois,
Sous ses couleurs dans les joutes s'élance.
Vœux superflus ! Éginard a charmé
Ce cœur sans art qui s'ignorait encore.
Humble est son nom, mais l'honneur le décore :
Il est aimable, il aime, il est aimé.

Sujet zélé d'un prince magnanime,
De Charlemagne il a toute l'estime.
Soit au conseil, soit au champ des combats,
Il suit partout ce maître qu'il révère,
Et tour à tour du glaive arme son bras,
Et de Clio tient la plume sévère.

Tant que brillait l'astre enflammé du jour,
Des deux amants la tendresse captive
Trompait les yeux d'une cour attentive ;
Le froid respect déguisait leur amour.
(Amour caché devient encor plus tendre.)
Mais quand des nuits le crêpe allait s'étendre,
Emma fuyait le royal appareil,
Et regagnait l'asile du sommeil.
Là, chaque soir, vers cet humble ermitage,

Que des jardins protégeait le feuillage,
Sous les balcons, Éginard de retour
Lui racontait les longs ennuis du jour;
Et, dans l'espoir d'un consolant mensonge,
Ils se quittaient pour se revoir en songe.

Oh ! que le jour s'écoulait lentement !
Quand le soleil sur la nature entière
Darde ses feux, Éginard tristement
Accuse, hélas ! sa jalouse lumière.
Astre plus doux, astre pâle et charmant,
Sur l'univers il t'invite à descendre,
Et par ce chant mélancolique et tendre
Sa voix t'invoque et te dit son tourment .

« Heure du soir ! heure paisible et sombre,
« Descends des cieux sur ton char nébuleux !
« Du jour trop lent viens éteindre les feux,
« Et verse-nous les bienfaits de ton ombre !
« Pour qui d'absence a gémi tout le jour,
« Heure du soir est aurore d'amour.

« Dès qu'entr'ouvrant la porte orientale,
« L'aube vermeille a réjoui les cieux,
« De nos forêts l'hôte mélodieux
« Vient saluer l'étoile matinale;
« Mais pour deux cœurs séparés tout le jour,
« Heure du soir est aurore d'amour.

« L'astre éclatant, sur son trône de flamme,
« Des nuits en vain bannit l'obscurité;

« Quand sur le monde il répand sa clarté,
« L'ombre des nuits est encor dans mon âme.
« Pour un amant qui languit tout le jour,
« Heure du soir est aurore d'amour. »

Trois fois déjà la nocturne courrière
Avait rempli sa paisible carrière :
Au front des cieux, le troisième croissant
Arrondissait son disque pâlissant,
Depuis qu'Amour, d'une chaîne fleurie,
Avait uni ces fidèles amants,
Et que du soir l'ombre douce et chérie
Favorisait leurs rendez-vous charmants.
Voilà qu'un jour, jour de gloire et d'alarmes,
Du jeune amant le roi s'approche et dit :
« Brave Éginard, cours préparer tes armes !
De mon repos Irène s'enhardit ;
J'ai pénétré sa sombre politique.
Le froid Germain, l'orgueilleux Bavarois,
Le fier Saxon, terrassé tant de fois,
Vendent leurs bras à sa querelle antique ;
Et l'habitant des bords de la Baltique,
Et d'Attila le descendant grossier,
A ses destins viennent s'associer...
Tous périront. Point de paix, point de trêve !
Je n'aurai pas en vain repris le glaive.
A ta valeur, à ton zèle assidu,
Brave Éginard, un noble prix est dû ;
Viens l'obtenir : aux champs de la victoire,
Je te promets les périls et la gloire. »
Il dit, s'éloigne ; Éginard confondu

Reste sans voix ; sa douleur est tranquille.
Morne et pensif, il demeure immobile,
Pareil au flot durci par les hivers,
Et dans ses yeux roulent des pleurs amers.
Quitter Emma ! languir séparé d'elle !
Dans ses faveurs que la gloire est cruelle !
L'espoir si doux de revenir vainqueur
En d'autres temps eût enivré son cœur ;
Mais juge, Emma, si sa flamme est sincère !
Même à la gloire Éginard te préfère.

Le lendemain, dès le réveil du jour,
S'est déployé l'étendard des conquêtes ;
Et Charlemagne au milieu de sa cour
A des combats prélude par des fêtes.
De toutes parts brillent les boucliers ;
De toutes parts les jeunes chevaliers,
Rêvant déjà les hautes aventures,
L'œil enflammé, polissent leurs armures.
La lance au poing, l'un exerce en champ clos
Son destrier fatigué du repos ;
L'autre, aux caveaux des vieilles basiliques,
De ses aïeux vient toucher les reliques,
Ou visiter la tombe des héros.

Loin des regards, beautés mélancoliques,
Vous achevez, en les baignant de pleurs,
Les tendres nœuds de rubans et de fleurs,
De nœuds plus doux images symboliques.
Plus d'une aussi, pour l'ami de son cœur,
Porte une offrande à la sainte chapelle,

Priant tout haut qu'il revienne vainqueur,
Priant tout bas qu'il revienne fidèle.

Le ménestrel commence ses chansons.
Du flageolet, de la tendre guitare
Pour les héros il renforce les sons,
Et sa romance au combat les prépare ·

« Preux chevaliers, honneur du vieux pavois!
« De Charlemagne entendez-vous la voix?
« Servants d'amour, la guerre vous réclame.
« Que chacun s'arme, et défende à la fois
« Son Dieu, son roi, son pays et sa dame.

« Lance en arrêt, marchez, vaillants rivaux!
« Le fier Roland préside à vos travaux,
« Le fier Roland qui rendit sa grande âme
« En défendant, aux champs de Roncevaux,
« Son Dieu, son roi, son pays et sa dame.

« Vous reviendrez briller dans les tournois;
« Les ménestrels rediront vos exploits;
« Et vous verrez celle qui vous enflamme
« Presser la main qui servit à la fois
« Son Dieu, son roi, son pays et sa dame. »

Les cris du brave et l'hymne des combats,
Triste Éginard, ne te raniment pas;
Et leur signal redouble encor tes larmes.
Tel un coursier qu'amour vient assaillir,
Mort pour la gloire, entend sans tressaillir

L'aigre clairon qui l'appelle aux alarmes;
Tel Éginard languit au bruit des armes.
N'importe, hélas ! il faut partir... Demain
De la Baltique il suivra le chemin.

De son départ l'affligeante nouvelle
N'a point encor d'une amante fidèle
Déchiré l'âme : heureuse par l'espoir,
Elle attendait le rendez-vous du soir.

C'était aux jours où le printemps frissonne,
Craignant l'hiver qui revient quelquefois
D'une main brusque arracher sa couronne.
De la tempête au loin mugit la voix,
Et dans les airs l'ouragan tourbillonne.
Éginard, seul au vaste sein des nuits,
Marche escorté de ses muets ennuis;
Et la nature, un moment gémissante,
A ses douleurs semble compatissante.

Des lieux aimés s'approchant lentement,
Il les regarde, et s'arrête, et soupire.
« O mon Emma!... » dit-il. Sa voix expire.
Emma lui parle, et parle vainement;
De l'aquilon le long rugissement
Couvre à grand bruit le faible et doux langage.
« Ta voix chérie expire dans l'orage,
Crie Éginard; l'ouragan sans pitié
De tes accents me ravit la moitié.
Oh! laisse-moi de ta retraite obscure
Franchir le seuil d'un pied respectueux.

Comme ton cœur ma flamme est noble et pure :
Amour sincère est toujours vertueux. »
Emma l'écoute, hésite... La tempête
Gronde en fureur ; Éginard sur sa tête
Entend rouler les vents impétueux.
D'épais frimas la bruyère se couvre.
Emma le plaint. La porte enfin s'entr'ouvre,
Et la pudeur se confie à l'amour.

Peindrai-je, Emma, ton paisible séjour?
Des saints martyrs les figures gothiques
Ornent des murs les pilastres antiques;
Le chapelet, et l'eau sainte, et la croix,
Sont suspendus aux modestes parois.
Vierge du ciel ! ton image chérie
Est pour Emma le plus riche trésor :
C'est devant toi, douce et chaste Marie,
Qu'à son réveil chaque jour elle prie...
Demain, hélas ! l'osera-t-elle encor ?

Un seul flambeau, qui, de ses clartés sombres,
Perce à demi l'obscurité du soir,
Luit doucement : tel un rayon d'espoir
Du noir chagrin vient éclaircir les ombres;
Faible rayon qui, pour quelques moments,
A d'Éginard suspendu les tourments !
Qu'à ses regards son Emma paraît belle !
Ses yeux longtemps restent fixés sur elle.
Trouble enchanteur ! muets ravissements !
Ils se parlaient jusque dans leur silence,
Car les soupirs sont la voix des amants.

Mais Éginard aux pieds d'Emma s'élance.
De son Emma sa main presse la main.
Un souffle ardent s'échappe de leur âmo;
Il se confond, et leurs lèvres de flamme
Sans se chercher se rencontrent... soudain
Dans tous leurs sens court et se précipite
Un feu rapide. Emma... son sein palpite;
Elle rougit et pâlit tour à tour.
Une ombre humide, un nuage d'amour
Voile ses yeux; elle tremble, chancelle;
Mais tout à coup : « Fuis, Éginard! dit-elle,
Pour ton Emma montre-toi généreux.
Fuis, Éginard, sauve-moi de moi-même!
— Te fuir, Emma! te fuir!... Ah! malheureux!
Trop tôt, hélas! je perdrai ce que j'aime;
Demain...—Qu'entends-je?—Hélas! tel est mon sort.
Demain je pars à la voix de mon maître,
Je cours chercher la victoire ou la mort.
Cet entretien est le dernier peut-être. »
Emma frissonne. « Ah! poursuit Éginard,
Peut-on jamais se séparer trop tard!
O mon Emma! que les feux de l'aurore
A tes genoux me retrouvent encore! »

Ainsi parlait Éginard éperdu.
Emma se tait : c'est avoir répondu.
Son cœur pourtant n'était pas sans alarmes,
Et murmurait des reproches confus.
Un long baiser, triste, mais plein de charmes,
Fit sur sa bouche expirer le refus,
Et le bonheur naquit du sein des larmes.

Ne craignez point mes accords indiscrets,
Couple amoureux ! ma lyre sait se taire :
La poésie, amante du mystère,
Au dieu du jour voilera vos secrets.
Dans ces instants d'ivresse renaissante
Les deux amants oubliaient l'univers;
Et cependant la neige éblouissante
Avec lenteur descend du haut des airs.
A peine aux cieux la lumière est rendue,
L'amant d'Emma, sur la morne étendue,
Silencieux, fixe l'œil : « De mes pas,
Dit-il enfin, si l'empreinte perfide
Allait guider le soupçon trop rapide ! »
Emma répond : « A travers les frimas,
Forte d'amour, ne puis-je pas moi-même
Loin de ces lieux porter celui que j'aime ?
Viens, Éginard, fuyons, ne tardons pas ! »
Et soulevant son amant dans ses bras,
En frissonnant d'amour et d'épouvante,
Elle l'emporte, et la neige mouvante
Crie et fléchit sous ses pieds délicats.
Dans le trajet l'amour les accompagne.
Ils approchaient du terme : Charlemagne,
Laissant errer ses regards incertains,
De l'Occident méditait les destins.
Il voit... Un songe, une vaine chimère,
L'abusent-ils ? O trop malheureux père !
Que feras-tu ? Quel supplice assez prompt
Sur Éginard vengera ton affront ?

Lorsque le jour eut coloré la nue,

Les deux amants par son ordre appelés,
L'effroi dans l'âme, interdits et troublés,
Baissant les yeux, paraissent à sa vue;
Et sur leur front une vive couleur
A remplacé l'amoureuse pâleur.
Il les regarde; et d'un accent sévère:
« Levez les yeux, répondez sans détour.
Si, possédé d'un criminel amour,
Un serviteur d'une obscure naissance
Croyait pouvoir avec impunité
Trahir l'honneur et la reconnaissance,
Et les saints nœuds de l'hospitalité....
Si cet ingrat, lâchement téméraire,
Déshonorait la fille de son roi,
Prenez ma place, et prononcez pour moi;
Au criminel assignez son salaire,
Parlez! » Tous deux embrassent ses genoux.
« C'en est assez, poursuit-il, levez-vous!
Je vois l'arrêt qu'il faut que je prononce :
Dans un instant vous saurez ma réponse. »
Il sort. Emma, d'une mourante voix :
« Embrassons-nous pour la dernière fois,
Objet chéri que j'ai rendu coupable!
Dans un instant on va nous séparer;
Et pour jamais. — Ah! plutôt expirer!
Nous séparer! non, rien n'en est capable,
Le tombeau seul... Si le ciel veut ma mort,
O mon Emma! par un dernier effort,
Pour me pleurer consens à me survivre,
Et jure-moi... — Je jure de te suivre. »

Mais Charlemagne est déjà de retour.
Des paladins, des barons de sa cour
A ses côtés paraît la noble élite.
Tous, l'observant d'un regard curieux,
Cherchent en vain sur son front sérieux
A démêler quel projet il médite.
La jeune Emma captive aussi les yeux.
Pudeur! amour! votre incarnat colore
Ses traits charmants de douleur obscurcis;
Et la douleur les embellit encore.
Le roi des preux au trône s'est assis :
« Nobles seigneurs, compagnons de ma gloire,
Vous me suivrez aux champs de la victoire!
Vous, Archambaud, propagez toutefois
Ce code utile, ami de l'innocence,
Dont j'ai dicté les prévoyantes lois;
Et que mes lois règnent en mon absence!
Vous, Adélard, par vos efforts constants,
De l'ignorance écartez les nuages;
Éclairez-nous des flambeaux que les sages
Ont allumés sur la route des temps!
Vous tous, du Dieu que l'univers adore
Parez le temple et parfumez l'autel;
Que l'hymne saint, plus solennel encore,
Arrive au pied de son trône immortel!
Rendons le ciel à nos armes propice,
Par la valeur, surtout par la justice.
Juste est l'arrêt que je vais prononcer;
Je sais punir, je sais récompenser.
A mes bienfaits si quelqu'un doit prétendre,
C'est Éginard! Éginard, sois mon gendre! »

Les chevaliers, jaloux d'un tel honneur,
Mais conservant loyauté pour devise,
Confessent tous avec grâce et franchise
Que leur rival mérite son bonheur.
L'heureux coupable et sa douce compagne
Viennent baiser la main de Charlemagne,
Non sans rougir ; et dès le même jour
Le chaste hymen consacra leur amour.

BELZUNCE

BELZUNCE

OU

LA PESTE DE MARSEILLE,

POÈME

DÉSIGNÉ POUR L'UN DES PRIX DÉCENNAUX.

Sous l'azur d'un beau ciel, d'olive couronnée,
Marseille s'élevait puissante et fortunée.
Le Commerce, autour d'elle étendant ses liens,
Couvrait de ses trésors les flots tyrrhéniens;
L'œil fixé sur les mers, il espérait encore
Ces vaisseaux enrichis des présents de l'aurore :
Ils approchent... Craignez leur abord désastreux!
Et la Peste et la Mort voyagent avec eux.

Déjà l'oiseau des mers loin de la rive impure
Fuit en poussant des cris de lamentable augure;
Les tintements égaux de l'airain solennel
Frappent au loin les airs de leur lugubre appel :
Et le peuple est tranquille! Au sein de ses murailles,
Il compte les trésors et non les funérailles!
Un seul homme aux périls de la sécurité

Opposait de son art la vaine autorité * :
« Malheureux, criait-il, par quel fatal délire
« Douter obstinément du mal qui vous déchire?
« Que diriez-vous enfin, si, m'immolant pour vous,
« Je vous forçais de croire à l'horreur de ses coups? »
Il dit, et le scalpel, sous la main qui le guide,
Interroge la Mort aux flancs d'un corps livide :
La Mort répond. Déjà le monstre empoisonné
Révèle sa présence au peuple consterné;
Et le noble martyr, qu'un prompt tourment dévore,
Dit à ce peuple : « Eh bien! douterez-vous encore? »
Les yeux s'ouvrent alors : toute une ville en deuil
Se réveille éperdue au bord de son cercueil.
Avez-vous quelquefois, alors que les orages
Annoncent aux vaisseaux l'approche des naufrages,
Entendu ces bruits sourds par degrés redoublés,
Ces confuses clameurs des matelots troublés?
Du peuple dans l'effroi telle est la voix plaintive.
Les trésors d'Orient sont épars sur la rive;
Le noir cordage flotte à demi détendu;
Et l'avide marchand, interdit, confondu,
Regardant sa richesse avec indifférence,
Borne ses longs calculs et sa longue espérance.

La pompeuse cité n'offre plus au regard
Qu'un peuple de mourants à l'œil creux et hagard.
Leur langue desséchée aux accents se refuse :
Leur esprit incertain, qu'un vain prestige abuse,
Ne voit plus qu'à travers un voile ténébreux;

* Le chirurgien Guyon.

Et jusqu'à la douleur tout est songe pour eux.
La douleur cependant provoque, aigrit sans cesse
De leurs nerfs inquiets l'irritable faiblesse.
Ceux-ci du coup fatal tombent frappés soudain;
Ceux-là vont au cercueil par un plus long chemin
L'un sur le bord des eaux avec effort se traîne;
L'autre, égaré, tantôt mord la poudreuse arène,
Tantôt ronge en hurlant ses bras défigurés
Que le brûlant ulcère a presque dévorés.

De citoyens armés une inflexible chaîne
Autour des murs s'étend, par devoir inhumaine.
Prêt à tonner, le bronze est tourné vers le port,
Et la mort se présente à qui veut fuir la mort.
La Consternation, immobile et glacée,
Reste, sans souvenir, sans plainte, sans pensée :
Le port désert, plongé dans un calme effrayant,
N'entend plus ni les cris, ni le marteau bruyant;
Les temples sont fermés : dans ces douleurs publiques,
Des saints sur les autels on voila les reliques;
Le cierge consacré cessa de s'allumer,
L'hymne de retentir, et l'encens de fumer.

Voilà donc ces remparts si fameux d'âge en âge,
Ce sol des troubadours, dont le ciel sans nuage
Semblait du ciel romain répéter les splendeurs!
Où sont, fille des mers, tes antiques grandeurs?
Où sont ces nautoniers, de qui la foule active
Appelait le regard de l'Europe attentive?
Émule de Sidon et rivale de Tyr!
Le dévorant oubli s'apprête à t'engloutir.

En vain, pour te fonder, la brillante Ionie
Endurcit aux travaux sa molle colonie;
En vain Rome et César peuplaient tes murs fameux :
Comme eux tu t'élevais, tu vas tomber comme eux;
Tu vas joindre au tombeau Babylone et Carthage.
Un jour, le voyageur égaré vers ta plage,
Sur ton havre isolé jetant un œil surpris,
Demandera Marseille à ses muets débris.
Ainsi Jérusalem, à Dieu longtemps si chère,
Quand sur elle eut soufflé le vent de la colère,
Croulant sous le fardeau de ses calamités,
Tomba, dans un moment, du trône des cités;
Et du prophète-roi l'héritière divine
Emplit tout l'Orient du bruit de sa ruine.

Mais voilà que du ciel, sur la terre envoyé,
Apparaît tout à coup un ange de pitié :
C'est Belzunce. Les cris de Marseille plaintive
Ont averti de loin son oreille attentive;
Il accourt, on s'écrie : « Où portez-vous vos pas?
« Fuyez, fuyez la mort! — Non, je ne fuirai pas.
« Qu'une indigne frayeur lâchement me retienne!
« Non, ce peuple est mon peuple, et sa vie est la mienne :
« Ma place est là, j'y cours; auprès de son troupeau
« Le pasteur attendra l'homicide fléau. »
Ses ordres à l'instant rouvrent le sanctuaire;
Le peuple avec ferveur l'escorte vers la chaire,
Et s'arrête, saisi d'un saint frémissement.
Belzunce devant Dieu se recueille un moment;
Et, les yeux attachés sur la croix symbolique,
Fait entendre en ces mots sa voix évangélique :

« Aux clous de cette croix l'Homme-Dieu vint s'offrir.
« Que son exemple au moins nous enseigne à souffrir !
« Adorez avec moi la volonté céleste ;
« Humbles de cœur, prions : le Ciel fera le reste. »
Il dit ; vers le Très-Haut la prière a volé ;
Le malheureux qui prie est déjà consolé.

Cependant le prélat, dans ce désordre extrême,
Où l'effroi du péril double le péril même,
Au-devant du trépas marche sans s'émouvoir,
Et rend autour de lui la vie avec l'espoir.
Il ouvre à la douleur un asile propice ;
Son auguste palais se change en humble hospice.
Les lits nombreux du pauvre, alignés tristement,
Désormais de ces lieux sont l'unique ornement :
Et tout l'or qu'enfermait l'opulente demeure
Partout s'offre aux besoins du malade qui pleure *.
Saint prélat ! Dieu te garde un bien plus précieux :
Ta noble pauvreté doit t'enrichir aux cieux.

Trois sages, qu'a nourris l'Épidaure nouvelle **,
A son zèle pieux joignent leur docte zèle :
Avec eux il pénètre au fond des noirs réduits
Où veille la douleur dans la longueur des nuits,
Et présente au mourant, qu'un feu secret consume,

* Ce n'est point là le seul trait de désintéressement qui honore l'âme de M. de Belzunce. En 1723, le roi l'ayant nommé à l'évêché de Laon, duché-pairie, il refusa cette faveur, et ne voulut point abandonner un diocèse que le souvenir de ses dangers et de ses sacrifices semblait lui rendre plus cher encore.

** Les trois médecins de Montpellier.

Du breuvage ordonné la propice amertume
De l'homme qui s'éteint il recueille les vœux,
Les derniers repentirs et les derniers aveux;
Il lui rappelle, à l'heure où l'espoir l'abandonne,
Que le Dieu d'Israël est le Dieu qui pardonne;
Et, fidèle soutien, guide ses faibles pas
Vers ce jour immortel qui commence au trépas.

Des terrestres liens lorsque ses mains sacrées
S'empressaient d'affranchir les âmes épurées,
A de tristes devoirs sacrifiant leurs jours,
Des hommes généreux dérobaient aux vautours
De tant d'infortunés la dépouille mortelle.
Intrépide *Moustier!* infatigable *Estelle* *!
Rose **, toi qu'on a vu tenir du même bras
La bêche funéraire et le fer des combats!
Et toi qui, signalant ton zèle magnanime,
Pour servir le malheur brisas les fers du crime ***!
Vous tous, dignes appuis d'un prélat révéré,
Que votre nom du sien ne soit point séparé!

Mais, malgré leurs efforts, l'ardente maladie
Redouble les progrès de son vaste incendie.
Prêtre saint! de tes doigts glacés d'un froid mortel
Tombe la pure hostie aux marches de l'autel.
Élève d'Hippocrate! au lit de la souffrance
Tu n'iras plus porter la dernière espérance:
L'hydre affreuse te lance un farouche regard,

* Échevins de Marseille.
** Le chevalier Rose.
*** Le chef d'escadre Langeron, gouverneur des galériens.

Et se venge sur toi des bienfaits de ton art.
Ici, l'œil attaché sur les plaines profondes,
Expirent ces nochers, vieux habitants des ondes;
Là meurent ces guerriers qui, perdant leur trépas,
Sont renversés sans gloire et vaincus sans combats.
Au chevet d'un ami l'ami s'assied et pleure;
L'égoïste, au cœur dur, s'enferme en sa demeure,
Là, privé de soutiens, il meurt triste, isolé;
Il ne consola point, et n'est point consolé.
Au corps glacé d'un fils la mère en son délire
S'attache, et doit la mort au venin qu'elle aspire.
Le vieillard oublié, sur sa couche étendu,
Appelle, appelle encore, et n'est point entendu!
Le frère évite un frère : en leur effroi barbare,
Loin de les réunir le malheur les sépare.
Plus de pitié. Chacun ne connaît plus que soi:
Vivre est l'unique bien, vivre est l'unique loi.
Le fils, sans redouter la céleste colère
Livre aux pieds du passant le cadavre d'un père.
Le mourant qui gémit sur le seuil est traîné;
Et sous un toit connu si quelque infortuné
Cherche pour un instant à reposer sa tête,
Il trouve à l'écarter une main toujours prête,
Ne voit pas un ami qui l'ose secourir,
Et, repoussé partout, ne sait plus où mourir.

Cependant le fléau, s'arrêtant au rivage,
N'a point enveloppé dans le commun ravage
Ces pâles criminels aux travaux condamnés,
Sur le banc d'infamie à jamais enchaînés.
Langeron vient, et dit: « Courez par vos services

« Mériter de Marseille un terme à vos supplices;
« Soyez libres ! » Soudain leurs fers sont détachés.
Mais, à l'aspect des morts dont ces lieux sont jonchés,
Des terreurs du trépas leur âme est poursuivie:
Leur vie est un tourment, mais c'est encor la vie;
Et déjà, regrettant les maux qu'ils ont soufferts,
Tous ensemble à genoux redemandent leurs fers.
« Allez, dit Langeron, vieillissez sur vos rames;
Laissez ces nobles soins à de plus nobles âmes! »
Il parlait. Rose accourt; la bêche arme sa main.
Parmi les flots du peuple il se fraie un chemin :
« Timides citoyens, dignes de vos misères!
Songez-vous que ces morts sont vos fils, sont vos pères?
Devant leurs corps glacés vous reculez d'effroi!
Qui creusera leur tombe?... Eh bien! ce sera moi. »
De la bêche à ces mots il frappe le rivage.
Son exemple a du peuple exalté le courage;
De tous les citoyens les bras lui sont offerts.
Les forçats entraînés renoncent à leurs fers;
Une seconde fois les chaînes sont brisées;
Sous les rapides coups mille tombes creusées
Réunissent les morts dans leur dernier séjour:
Et le soir ne vit point les désastres du jour.

Mais quel son vient frapper mon oreille attentive?
Muse de la douleur! ta voix douce et plaintive
Prélude-t-elle au chant des dernières amours?
L'aimable Florestan et la jeune Selmours,
Nourris du même lait, et nés à la même heure,
Tous les deux élevés dans la même demeure,
Sous l'œil de leurs parents, confidents de leurs feux,

D'un vertueux amour avaient serré les nœuds.
Déjà depuis trois jours ils comptaient vingt années;
Déjà se préparaient les noces fortunées...
Selmours à ces apprêts souriait tristement.
Regardant tour à tour sa mère et son amant,
Le cœur gros de soupirs, je ne sais quel présage
D'un voile d'infortune obscurcit son visage,
Et des pleurs en secret s'échappent de ses yeux.
Hélas! ce n'était point ces pleurs délicieux,
Trésor d'une âme aimante et de bonheur remplie :
Car le bonheur lui-même a sa mélancolie;
Mais ces pleurs douloureux qui, toujours plus amers,
Semblent nous annoncer quelque prochain revers.
Le frisson de la crainte en ses veines circule :
Dans son trouble elle a cru (tout cœur tendre est crédule),
Elle a cru reconnaître à des signes certains
Qu'un triste événement menace ses destins.
La veille, à ses regards, l'oiseau des funérailles
Est venu se percher sur le haut des murailles,
Et les longs sifflements de sa lugubre voix
Au sein de la nuit sombre ont retenti trois fois.
Elle instruit de sa crainte une mère qui l'aime;
Sa mère la rassure, et frémit elle-même.
Vain fantôme, qu'enfante et que nourrit la peur,
Vague pressentiment, tu n'étais point trompeur!
Le mal contagieux, qui d'heure en heure augmente,
Accable au même jour et l'amant et l'amante.
De bonheur et d'espoir quand tout rit autour d'eux,
Sous l'atteinte mortelle ils vont périr tous deux.
Qu'au retour des zéphyrs deux jeunes hirondelles
Dans leur joyeux essor entrelacent leurs ailes,

Le ciel semble sourire à leur hymen heureux;
Mais, aux rayons du jour, quand leur vol amoureux
Dans le vague des airs mollement se balance,
Du tube meurtrier si le plomb qui s'élance
Les atteint, plus d'hymen! on voit en un instant
Tomber du haut des cieux le couple palpitant.
Telle est des deux amants la noire destinée.
Pour éclairer ta fête, ange de l'hyménée!
Devais-tu n'allumer qu'un flambeau sépulcral?
Un linceul... tel est donc leur voile nuptial!
Ces amants, dont la voix ne pouvait plus s'entendre,
S'adressaient en silence un adieu triste et tendre,
Et, nés au même instant, ils demandaient aux cieux
Que dans le même instant la mort fermât leurs yeux.
Belzunce étend ses mains sur leur front qui s'incline,
Atteste de l'hymen la majesté divine.
Leur promet dans le ciel de saints embrassements;
Et l'autel de la mort a reçu leurs serments.

Belzunce ému s'éloigne: enflammé d'un saint zèle,
Il se montre partout où le danger l'appelle;
Partout où le fléau semble le plus affreux,
Il vole, et ses secours sont au plus malheureux.
Quand Moïse, aux regards de la foule tremblante,
Franchit du haut Horeb la cime étincelante,
Israël éperdu, prosterné devant Dieu,
A son libérateur disait un long adieu;
Telle, autour de Belzunce, une foule éplorée
Recommandait au ciel cette tête sacrée.
Peuple, cesse ta plainte, et sors de ton effroi:
Le ciel veille sur lui pour qu'il veille sur toi

Sous l'aile du Seigneur, le prélat vénérable
Dans le commun fléau demeure invulnérable.

Enfin, sous tant d'efforts il se sent accablé;
De succomber trop tôt lui-même il a tremblé.
L'intrépide nageur qui sur les noirs abîmes
A déjà ressaisi de nombreuses victimes,
Vers d'autres malheureux par le flot menacés
Se précipite, lutte, étend ses bras lassés,
Les saisit... Mais, hélas! sans force et sans haleine,
Pourra-t-il parvenir à la rive lointaine?
Tel est Belzunce. Au ciel sa grande âme eut recours:
« Dieu, laissez-moi pour eux vivre encor quelques jours!
Et nous, que l'anathème a choisis pour victimes,
Nous, pécheurs, qui portons la peine de nos crimes,
Essayons d'émousser les flèches du courroux;
Mettons la pénitence entre la mort et nous.
Peuple, suivez mes pas! » Et la foule troublée
Autour de lui se presse, en désordre assemblée.
Il était nuit. Belzunce, en ces pieux instants,
Humble, et le cou pressé du nœud des pénitents,
Le pied nu, l'œil au ciel, marche autour des murailles,
A voix basse entonnant l'hymne des funérailles.
De pâles citoyens, cortége peu nombreux,
Consumant leur faiblesse en efforts douloureux,
A peine supportaient d'une main affaiblie
Les flambeaux défaillants, image de leur vie.
Lorsque, devant leurs pas, l'asile sépulcral
Offrit ses humbles croix et son tertre inégal,
Leur chant religieux bénit la poudre sainte
Des ossements blanchis, épars dans son enceinte;

Et la nuit répéta les ténébreux accords
Des mourants qui priaient sur la cendre des morts.
De ce chant consacré les tombes retentirent;
La terre s'en émut, et les cieux l'entendirent.
On dit même qu'alors l'ange mystérieux
Qui s'assied aux confins de la terre et des cieux,
Laissant un sillon d'or sur sa route étoilée,
Descendit leutement, et, la face voilée,
Recueillit les soupirs, et, saint médiateur,
Les porta sur son aile aux pieds du Créateur.
Faveur soudaine! il luit, le jour de la clémence;
L'Éternel fait un signe, et le pardon commence.
Le peuple, libre enfin du fléau destructeur,
Embrasse les genoux de son libérateur,
Le porte vers le temple, et, par un juste hommage,
Bénit le Tout-Puissant dans sa vivante image.

L'AMOUR MATERNEL

L'AMOUR MATERNEL

De ma veine docile échappés au hasard,
Coulez, mes vers, coulez sans effort et sans art !
Une mère, un enfant, voilà votre modèle :
Soyez purs comme lui, soyez tendres comme elle.
Puisse un jour cette mère, au berceau de son fils,
Pensive, quelquefois parcourir mes récits ;
Et reposant ses yeux sur l'enfant qu'elle adore,
Suspendre sa lecture et la reprendre encore !

Ce maternel amour, par des charmes secrets,
Émeut la brute même au fond de ses forêts.
L'hyène épouvantable et l'affreuse panthère
Sous leur farouche aspect cachent un cœur de mère.
Terrible en sa douleur, par de lugubres cris
La lionne au désert redemande ses fils.
Lorsque du doux printemps la présence féconde
Au souffle des zéphyrs ressuscite le monde,
Renonçant à ses jeux, le peuple des oiseaux
Cherche au fond des bosquets les plus sombres rameaux,
Et la mère attentive arrondit et décore
Le nid de ses enfants qui ne sont pas encore.

Philomèle en nos bois suspend l'hymne d'amour;
En vain elle voit naître et voit mourir le jour
L'écho ne redit plus sa finale légère;
Et son tendre silence avertit qu'elle est mère.

Mais d'un devoir si doux, d'un si pur sentiment,
Femme! qui mieux que toi connaît l'enchantement?
Quand d'un souffle immortel Dieu même t'eut formée,
Tu naquis pour aimer comme pour être aimée.
En vain ce Dieu t'impose un long tribut de pleurs,
Ton courage redouble au sein de tes douleurs :
La mère qui pour nous a souffert sans faiblesse,
Avec moins de tourments aurait moins de tendresse.

Malheureux le mortel dont le cœur isolé
Par le doux nom de fils ne fut point consolé!
Il cherche tristement un appui sur la terre,
Et l'ennui vient s'asseoir sous son toit solitaire.
Le temps blanchit sa tête, et les ans l'ont vaincu:
Hélas! il a vieilli, mais il n'a point vécu.

Que j'aime à contempler cette mère adorée,
De rejetons charmants avec grâce entourée!
L'un assiége son front, d'autres pressent sa main;
Tandis que le plus jeune, étendu sur son sein,
Sans bruit, cherchant la place où son amour aspire,
Gravit jusqu'à la bouche où l'appelle un sourire.
Mais, par l'heure averti moins que par son amour,
Leur père impatient est déjà de retour.
Il entre... Quelle image! et quel moment de fête!
Immobile et charmé, sur le seuil il s'arrête.

Ne respirant qu'à peine, en silence il jouit
Sous son feutre à longs bords son front s'épanouit;
Dans ses yeux paternels la joie éclate et brille,
Et du fond de son âme il bénit sa famille.

Un père toutefois, avec austérité,
Tempère son amour par la sévérité;
Il étend sur ses fils sa longue prévoyance:
La mère sait aimer, c'est toute sa science.
J'en atteste un seul mot par le cœur inspiré.
Une mère perdit son enfant adoré;
Son digne et vieux pasteur sur sa vive souffrance
Versait le baume heureux d'une douce éloquence :
« Ranimez, disait-il, ce courage abattu;
Du pieux Abraham imitez la vertu.
Dieu demanda son fils, et Dieu l'obtint d'un père.
— Ah! Dieu ne l'eût jamais exigé d'une mère! »
Cri sublime, qui seul vaut les plus doctes chants!
Et comment exprimer ces transports si touchants
Qu'à l'âme d'une mère un tendre amour inspire?
Elle aime son enfant même avant qu'il respire.
Quand ce gage chéri, si longtemps imploré,
S'échappe avec effort de son flanc déchiré,
Dans quel enchantement son oreille ravie
Reçoit le premier cri qui l'annonce à la vie!
Heureuse de souffrir, on la voit tour à tour
Soupirer de douleur et tressaillir d'amour...
Ah! loin de le livrer au sein de l'étrangère,
Sa mère le nourrit, elle est deux fois sa mère.
Elle écoute, la nuit, son paisible sommeil;
Par un souffle elle craint de hâter son réveil.

Elle entoure de soins sa fragile existence;
Avec celle d'un fils la sienne recommence;
Elle sait, dans ses cris devinant ses désirs,
Pour ses caprices même inventer des plaisirs.

Quand la raison précoce a devancé son âge,
Sa mère, la première, épure son langage;
De mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,
Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons :
Soin précieux et tendre, aimable ministère,
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère!
D'un naïf entretien poursuit-elle le cours,
Toujours interrogée, elle répond toujours.
Quelquefois une histoire abrége la veillée;
L'enfant prête une oreille avide, émerveillée;
Appuyé sur sa mère, à ses genoux assis,
Il craint de perdre un mot de ces fameux récits.
Quelquefois de Gesner la muse pastorale
Offre au jeune lecteur sa riante morale;
Il s'amuse et s'instruit : par un mélange heureux,
Ses jeux sont des travaux, ses travaux sont des jeux.

La lice va s'ouvrir : l'étude opiniâtre
Te dispute ce fils que ton cœur idolâtre,
Tendre mère! Déjà de sérieux loisirs
Préparent ses succès ainsi que tes plaisirs.
Enfin luit la journée où le rhéteur antique,
D'un peuple turbulent monarque flegmatique,
Dépouillant de son front la morne austérité,
Décerne au jeune athlète un laurier mérité.
En silence on attache une vue attendrie

Sur l'enfant qui promet un homme à la patrie...
Cet enfant, c'est le tien : un cri part; le vainqueur,
Porté par mille bras, est déjà sur ton cœur;
Son triomphe est à toi, sa gloire t'environne,
Et de pleurs maternels tu mouilles sa couronne.

Il échappe à l'enfance, et ses nouveaux destins
L'appellent désormais vers les pays lointains :
Ton âme se déchire à cet adieu funeste...
Mais, du moins, s'il s'éloigne, une fille te reste;
Ta fille caressante, attachée à tes pas,
Semble te dire : « Moi, je ne partirai pas. »
Moins changeante en ses goûts, en ses jeux plus paisible,
Son esprit est plus souple, et son cœur plus sensible :
Comme l'aube promet le jour à l'horizon,
Elle te fait déjà pressentir sa raison;
Et, d'un devoir futur déjà préoccupée,
Rêve le nom de mère en berçant sa poupée.
Oh ! comme avec orgueil ton regard enchanté
Voit sa beauté naissante éclipser ta beauté !
Quand le trouble inconnu d'une première flamme
De ses quinze printemps vient avertir son âme,
Ton silence attentif interroge ses vœux,
Et sa plus tendre amie a ses plus doux aveux.

Mais il se lève enfin, le jour où ta tendresse,
Aux vertus d'un époux confiant sa jeunesse,
Attache en soupirant sur ce front virginal
La guirlande et le lin du bandeau nuptial !
Ta parure importune est en vain préparée :
Du bonheur de sa fille une mère est parée.

Parmi les flots pressés d'un peuple curieux,
Tu t'avances; la joie étincelle en tes yeux.
La voilà, cette enceinte où jadis ta famille
Unit ta destinée au père de ta fille!
La majesté du lieu, l'orgue et ses longs accents,
Ces parfums solennels, ces nuages d'encens,
Des divines clartés ce pur dépositaire
Qui grave dans les cieux les serments de la terre,
Le livre, les flambeaux, les vases consacrés,
De la religion symboles révérés,
L'autel, les deux époux, le voile d'hyménée
Qui s'étend, soutenu sur leur tête inclinée,
Tout émeut, tout inspire un saint recueillement.
La mère est immobile, et sourit tristement :
Elle écoute, muette et l'oreille captive,
Ce seul mot que prononce une bouche craintive;
Et le trouble touchant de son cœur maternel
Est encore une offrande aux yeux de l'Éternel.

Charme consolateur, la bonté d'une mère,
De la bonté céleste image auguste et chère,
Trésor de tous les temps et de tous les climats,
A devancé la vie et survit au trépas.
Que des Canadiens j'aime l'antique usage!
Sur les bords du torrent, près du rocher sauvage,
Leur âme se nourrit du charme des douleurs;
Ils cultivent la tombe et l'arrosent de pleurs.
Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle,
Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.
Morne et silencieux, sur la pierre étendu,
Le père croit revoir le fils qu'il a perdu.

Les yeux levés au ciel, la mère désolée
S'approche avec lenteur de l'étroit mausolée,
Et, soupirant le nom de cet enfant chéri,
Répand sur son tombeau le lait qui l'eût nourri!

De son fils qui n'est plus la plaintive Indienne
Voit les vents balancer la tombe aérienne...
Mais le jour où l'enfant s'endort du grand sommeil,
S'inclinant sur sa bouche, elle attend son réveil :
Quand le soleil trois fois a doré le nuage,
Elle lui forme un lit de fleurs et de feuillage,
De l'érable docile agite le rameau...
Et ne s'aperçoit pas qu'elle berce un tombeau!

O de Madagascar gémissante insulaire!
Ton fils, qu'a réclamé la fatale colère,
Ton fils est en naissant arraché de tes bras,
Un inflexible dieu le condamne au trépas.
Ta voix se mêle au bruit des vagues du rivage,
Elle attendrit l'écho de ta grotte sauvage :
« Dieu de pleurs et de sang! qu'exiges-tu de moi?
Dieu cruel! quelle est donc ta sanguinaire loi?
Hélas! pour t'obéir, faut-il à l'innocence
Donner en même temps et ravir l'existence?
Mais si mon fils échappe aux flots du noir torrent,
Comme un spectre hideux, dans le désert errant,
Chargé d'une langueur que chaque jour augmente,
Pâle et triste, insensible aux baisers d'une amante,
Accablé de lui-même, et vieux avant le temps,
Malheureux, il vivra pour mourir plus longtemps.
Qu'il meure... Qu'ai-je dit, cruelle? et je suis mère!

Non, mon fils, tu vivras. S'il faut te satisfaire,
Redoutable Nyang ! frappe, je t'appartiens.
Me voici ; prends mes jours, mais épargne les siens. »

Si de l'antiquité nous cherchons les vestiges
Aux poétiques lieux si féconds en prestiges,
Que d'émouvants tableaux se pressent sous nos yeux !
Clytemnestre dispute Iphigénie aux dieux.
Aux bords du Simoïs, sur les débris de Troie,
Andromaque éplorée, à sa douleur en proie,
Cachant Astyanax à ses vainqueurs jaloux,
Recommande son fils au tombeau d'un époux.
Hécube échevelée, et d'amour intrépide,
Vole aux chants de la Thrace, implacable Euménide.
Frémis, Polymnestor !... Évoquant Némésis,
Aux mânes de son fils elle immole tes fils.

Hâtons-nous d'écarter ces images fatales.
De l'antique Israël parcourons les annales.
Puissé-je retracer avec fidélité
Ces nobles traits, si grands dans leur simplicité !

Dans le vaste silence, une voix désolée
A retenti longtemps au fond de la vallée :
C'est la voix de Rachel... O regrets superflus !
Ne la consolez point : ses enfants ne sont plus.

De l'innocente Agar qui ne sait l'aventure ?
Dans le désert sans fruits, sans ruisseaux, sans verdure,
Elle a vu, d'un regard sombre et désespéré,
Le dernier aliment par son fils dévoré ;

Sur les arides bords de la coupe épuisée
Ismaël porte en vain une lèvre embrasée.
Agar cherche autour d'elle... Elle appelle trois fois,
Et le désert immense est muet à sa voix.
« De l'eau! lui dit l'enfant; des fruits! ou que je meure! »
La triste Agar l'entend, et se détourne, et pleure.
Elle invoque le ciel : « Daigne le secourir,
Grand Dieu! je n'ai qu'un fils, et ce fils va mourir.
Ne puis-je l'abreuver de mes larmes amères! »
Agar! il est un Dieu qui veille sur les mères.
Du séjour de la gloire un ange est descendu;
L'onde jaillit : l'enfant à la vie est rendu.
Heureuse en un désert que le soleil dévore,
Sous le toit d'Abraham Agar se croit encore.

Mais sans interroger le livre du passé,
Qu'un plus récent exemple, à nos yeux retracé,
Dise par quel pouvoir le maternel courage
D'un lion dans Florence intimida la rage.

De l'étroite prison qui rassemble à grands frais
Les monstres des déserts, les hôtes des forêts,
Un lion s'échappa : tout fuyait à sa vue.
Dans le commun désordre, une mère éperdue
Emportait son enfant... Dieu! ce fardeau chéri,
De ses bras échappé, tombe; elle jette un cri,
S'arrête, et l'aperçoit sous la dent affamée.
Elle reste immobile et presque inanimée,
Le front pâle, l'œil fixe, et les bras étendus.
Elle reprend ses sens un moment suspendus;
La frayeur l'accablait! la frayeur la ranime.

O prestige d'amour! ô délire sublime!
Elle tombe à genoux: « Rends-moi, rends-moi mon fils! »
Ce lion si farouche est ému par ses cris,
La regarde, s'arrête et la regarde encore:
Il semble deviner qu'une mère l'implore.
Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.

Tendres mères! souffrez qu'à ces récits nombreux
J'ose ajouter encore un récit douloureux:
Peut-être de mes chants l'intérêt s'en augmente.

Délices de sa mère, une fille charmante
Du père le plus tendre était aussi l'amour.
A sa neuvième année il manquait un seul jour:
Déjà pour célébrer l'époque fortunée
La fête de famille allait être ordonnée;
Déjà... mais tout à coup la jeune Coraly
Fuit les jeux; sur ses traits où la rose a pâli
Par degrés se répand une langueur secrète.
Sa mère l'interroge, elle reste muette.
Bientôt d'un mal cruel ses jours sont menacés;
Les brûlantes ardeurs et les frissons glacés
De la fièvre inégale attestent la présence.
L'art s'arrête, étonné de son insuffisance.
L'élève d'Esculape au chevet s'est assis:
Il observe longtemps, et, longtemps indécis,
Reconnaît ce fléau, des rives étrangères
Récemment apporté pour le malheur des mères.

Il frémit, sans songer qu'un avide regard
Épiait sur son front les terreurs de son art.
Hélas! c'en fut assez pour la triste Euphrasie.
D'un invincible effroi dès ce moment saisie,
Elle ne rêva plus qu'infortune et que mort.
Pour comble de douleur, un inquiet transport
Agita, tout un jour, cette fille adorée.
Souvent elle disait d'une voix égarée :
« Ma mère m'abandonne, elle n'est point ici. »
Sa mère, l'œil en pleurs, répondait : « Me voici. »
L'enfant la regardait, et secouait la tête.
« On ne me parle plus des apprêts de la fête,
Reprenait Coraly. Je crois que j'y serai,
A moins... » Elle se tait. Dans un cœur ulcéré
C'est ainsi qu'enfonçant un trait qui le déchire,
De sa mère souffrante elle accroît le martyre.
Sa mère cependant la veillait : une nuit,
De son souffle pénible elle écoutait le bruit :
Des mots entrecoupés et des soupirs plus sombres
Lui parurent soudain sortir du sein des ombres;
Elle crut reconnaître, à ces sons gémissants,
L'effrayante agonie et ses rauques accents.
« Adieu, c'est pour toujours! » fut l'adieu long et tendre
Que d'une faible voix Coraly fit entendre.
Il lui semblait mourir. D'Euphrasie, à ces mots,
Le désespoir éclate en douloureux sanglots.
On accourt à ses cris : son époux, non sans peine,
Muet et consterné, loin de ces lieux l'entraîne;
Mais lui-même y revient du baiser de douleur
Presser un front livide et des traits sans couleur.
En tremblant il s'approche... O bonheur! ô merveille!

Du sommeil de la mort Coraly se réveille.
La nature, de l'art prévenant les secours,
Par une crise heureuse avait sauvé ses jours.
« Viens, triste mère ! viens; ta Coraly respire. »
Elle ne répond pas. D'un morne et froid délire
L'égarement tranquille occupe son esprit.
Elle pleure parfois, parfois elle sourit.
Son trouble réfléchi semble la raison même.
« Ah ! lui dit son époux, bénis le Dieu suprême :
Notre fille est vivante, et ce Dieu nous la rend.
—Adieu, c'est pour toujours ! » répond-elle en pleurant.
Dans le champ du repos, voisin de son asile,
Un jour, à ses regards, sous le saule mobile,
S'offrit récent encore un étroit monument :
« Elle est là ! » cria-t-elle; et depuis ce moment
Elle sema de fleurs cette tombe inconnue.
« Absente quelque temps, ta fille est revenue,
Dit enfin son époux, cherchant à la guérir
De ce trouble fatal qu'elle aimait à nourrir.
Tu l'aimais tant ! Veux-tu qu'en tes bras je l'amène ?
— Non, répond Euphrasie. Une espérance vaine
A mes maux, à mon deuil ne saurait m'arracher.
Elle ne viendra point, mais j'irai la chercher.
— A tes yeux un instant permets qu'elle paraisse.
— Croit-on par un détour abuser ma tendresse ?
N'importe ! j'y consens. Amenez dans mes bras
Cet enfant si chéri, que je ne connais pas. »
Coraly reparaît sur le sein de son père.
« C'est moi-même, c'est moi : quitte ce front sévère.
Réponds, que t'ai-je fait ? tu ne m'aimes donc plus ? »
Sa douce voix s'exhale en accents superflus.

Sa mère la regarde et demeure en silence.
« Oui... J'admire, il est vrai, leur vive ressemblance,
Dit-elle, je revois ce que j'ai tant aimé
Dans le portrait vivant d'un reste inanimé.
Vous avez bien choisi : cette jeune étrangère
Tromperait tous les yeux, hors les yeux d'une mère.
Éloignez-la. Je crois que ce cruel présent
Rend de mes maux encor le fardeau plus pesant.
Mon enfant, laissez-moi toute mon infortune;
Rejoignez votre mère. — Hélas! j'en avais une.
— Elle n'est plus? — Du moins elle est morte pour moi.
Elle me méconnaît, et je ne sais pourquoi.
— Viens, ma fille, partons; je suis encor ton père,
Dit l'époux d'Euphrasie, affectant la colère.
— Arrêtez, cria-t-elle, arrêtez, cher époux!
Laissez-moi l'embrasser. Ses regards sont si doux!
A l'éntendre, à la voir déjà je m'accoutume.
— Non, non; de vos regrets elle accroît l'amertume.
Partons. — Adieu, ma fille! en te perdant, je crois
Perdre ma Coraly pour la seconde fois.
Pourquoi l'ai-je voulu? mon époux inflexible
Punit ce cœur glacé redevenu sensible.
Adieu, ma fille, adieu. » Sa fille en l'écoutant
Faiblement répéta comme au fatal instant :
« *Adieu. C'est pour toujours!* » A cette voix si tendre,
La mère jette un cri : « Ciel! que viens-je d'entendre?
C'est elle encor, c'est elle. Oui, les mêmes adieux,
Le même accent!... j'en crois mon oreille et mes yeux.
Ma Coraly, c'est toi que je tiens, que j'embrasse.
Et toi que j'accusais, cher époux, fais-moi grâce.
Quand pour elle mes bras refusaient de s'ouvrir,

Combien de ces refus ton cœur a dû souffrir!
Hélas! dans les chagrins dont j'étais consumée,
Le mien la repoussait pour l'avoir trop aimée. »
Elle dit, et, baignés de pleurs délicieux,
Ils s'embrassent tous trois en bénissant les cieux.
Depuis, l'heureuse mère avec un doux sourire
Raconte quelquefois son maternel délire;
Quelquefois, quand le jour penche vers son déclin,
Avec sa Coraly gagnant l'enclos voisin,
Sur ce cercueil, objet d'une erreur triste et chère,
Elle porte des fleurs au fils de l'étrangère.

Tant d'exemples touchants me ramènent à toi,
Ma mère! Eh! qui jamais fut plus aimé que moi?
J'avais un père : il fut l'ami de mon enfance.
A peine dans la fleur de mon adolescence,
Je le perdis. Frappé de ce premier malheur,
Je fis sur son tombeau l'essai de la douleur.
Ma mère, ce fut toi dont la main tutélaire
Écarta de mon front le cyprès funéraire.
Puissê-je, par mes soins payant tes soins constants,
Réchauffer ton hiver des feux de mon printemps!
Du chantre dont Windsor admira l'harmonie,
J'aurai du moins le cœur, si je n'ai son génie.
Des ennuis d'une mère il charma le long cours;
Elle aida son enfance, il soutint ses vieux jours;
Dans ses yeux inquiets ses yeux aimaient à lire,
Et pour servir sa mère il déposait sa lyre.

NOTE.

. . . . La bonté d'une mère,
De la bonté céleste image auguste et chère. . . .

J'avais voulu représenter le pouvoir d'une mère dans toutes les époques de la vie; mais j'ai sacrifié à la régularité du plan ce morceau dont la fin appartenait plutôt à l'amour filial qu'à l'amour maternel. Voici les vers supprimés :

Quand de nos passions le feu s'est amorti,
Pouvoir consolateur! tu n'es que mieux senti.
Heureux qui, fatigué d'une longue tempête,
Sur le sein maternel peut reposer sa tête!
L'homme, quelques instants bercé par les amours,
Voit s'envoler bientôt le rêve des beaux jours.
Tôt ou tard il répète, abjurant sa chimère:
« On retrouve une amante, et jamais une mère! »

Éprouve-t-il du sort les coups injurieux?
Tout de l'adversité craint l'air contagieux :
Fatigué de ses cris, de sa plainte importune,
L'ami de son bonheur trahit son infortune;
Une ingrate beauté, que lasse son chagrin,
Fuit, et cherche l'amour sur un front plus serein.
Il ne conserve rien... que le jour, qu'il déteste !...
Non, il n'a rien perdu, sa mère encor lui reste!

Un souvenir, mêlé de plaisir et de deuil,
Ranime ce vieillard sur les bords du cercueil.
L'image d'une mère en son âme est empreinte;
Il répète ce nom d'une voix presque éteinte:
Ce nom revient toujours parmi ses longs récits.
Quelquefois, entouré des enfants de ses fils,
Sa main leur montre encor le toit héréditaire:
« Voyez-vous, leur dit-il, ce réduit solitaire?
Là ma mère vivait, ici fut mon berceau...
Près des lieux où bientôt s'ouvrira mon tombeau! »
Bon vieillard! tes enfants honoreront ta cendre:
Qui regrette une mère aux regrets doit prétendre.

Honneur à nos aïeux ! ces vieux et francs Gaulois
Fondaient sur les vertus l'édifice des lois.
Dans leurs temples brillaient sur l'or du sanctuaire
Ces mots divins : *Défends ta patrie et ta mère!*

On aime surtout à voir les grands hommes payer au sentiment filial un tribut de respect et d'émotion :

Ces farouches guerriers en ont connu les charmes;
Les pleurs de la nature ont coulé sur leurs armes.
Voyez ce conquérant, par sa gloire aveuglé :
Sous son char destructeur l'univers a tremblé;
Il serait un brigand, s'il n'était Alexandre.
Le plus fier des vainqueurs est des fils le plus tendre...

On est tenté de pardonner au fils d'Olympias la cruauté du meurtrier de Callisthènes. Antipater reprochait un jour à Alexandre ses déférences pour sa mère : « On se plaint, on « murmure, lui disait-il; chaque jour une lettre envoyée « secrètement vient vous avertir de votre faiblesse. — Amis, « répondait le héros, mille lettres comme celles-là seraient « toutes effacées par une seule larme de ma mère. »

Voici ce qu'Alexandre, touchant à sa dernière heure, écrivit à Olympias :

« Alexandre, qui était hier le maître de toute la terre, et « qui aujourd'hui va être enfermé dans ses entrailles, à Olympias, la plus tendre des mères, qu'il a si peu vue, et qu'il « ne reverra jamais, salut.

« Mes ancêtres m'ont frayé le chemin où je suis, et je vais « le frayer à ceux qui viendront après moi; vous-même, « mère infortunée, vous marchez sur mes pas; il en est « des hommes ce qu'il en est des jours : ils se succèdent « rapidement les uns aux autres, et vont se perdre dans « l'abîme de l'éternité. Ne vous laissez donc pas séduire « par les attraits de ce monde trompeur; plus ses faveurs « sont grandes, moins elles sont durables. La fin tragique « du roi Philippe, mon père, en est un exemple bien « frappant : ses triomphes, vos vœux, votre amour, rien n'a « pu le soustraire au coup mortel qui vous l'a enlevé; et,

« quoique je meure dans la force de l'âge, il n'a pu me « survivre. Supportez ma perte avec courage, et ne laissez « pas échapper des larmes également indignes de vous et de « moi : passez dans la retraite les jours qui vous restent à « couler; ou, si la solitude vous effraye, n'admettez dans « votre compagnie que ceux qui n'auront point ressenti les « épreuves de l'adversité : leur petit nombre (si cependant « il est quelqu'un sur la terre constamment heureux) sera « pour vous un motif de consolation.

« Quant à moi, je pars; les lieux qui m'attendent m'offrent « une tranquillité que je n'ai pu goûter ici-bas. Au nom des « tendres liens qui nous unissent, ne vous laissez pas « abattre par le chagrin; c'est la dernière preuve qu'exige « de votre amour un fils respectueux. Puisse cette lettre, « que je date du dernier jour de ce monde et du premier de « l'autre, adoucir vos peines et soulager vos maux! Je le « désire et je m'en flatte: ne trompez pas un espoir si con- « solant pour moi, et ne contristez point mon âme par une « douleur immodérée. Adieu. »

On sait de quels regrets Sertorius honora le tombeau de sa mère.

Mais quel plus noble exemple du pouvoir maternel sur le cœur le plus inflexible que le trait si souvent cité de *Véturie et Coriolan?* J'avais essayé de donner à ce récit la forme dramatique; mais j'ai craint qu'un dialogue ne parût déplacé dans un poëme. Voici ce morceau :

Tout tremble au Capitole, et du bras d'un seul homme
Dépend ou le salut ou la perte de Rome.
Son sort, ô Véturie ! est remis en tes mains.
Elle implore d'un fils la grâce des Romains...
— Les Romains m'ont banni. — Mais Rome t'a vu naître.
— Ils sont ingrats. — Mon fils, toi-même veux-tu l'être?
Dans ses murs suppliants crains-tu de revenir ?
— J'y reviendrai, terrible, armé pour les punir.
— Ta patrie... — Est l'exil. Rome m'est étrangère;
Je n'ai plus de pays... — Tu n'as donc plus de mère?
Donne ce glaive... — O ciel ! arrêtez... — Tu frémis !
— Ma mère !...—Tu t'émeus! Sois Romain. — Je suis fils.

Vous l'emportez... Mais, toi, Rome, n'en sois pas vaine :
Il fallait tant d'amour pour vaincre tant de haine.

Les mots de mère et de patrie semblent tenir l'un à l'autre. Peut-être l'idée de patrie aurait moins de douceur, moins d'empire, si l'on n'y attachait le souvenir d'une mère. Je doute que le *ranz des vaches*, qui faisait déserter les soldats suisses, eût eu autant de pouvoir sur leurs âmes, s'il ne leur avait rappelé les jours heureux de leur enfance. J'avais consacré quelques vers à cette intéressante image :

Avec enchantement l'enfant de l'Helvétie
Entend cet air magique, où, surpris, éperdu,
Il aime à retrouver tout ce qu'il a perdu.
Il entend d'une oreille avide, émerveillée,
La flûte du pasteur, les chants de la veillée;
Il écoute le bruit des troupeaux mugissants,
De ses jeunes amis reconnaît les accents,
La voix surtout, la voix de sa mère chérie :
Sa mère ! ah ! tout son cœur revole à sa patrie.

J'y ajoutais un autre tableau du même genre :

Les monts de la Savoie, au retour du printemps,
Députent vers Paris leurs jeunes habitants;
Chacun conduit son fils au pied de la colline,
Lui dit adieu... L'enfant vers nos murs s'achemine,
Avec ses dents d'albâtre et son teint rembruni...
Il est pauvre : qu'importe ? un père l'a béni.
Déjà, s'armant d'un fer, sa main souple et hardie
De nos foyers noircis écarte l'incendie.
Qu'on l'interroge alors ; cachant mal ses douleurs,
Il parle de sa mère, en essuyant ses pleurs.
Tous les ans, pour la voir, sous un léger bagage,
Il part, poursuit gaîment son paisible voyage, etc....

POÉSIES LÉGÈRES

POÉSIES LÉGÈRES

LE DÉJEUNER.

Mes chers amis, certes, je fais grand cas
Du sage auteur de la Gastronomie;
Mais j'avoûrai que le meilleur repas
Est un repas auprès de son amie;
Et c'est le seul dont il ne parle pas!
Un peu friand, je sers à ma manière
Le dieu joufflu du joyeux La Reynière.
Chapon doré! succulente perdrix!
Dindonneau tendre, au brillant coloris!
Mets enchanteurs, que l'odorat dévore!
Vous manger seul a sans doute son prix;
Mangés à deux, vous valez mieux encore.

Je prise fort tout plaisir clandestin.
Or, vous saurez qu'il est de par le monde
Jeune beauté qui n'est brune ni blonde,
Dont les cheveux, d'un séduisant châtain,
Vont se jouant sur le plus blanc satin.
Si vous voyez nymphe aimable et lutine,

19.

Au doux regard, au sourire malin,
O mes amis ! vous direz · c'est Florine.

Dans ma retraite elle doit, ce matin,
Venir s'asseoir à mon humble festin.
Durant la nuit, cette image riante
Préoccupait mon âme impatiente.
Avant que l'aube eût coloré les cieux,
Le froid sommeil avait fui de mes yeux,
Et j'accusais l'horloge vigilante
De s'endormir dans sa marche trop lente.

Du déjeuner commençons les apprêts.
D'un rien l'amour fait une grande affaire.
Plaçons ici le fruit qu'elle préfère.
Que ces rideaux, complaisants et discrets,
D'un jour douteux protégent nos secrets.
Notre couvert, de la gauche à la droite,
A lui tout seul remplit la table étroite :
Tant mieux ! mes pieds, comme au hasard placés,
Seront aux siens mollement enlacés.
Mais tout est prêt : un poëte sait être
Tout à la fois et serviteur et maître ;
Sans nul valet, il n'est point asservi
A bien payer pour être mal servi.

Quel bruit charmant vient frapper mon oreille ?
On a frappé... C'est elle ! heureux moment !
Elle paraît aux yeux de son amant,
Plus belle encor qu'elle n'était la veille.
Par un baiser, savouré lentement,

J'ai salué mon aimable convive.
Le cœur lui bat : inquiète et craintive,
Elle tremblait qu'un regard curieux
N'eût épié ses pas mystérieux;
Je la rassure. Elle entre : je détache
Le nœud jaloux du chapeau qui la cache.
Vingt mots confus et jamais achevés
Sont sur sa bouche au passage enlevés...
Je vois Florine, et je ne vois plus qu'elle!
Sans le vouloir on peut, en pareil cas,
Pour la convive oublier le repas :
Malignement elle me le rappelle;
Tandis qu'Amour, souriant à l'écart,
Du doux festin jure d'avoir sa part.

Certain auteur, qu'à bon droit on renomme,
Qui de la table a chanté les appas,
Du déjeuner rimerait tous les plats;
Mais un amant n'est point un gastronome.

Le temps s'enfuit : d'un regard amoureux,
J'ose implorer un moment plus heureux...
Elle dit non, d'une voix faible et douce;
Son œil m'attire, et sa main me repousse.
De ses refus s'augmente mon ardeur.
Belle d'amour, plus belle de candeur,
Presque à regret à mes vœux elle cède,
Et ses transports sont voilés de pudeur.
Mais aux transports le calme enfin succède.
Il faut passer du silence aux discours :
Des voluptés nécessaire intermède,

Un peu d'esprit vient à notre secours;
Un peu d'esprit ne nuit point aux amours.

Florine alors m'ordonne avec tendresse
De célébrer l'amour et son ivresse :
« Y penses-tu, lui dis-je? moi, rimer!
Auprès de toi je ne sais rien qu'aimer.
A tes genoux j'ai déposé ma lyre.
Rêves de gloire ont des charmes pour nous;
Mais, je le sens, délire pour délire,
Rêves d'amour sont encor les plus doux. »

Je vois bientôt ses jolis doigts de rose
Éparpiller et mes vers et ma prose.
Qu'avec plaisir mon aimable lutin,
Bouleversant mon grec et mon latin,
Parvient enfin au tiroir solitaire
Où ses billets vont se réfugier!
Elle aperçoit celui que le premier
Sa main traça loin des yeux de sa mère.
Elle sourit voyant de ses cheveux
Enveloppés dans la même romance
Qui l'accusait de son indifférence,
Et soupirait mes timides aveux.

J'entends sonner l'heure qui la rappelle.
Elle va fuir... mon bonheur avec elle!
« Demeure encor... — Je ne puis; il est tard!... »
Un long baiser, le baiser du départ,
Vient m'embraser de son humide flamme.
D'un pas furtif elle sort sans témoin;

Elle s'éloigne, elle emporte mon âme;
Et mon adieu la suit encor de loin.
Je rentre, et, seul avec ma rêverie,
Des voluptés dont mon cœur s'enivra
Je me retrace une image chérie...
En soupirant, je dis : « Elle était là! »

DIALOGUE

ENTRE LA RIME ET LA RAISON.

LA RAISON.

Quel heureux sort, ma sœur, aujourd'hui nous rassemble?
On nous rencontre, hélas! si rarement ensemble!
Dans nos communs destins quel fatal changement!
N'occupant autrefois qu'un même logement,
Chez Racine et Boileau nous vivions d'ordinaire;
Nous ne nous quittions pas : maintenant, au contraire,
Ce n'est que le hasard qui nous peut réunir.

LA RIME.

J'ai tant à faire, aussi! je n'y saurais tenir.
A toute heure, en tous lieux, on m'assiége, on m'obsède;
Aux importunités il faut bien que je cède;
Enfin, petits et grands, chacun court après moi.
Non, je ne puis, ma sœur, suffire à mon emploi.
Visiter tous les sots! la fatigue est trop grande.
Tant bien que mal pourtant il faut que je me rende

Chez nos auteurs du jour, chez mille beaux esprits
Faisant couplets, quatrains, et bouquets à Chloris,
Petits vers anodins, madrigaux à la glace...
Ma foi, sans vanité, j'y tiens fort bien ma place.

LA RAISON.

Régnez chez ces auteurs : ah ! je vous le permets;
Vous avez le champ libre, on ne m'y voit jamais.

LA RIME.

Vos beaux discours chez eux ne feraient pas fortune;
Peut-être pourriez-vous leur paraître importune.
J'y suis, c'est bien assez; et moi-même, entre nous,
Je ne suis pas toujours exacte au rendez-vous.
Mais, ma sœur, à présent, que faites-vous?

LA RAISON.

J'ennuie.

LA RIME.

Pourquoi me quittiez-vous? le ciel vous a punie.

LA RAISON.

C'est votre faute! hélas! Du matin jusqu'au soir,
Lorsque je disais blanc, vous me répondiez noir;
A chaque instant c'étaient nouvelles brouilleries.
Un beau jour, lasse enfin de vos tracasseries,
Je partis, m'exposant aux injures des sots :
Peut-on jamais trop cher acheter le repos?
Vous courûtes le monde en franche aventurière;
Moi, pour vous imiter je me sentis trop fière :
Vous avez fait fortune avec quelques appas,
Mais pour moi, je fus sage, et ne réussis pas.

LA RIME.

On vous boude partout, partout je fais merveilles;
Avec un double son je frappe les oreilles,

Et l'on dit que l'oreille est le chemin du cœur.
On vous connaît si peu, que j'en ai vu, ma sœur,
Qui me prenaient pour vous; jugez de la méprise!
Vous plaisez peu sans moi.

LA RAISON.

Sans moi l'on vous méprise.

LA RIME.

Un peu plus de justice et point tant de mépris,
Chère sœur; comme vous on peut avoir son prix.
Repassons nos défauts, jugeons-nous l'une et l'autre :
Vous me direz mon fait, je vous dirai le vôtre.

LA RAISON.

Parlez, je vous écoute en un calme profond.

LA RIME.

C'est vous qui commencez, je ne vais qu'en second;
C'est l'usage.

LA RAISON.

Eh bien donc, il faut vous satisfaire.
Je parle sans aigreur, écoutez sans colère :
Dans les petits propos vous êtes assez bien,
Mais un peu monotone en un grave entretien.
On dit aussi (peut-être a-t-on voulu médire)
Que trop souvent, ma sœur, vous parlez sans rien dire.
Vous exprimez à peine en vingt mots superflus
Ce que moi je dirais en quatre tout au plus;
Et votre double son, dans sa chute pareille,
Revient incessamment tyranniser l'oreille :
Ainsi du balancier le bruit assoupissant
A mouvements égaux frappe l'air gémissant.
Chacun du premier mot prévoit votre pensée;
On termine aisément la phrase commencée,

Et cette phrase enfin, dût-elle me braver,
Une fois entamée, il faut bien l'achever;
Il faut absolument, pour la rendre complète,
Placer à tout hasard votre folle épithète.
Vous faites bien du mal et sans vous en douter.

LA RIME.

Avez-vous dit, ma sœur? voulez-vous m'écouter?
Vous avez l'air sévère, et même un peu farouche:
Ce n'est que pour gronder que vous ouvrez la bouche.
Vous parlez sèchement, avec austérité,
Et ce n'est point ainsi que plaît la vérité.
Vous êtes prude au moins: ce ton philosophique
Est fort beau, mais peut-être un peu soporifique.
Lorsqu'elle fait bâiller, la raison même a tort:
Que servent vos sermons? entend-on quand on dort?
N'est-il que des pavots à cueillir sur vos traces?
Un vieux sage l'a dit: sacrifiez aux Grâces.

LA RAISON.

Vos utiles conseils, ma sœur, seront suivis.

LA RIME.

Moi, je veux profiter un jour de vos avis,
Et ma reconnaissance...

LA RAISON.

Oh! comptez sur la mienne.

(Après un silence.)

Malgré tous vos défauts, il faut que j'en convienne,
Je vous aimais pourtant comme une tendre sœur.

LA RIME.

Ah! je vous chérissais aussi de tout mon cœur.

LA RAISON.

Souvent je vous ai vue, avec art balancée,

Dans les bornes du vers resserrer ma pensée,
Et dans le souvenir imprimer mes discours.

LA RIME.

Votre discernement m'était d'un grand secours.

LA RAISON.

Par vous mon moindre mot, prenant quelque importance,
Passait de bouche en bouche, et devenait sentence.

LA RIME.

Grâces à la vigueur que chacun vous connaît,
On souffrait ma faiblesse, et l'on me pardonnait.

LA RAISON.

M'en croirez-vous, ma sœur ? oublions des vétilles.
Le trouble fit toujours le malheur des familles :
Sans la bonne union point de prospérité.

LA RIME.

Si nous rétablissions notre communauté !
Si nous faisions dresser contrat en bonne forme !...

LA RAISON.

Votre avis est fort sage : aussi je m'y conforme.

LA RIME.

Eh bien ! suivez-moi donc, ma sœur : sans plus tarder,
Allons chercher quelqu'un qui nous puisse accorder.

ÉPITRE A MON DERNIER ÉCU.

Reste de mon léger trésor,
O toi! ma dernière ressource!
Toi qui du moins peuples encor
La solitude de ma bourse,
Écu modeste! il faut partir.
De ce départ mon cœur murmure;
Pourtant la nécessité dure
Me commande d'y consentir.
Je te regretterai sans cesse;
Je l'avoûrai de bonne foi :
Ami fidèle, auprès de moi
A peu près seul de ton espèce,
Depuis longtemps j'avais sur toi
Réuni toute ma tendresse.
Pauvre écu! quel sera ton sort?
Iras-tu courir par la ville,
Ou languir dans le coffre-fort
D'un vieux Crésus à l'âme vile?
En un seul jour te verra-t-on
Passer, d'une course rapide,
Du pauvre à l'opulent avide,
Ou de l'honnête homme au fripon?
O destin qui pour toi m'effraie!
Devrais-tu, partout dédaigné,
Aller, invalide et rogné,

Finir tes jours à la Monnaie?
Ou bien, de ce riche nouveau,
Habitant les énormes caisses,
Te perdre, mince filet d'eau,
Dans l'océan de ses richesses?
Que d'écueils s'offrent devant toi!
Pour tes mœurs je tremble d'avance:
Tu rempliras plus d'un emploi
Bien à charge à ta conscience.
Sans honte dis la verité :
Ouvriras-tu chaque semaine
Le temple si peu respecté
De Thalie et de Melpomène
A ce petit-maître affecté,
Fat par penchant, sot par nature,
Qui, parlant *ab hoc* et *ab hac*,
Juge de la littérature
Comme d'un jabot ou d'un frac?
Paîras-tu le lourd libelliste
Qui de maint ouvrage en crédit
Grossit effrontément sa liste,
Et dîne du mal qu'il a dit?
T'étalant avec impudence,
Viendras-tu siéger sans remord
Sur ces tapis maudits du sort,
Dont la couleur est l'espérance,
Et dont les effets sont la mort?
Encor si par toi l'opulence
Avec mystère secourait
La noble et timide indigence!
Cette image du moins pourrait

Me consoler de ton absence...
Vœux inutiles! vain regret!...
On parle tant de bienfaisance
Qu'on se dispense du bienfait.
Tu connaîtras notre faiblesse,
Et nos vices et nos travers,
Et tu sauras que ton espèce
Gouverne tout dans l'univers :
Tu sauras comment l'égoïste,
Isolé dans son froid bonheur,
Vit et meurt, solitaire et triste,
Sans se douter qu'il eut un cœur,
Comment la richesse inhumaine
Insulte au mérite indigent;
Et comment ce siècle d'argent
Au siècle de fer nous ramène.
Mais déjà tu fuis loin de moi;
J'entends sonner l'heure funeste...
Adieu, cher écu! Souviens-toi
Du meilleur ami qui te reste.
Si tu reviens un jour loger
Dans mon asile poétique,
Je te promets de rédiger
Ton voyage philosophique.

LES J'AI VU

DE LA PROMENADE DE LONGCHAMP.

J'ai vu cette brillante fête,
Fête des grâces, des amours,
Que trois mois d'avance on apprête,
Et dont on s'occupe trois jours.
J'ai vu la beauté sous les armes,
Rassemblant tous ses traits vainqueurs,
Doubler le pouvoir de ses charmes
Pour venir assiéger les cœurs.
J'ai vu la toilette nouvelle;
Et, d'honneur, j'en suis enchanté:
Ces dames mettent tant de zèle
A retracer l'antiquité,
Qu'on les verra, si cela dure,
Quittant l'habit grec ou romain,
Reprendre la simple parure
De la mère du genre humain.
J'ai vu tour à tour d'autres belles,
Se livrant à des goûts nouveaux,
Oser, amazones nouvelles,
Caracoler sur des chevaux...
Comme tomber n'est pas descendre,
Belles, prenez garde aux faux pas :
Vous risquez.. Vous devez m'entendre ;

Et Boufflers à su vous apprendre
Ce qu'il arrive en pareil cas.
J'ai vu la tournure grossière
Des parvenus en chars brillants :
Ces messieurs se tiennent dedans
De l'air dont on se tient derrière.
J'ai vu l'intrigant Dorival,
Qui faisait aujourd'hui figure,
Et demain vendra le cheval
Afin de payer la voiture.
J'ai vu *campos ubi Troja...*
J'ai vu les ruines célèbres
Du temple où jadis ce jour-là
Les nonnettes chantaient ténèbres
Avec les filles d'Opéra.
J'ai vu la foule confondue
Revenir au déclin du jour
Par la longue et sombre avenue
De ce bois planté par l'Amour,
Où, dit-on, à l'Hymen son frère
Le fripon joua plus d'un tour;
Bois charmant où le doux mystère
Établit avec lui sa cour.
J'ai vu l'amant et son amie,
Dans leurs yeux portant le bonheur.
Je les ai vus d'un œil d'envie,
Et me suis dit au fond du cœur :
« Ah! dans ce bois, aimable Laure,
Que ne puis-je avec toi rêver!
Je ne voudrais m'y retrouver
Qu'afin de m'y reperdre encore. »

PLAISIR ET PEINE.

En même temps Plaisir et Peine
Naquirent au divin séjour :
De Cythère l'aimable reine
A ces jumeaux donna le jour.
Le dieu qui lance le tonnerre
Leur départit des attributs :
Il donna des ailes au frère;
Pour la sœur il n'en resta plus.

« Qui me conduira sur la terre,
Dit-elle au monarque des dieux,
Moi, qui ne puis, comme mon frère,
Franchir l'espace radieux ? »
Il répond : « Bannis tes alarmes,
Descends sur l'aile du Plaisir;
Les blessures que font tes armes,
Il prendra soin de les guérir. »

Voilà donc que Peine et son frère
Viennent nous imposer des lois;
Sitôt qu'ils ont touché la terre,
Ils font usage de leurs droits.
Peine avec soin cachait son arme
Sous l'aile de son protecteur :

Quand l'une arrachait une larme,
L'autre accordait une faveur.

Et du Plaisir quittant les ailes,
Peine veut seule voyager;
Plaisir est caressé des belles,
Peine... aucun ne veut s'en charger.
Elle vient, malgré sa colère,
Le reprendre pour conducteur,
Et celui qui loge le frère
Doit avec lui loger la sœur.

A M. DE PARNY,

EN LUI ENVOYANT LE POÈME DE L'AMOUR MATERNEL.

A toi, très-aimable païen,
Demi-sacré, demi-profane;
Bon poëte, mauvais chrétien,
Qu'Apollon sauve, et que Dieu damne!
Chante Satan et Belzébut,
Caresse l'Amour et sa mère;
A la Vertu, matrone austère,
Je consacre un chaste tribut.
Mes vers n'ont rien qui scandalise :
Dans l'oratoire de Vénus
On répète tes *oremus;*

Tu plaisantes, je moralise.
Nous avons chacun notre emploi;
Ainsi, dans la même famille,
J'édifirai la mère, et toi
Tu feras soupirer la fille.
Tu célèbres la volupté,
Moi, la tendresse maternelle :
Ma part est la vie éternelle,
La tienne l'immortalité.

A MON BERCEAU.

Frêle berceau, premier asile
Qui protégeas mes premiers ans,
Édifice comme eux fragile!
Reçois le tribut de mes chants.
Les soins d'une mère chérie
Te gardaient à mon souvenir;
Et sous le ciel de la patrie
Ma douce et longue rêverie
Avec toi vient s'entretenir.
Tel au retour d'un grand voyage
Le nautonier, battu des mers,
Conte les maux qu'il a soufferts
Au compagnon de son jeune âge.
Que sont devenus ces moments
Où les tendres sœurs de mon père

Me rendaient trois fois une mère,
Condamnée à de longs tourments;
Où, dès la renaissante aurore,
Le père que je pleure encore
Respirait mon souffle incertain;
Où, près de lui, son noble frère
Disait : « Je suis aussi ton père, »
Et rêvait mon futur destin!
Ces deux amis de mon enfance
Dorment sous la tombe; et mes yeux,
Privés de leur douce présence,
Ne les reverront plus qu'aux cieux.

Heures douces et passagères
Où les amertumes légères
De l'enfance sont les malheurs!
Age d'innocence et de grâce,
Où, pour elle, un si court espace
Sépare les ris et les pleurs!
Que je regrette votre fuite!
Gloire, plaisirs, fortune, amour,
Caressant mon âme séduite,
Vinrent me bercer à leur tour.
Perfide attrait! faveur cruelle!
C'est ainsi que l'onde infidèle
Balance d'abord mollement
La fragile et vague nacelle
Qu'engloutit son gouffre écumant.
Tout m'a trahi, le bonheur même.
J'aimai, j'aimai d'amour extrême;
Comme j'aimai, je fus chéri.

Elle était jeune, aimable et belle...
Et quatre fois l'herbe nouvelle
Déjà sur sa tombe a fleuri.
Avant de quitter la lumière,
Elle me dit : « Ne pleure pas.
Tôt ou tard tu me rejoindras :
Seulement je pars la première. »
Et moi, fidèle à mes ennuis,
Au murmure des vents d'automne
Dès que le triste oiseau des nuits
Mêle sa plainte monotone,
J'écoute, et d'instants en instants,
Il me semble sous la ramée
Ouïr cette ombre bien-aimée
Qui vient me dire : « Je t'attends. »

LE CHOIX DE DIANE.

Vénus à Diane en colère
Enleva le bel Adonis :
Trop jeune encore pour la mère,
Il devint compagnon du fils.

Cet enfant, cher à la déesse,
Ressemblait au sien traits pour traits;
Même âge, même air de simplesse :
C'était l'Amour, aux ailes près.

Un jour, dans un sombre bocage,
Diane errant, son arc en main,
Près de Vénus sous le feuillage
Voit bondir le couple enfantin...

Mais quoi! deux ailes sont écloses,
Et soudain Vénus a deux fils :
« Choisis, dit-elle, si tu l'oses;
L'un est l'Amour, l'autre Adonis. »

Diane balance; elle est sage,
Elle tremble de s'engager.
Laisser Adonis, quel dommage!
Mais prendre l'Amour, quel danger!

Le rusé, feignant l'innocence,
À la faveur du demi-jour,
Trompa Diane et sa prudence :
Elle choisit, et prit l'Amour.

Adieu projets, adieu sagesse!
L'Amour est déjà dans son cœur.
A cette erreur de la déesse
Endymion dut son bonheur.

LA FAUVETTE.

Dans les bois l'amoureux Myrtil
Avait pris Fauvette légère :
« Aimable oiseau, lui disait-il,
Je te destine à ma bergère.
Pour prix du don que j'aurai fait,
Que de baisers !... Si ma Lucette
M'en donne deux pour un bouquet,
J'en aurai dix pour la Fauvette. »

La Fauvette dans le vallon
A laissé son ami fidèle,
Et fait tant que de sa prison
Elle s'échappe à tire-d'aile.
« Ah ! dit le berger désolé,
Adieu les baisers de Lucette !
Tout mon bonheur s'est envolé
Sur les ailes de la Fauvette. »

Myrtil retourne au bois voisin,
Pleurant la perte qu'il a faite ;
Soit par hasard, soit à dessein,
Dans le bois se trouvait Lucette :
Sensible à ce gage de foi,
Elle sortit de sa retraite,

En lui disant : « Console-toi,
Tu n'as perdu que la Fauvette. »

LE POÈTE VOLÉ.

CHANSON.

Dans cette pièce l'auteur raconte sa propre mésaventure. Des voleurs adroits l'avaient complétement dévalisé.

Mes amis, on prétend à tort
Qu'un poëte n'est pas volable ;
Aujourd'hui de ce triste sort
Je suis l'exemple déplorable.
Rien n'est plus vrai : Bias nouveau,
N'ayant rien pour être plus leste,
Je puis répéter, *in petto*,
Mon *omnia mecum porto*...
C'est une douceur qui me reste.

Comme on avait sans doute appris
Mon peu de goût pour la parure,
Habits, linge, l'on m'a tout pris,
Malgré cadenas et serrure.
De mon mobilier peu content,
On a saisi d'une main preste
Trente-six francs d'argent comptant...

Ce qui me console pourtant,
C'est qu'on ne prendra pas le reste.

J'en voudrais presque au garnement
Qui, sans pitié pour mes alarmes,
Ne m'a pas laissé seulement
Un mouchoir pour sécher mes larmes;
Mais il respecta mes écrits
En voleur discret et modeste.
Venez, innocents manuscrits,
Petits vers, avortons chéris!
Tenez-moi lieu de tout le reste.

Prenons notre parti gaîment;
N'ai-je pas des grâces à rendre?
On m'a laissé fort galamment...
Tout ce qu'on n'a pas pu me prendre.
Après tout, si je suis volé,
J'ai pour braver mon sort funeste,
Avec un cœur tout consolé,
Ma bonne humeur et mon Églé;
Cela vaut mieux que tout le reste.

ROSE D'AMOUR.

A MADAME ....

Rose d'amour, nouvelle éclose,
Languit dans le creux du vallon.
Nulle, de mémoire de rose,
N'a tant souffert de l'Aquilon.
Époux sauvage, il la tourmente;
Son amour ressemble au courroux;
Et Zéphyr, dont elle est l'amante,
Lui promet des baisers plus doux.

Rose d'amour décolorée
Va succomber à ses douleurs:
Sur sa chute prématurée
L'Aurore en vain répand des pleurs:
Demain (triste métamorphose!)
Le premier rayon du soleil
De celle qui fut une rose
En vain attendra le réveil.

Rose d'amour! ta destinée
De l'Amour obtint un soupir,
Un mystérieux hyménée
Unit et la fleur et Zéphyr:
Zéphyr, à l'heure où tout repose,

Trompa le jaloux Aquilon;
Au plaisir il rendit la rose,
Et son ornement au vallon.

L'AMOUR VRAI.

« De ma Céline, amant modeste,
Si je n'ai reçu qu'un aveu,
Il vaut à lui seul tout le reste :
Amour sincère exige peu.
J'ai captivé plus d'une belle ;
Mais mon cœur, ah! croyez-moi bien,
Les donnerait toutes pour celle
Qui ne m'a jamais donné rien.

« Quoique Céline soit charmante,
Je ne suis heureux qu'à demi ;
Quoiqu'elle ait le cœur d'une amante,
Je n'ai que les droits d'un ami ;
Mais en vain son âme rebelle
Refuse un plus tendre lien :
Je donnerais mes jours pour celle
Qui ne m'a jamais donné rien. »

C'est ainsi que sous la ramée
Chantait un soir le troubadour,
Non loin de là sa bien-aimée

Entendit ses accents d'amour.
Or, il obtint de cette belle
Un prix qu'il méritait si bien :
Il eut un doux baiser de celle
Dont il n'avait eu jamais rien.

L'AMITIÉ.

A MADAME ***.

Toi que d'amour j'aimerais pour la vie
Si pour l'amour tu n'étais sans pitié !
Songes-y bien, près d'aussi belle amie,
Comme d'amour on brûle d'amitié.

De mes transports si ta raison murmure,
Je fais serment d'en cacher la moitié ;
Et je saurai, sans devenir parjure,
Jusqu'au tombeau t'adorer d'amitié.

Frivole amant, je cherchais des amantes ;
Mais je t'ai vue, et j'ai tout oublié.
A tes genoux, sur tes lèvres charmantes,
Oh ! laisse-moi m'enivrer d'amitié.

A MADAME ***,

QUI M'ENGAGEAIT A LUI LIRE UN DISCOURS EN VERS SUR L'INDÉPENDANCE DE L'HOMME DE LETTRES.

Après le bien qu'en mes vers j'ai chanté,
Il est encore une autre *indépendance*,
Que l'on ne peut, quoi qu'on ait de prudence,
Garder longtemps auprès de la beauté.
Aussi j'éprouve une terreur profonde:
En ces moments solitaires et doux,
Lire en secret la première avec vous,
C'est, je le sens, exposer la seconde.

LA RÉSOLUTION.

« D'aimer d'amour ne ferai la folie.
Douce amitié vaut mieux qu'amour léger.
Las! tôt ou tard un amant nous oublie,
Mais un ami jamais ne peut changer. »

Ainsi chantait la jeune et tendre Laure.
Lysis l'entend sans se décourager:

Espoir d'amour vient lui sourire encore,
Car Laure est femme, et Laure peut changer.

D'amitié simple empruntant le langage,
Sous l'innocence il cacha le danger;
Baiser d'amour d'amitié fut le gage:
Plus ne restait que les noms à changer.

VERS

ÉCRITS SUR L'ALBUM DE MADAME ***

A SON DÉPART.

Sous les regards de Lutèce enchantée,
Elle brillait, la reine du printemps!
Un jour, hélas! elle fut transplantée,
Et nos bosquets la pleurèrent longtemps.
Mais de la fleur il reste quelque chose;
Son doux parfum charme encor ce séjour,
Et tout cœur tendre aux lieux où fut la rose,
Ne peut passer sans y rêver d'amour.

LA LOI DE NATURE.

Dans ces bois, Lise en vain me jure
Qu'elle m'aimera constamment:
O bonheur! ta douce imposture
N'est que le rêve d'un moment;
Et comme aux lois du changement
Tout est soumis dans la nature,
Ces bois changeront de verdure,
Et Lise changera d'amant.

RÉDUCTION.

Damon disait à son épouse Hortense:
Les sacrements sont objets d'importance;
Sais-tu leur nombre?—Oui; sept.—C'est trop commun!
Six.—Depuis quand?—Depuis que pénitence
Et mariage, hélas! ne font plus qu'un.

ÉPITAPHE DE ***.

Ici dort une amante à son amant ravie :
Le ciel vers lui la rappela.
Grâces, vertus, jeunesse, et mon cœur, et ma vie,
Tout est là.

ÉPITAPHE D'UN ENFANT.

Sous ce champêtre monument
Repose une fille encor chère;
Elle n'a vécu qu'un moment :
Plaignez sa mère.

DIZAINS ET HUITAINS

DIZAINS ET HUITAINS

J'ai réuni sous ce titre quelques pièces du même rhythme et de la même étendue. Ce genre de petit poëme, d'un tour aimable, a le mérite d'encadrer avec précision une idée gracieuse ou piquante. J'ai cherché à m'y rapprocher de l'épigramme des anciens, qui renferme presque toujours un sentiment délicat ou une pensée ingénieuse, et qui empruntait souvent le voile léger de l'allégorie. On reconnaîtra plusieurs imitations.

PLAISIR ET BONHEUR.

Naïf encor, quand d'amour ce vint l'âge,
Je rencontrai deux jumeaux sous l'ombrage:
L'un se nommait Bonheur, l'autre Plaisir.
Plaisir entre eux m'ordonna de choisir;
Je le choisis, je ne vis pas son aile.
Il s'envola, cet aimable infidèle!
Bonheur me dit: « Tu me reconnaîtras
Une autre fois; ton erreur est commune:

Mais va, Bonheur n'eut jamais de rancune;
Près de Zulmé tu me retrouveras. »

LE CHOIX DU PLUS TENDRE.

Trois pastoureaux se racontaient leurs goûts
Sur le baiser; Lubin, d'un ton folâtre :
« Pour moi, la bouche est ce que j'idolâtre;
C'est du baiser le trône le plus doux,
J'en fais l'aveu.—Sein de rose et d'albâtre,
Disait Myrtil, a pour moi plus d'appas.
— Moi, j'aime mieux, dit à son tour Lycas,
Simple baiser sur la main que j'adore;
Car, c'est hélas! de tous ceux que j'implore,
Le seul qu'Églé ne me refuse pas. »

LA POMME.

Le Créateur, pour rappeler à l'homme
Ce qui perdit le pauvre genre humain,
Faisant deux parts de la fatale pomme,
Où vous voyez l'appliqua de sa main.
Pomme d'amour que le désir soulève,

Fruit tentateur dont nos yeux sont ravis,
Sur votre sein, filles aimables d'Ève,
Du bon Adam séduit encor les fils.

L'OISELEUR.

Un oiseleur, timide jouvenceau,
Allait guettant les hôtes du bocage.
Il en vit un perché sur un ormeau,
Beau, mais trompeur; séduisant, mais volage:
C'était l'Amour. Il s'enfuit. Quel dommage!
Le jouvenceau va conter sa douleur
Au vieux berger : « Mon enfant, dit le sage,
Ce bel oiseau n'est qu'oiseau de passage;
Il reviendra, bientôt pour ton malheur!
Et c'est l'oiseau qui prendra l'oiseleur. »

LA VÉRITÉ.

Fille du ciel, une vierge inconnue,
Timide et chaste, et pourtant toujours nue,
A notre encens: Vérité, c'est son nom.
Chacun poursuit cette belle ingénue;

De temps en temps on croit la saisir... non!
Telle faveur n'est jamais obtenue;
Et les amants de cette autre Junon
Comme Ixion n'embrassent que la nue.

LA PRÉFÉRENCE.

Pour ses méfaits et certain stratagème,
Avec l'Olympe Amour était brouillé :
Des attributs de son pouvoir suprême
En plein conseil Amour fut dépouillé.
Vénus supplie, et Jupiter compose:
« Eh bien! dit-il, parmi ses attributs
Il peut choisir; mais, de crainte d'abus,
D'un seulement je permets qu'il dispose. »
Que reprit-il? ses ailes? son flambeau?
Son carquois? Non: il reprit son bandeau.

LE FLEUVE D'OUBLI.

Onde fâcheuse, onde malavisée,
Dont le murmure assoupit l'Élysée,
Et qui, sans choix, engloutis dans tes eaux

Le souvenir et des biens et des maux,
Retire-toi ; ta faveur inhumaine
Ne sera point l'objet de mon désir;
Et je renonce à l'oubli de la peine
Qu'il faut payer par l'oubli du plaisir.

LA TENDRE INQUIÉTUDE.

Flambeau des nuits! ta clarté douce et pure
Brillait aux cieux, plus belle qu'un beau jour:
Tout reposait dans toute la nature;
Laure et Delmon veillaient seuls pour l'amour.
Delmon disait: « Par cet astre, je jure
De t'adorer, de n'adorer que toi.
— Ah! s'écria Laure, pleine d'effroi,
N'atteste point sa lumière infidèle:
Du changement elle subit la loi...
Si ton amour allait changer comme elle! »

LE PHÉNIX ET LA COLOMBE.

« Sur le bûcher je consume mon être.
— Un feu plus doux me consume à mon tour.

— Je ne meurs pas, ou je meurs pour renaître.
— Je vis bien moins, mais je vis pour l'amour.
— Jupiter m'aime. — Et Vénus me caresse.
— Ma dignité... — Vaut-elle mon bonheur ?
— Je suis au monde unique en mon espèce.
— Pauvre immortel ! je vous plains de bon cœur. »

SERMENTS D'AMOUR.

Pourquoi faut-il, innocente Zulma,
Qu'amant heureux devienne amant volage ?
Le tien te fuit : l'amour qui l'enflamma
S'en est allé plus léger qu'un nuage.
De son bonheur quand l'ingrat fut certain,
A ses regards tu cessas d'être belle.
Il te jurait une ardeur éternelle...
L'éternité ne dura qu'un matin.

LES QUATRE AGES DE LA FEMME.

Quatre bijoux sont le présent fidèle
Dont Providence a doté chaque belle
Pour signaler sa bienvenue au jour :
Boîte aux bonbons se montre la première :

Un peu plus tard, boîte aux billets d'amour;
Puis, boîte au rouge, adroite auxiliaire.
Mais l'âge vient: quand beauté douairière
A renvoyé son miroir à Vénus,
Non sans regrets, sa tendresse dernière
S'ensevelit dans la boîte aux *agnus*.

LA DÉFAITE.

Pour divertir le céleste séjour,
De son amant Cythérée, un beau jour,
Prit et l'armure et la marche hardie.
Pallas rougit, croit qu'on la parodie,
Offre cartel à la mère d'Amour,
Et veut aux dieux donner la tragédie.
Cyprine alors en ces mots l'éluda:
« Oubliez-vous votre déconvenue?
Dans notre lutte au pied du mont Ida,
Je vous vainquis, et pourtant j'étais nue. »

L'AMOUR LABOUREUR.

On dit qu'un jour le dieu par qui l'on aime,
Las à la fin de nuire et de blesser,

Devers Paphos se mêla d'exercer
L'art bienfaisant qu'inventa Triptolème :
« O Jupiter! dit-il, dans ce sillon
Qu'un germe heureux croisse et se développe,
Ou cette main soumet à l'aiguillon
Le blanc taureau qui séduisit Europe. »

LA FEMME.

Douce monnaie, un tant soit peu légère,
Marquée au coin des volages amours,
C'est aux comptoirs de Gnide et de Cythère
Que le plaisir l'échange tous les jours.
En son commerce elle est d'un grand usage.
Quoiqu'à l'or pur petit grain d'alliage
Toujours s'y mêle, on la reçoit toujours :
De mains en mains constamment elle passe,
Et parmi nous ne cesse d'avoir cours
Que lorsqu'enfin son empreinte s'efface.

LA DIFFÉRENCE.

Comme Diane Amour a ses chasseurs :
Ce point diffère entre la double armée,

Que l'une attend sous la verte ramée
Les jeunes daims, l'autre les jeunes cœurs.
Chasseur adroit que chez Diane on prise
Au son du cor proclame ses exploits :
En ses filets quand la proie est surprise,
De son triomphe il étourdit les bois;
Mais, quand la sienne est réduite aux abois,
Chasseur d'Amour ne doit sonner la prise.

L'AMOUR NAUTONIER.

Minerve au loin fit sur terre un voyage,
Eut froid accueil, car elle ennuyait fort.
Voilà qu'un soir (c'était un soir d'orage)
Fleuve agité l'arrête à son passage.
Un nautonier s'offre à la mettre à bord :
Mais ce pilote est l'ami du naufrage ;
Et le fripon, riant de son ouvrage,
Fait échouer Minerve tout d'abord.

LA MARCHANDE D'AMOURS

ET LE JEUNE PASSANT.

« Venez, passant; que je vous accommode.
Achetez-moi de ces oiseaux si doux

Qu'on nomme *Amours*. Voici l'Amour jaloux,
L'Amour timide. — Ils ont passé de mode.
— L'Amour grondeur. — Je le laisse aux époux.
— L'Amour paisible. — Il n'est pas de mon âge.
— L'Amour heureux. — Jour et nuit il s'endort.
Mais dites-moi, n'auriez-vous point en cage
L'Amour constant? — De vieillesse il est mort.
— Sauve qui peut! je prends l'Amour volage. »

VÉNUS PUNIE.

« Ainsi toujours pour tendre vos filets
Quitterez-vous le radieux palais?
Disait naguère Aphrodite à Diane.
— Pour mes filets, quoi! Vénus me condamne!
Vulcain aussi tendit un jour les siens :
Nos passe-temps sont de même nature;
Mais votre époux, ma belle, j'en conviens,
Plus fin que moi, fit meilleure capture. »

LA FANTAISIE.

Plaisir un jour, échappé de Cythère,
Courait les champs : ce petit volontaire,

Vrai papillon, difficile à saisir,
De tous les dieux est le moins sédentaire.
En son absence, Inconstance et Désir,
Dans les bosquets se trouvant de loisir,
Burent ensemble amoureuse ambroisie.
Il en naquit nouvelle déité,
Vive et légère, aimable enfant gâté :
Beauté l'adore ; elle a nom *Fantaisie.*

LES ABEILLES D'AMOUR.

Volage essaim, les abeilles de Gnide,
Dans les bosquets de ce riant séjour,
Vont composant un miel doux, mais perfide,
Et qui jamais ne se garde qu'un jour.
Fleur de souci, d'amertume arrosée,
Est le nectar de ces filles du ciel,
Et trop souvent, pour détremper leur miel,
Pleurs douloureux leur servent de rosée.

BALLADES

BALLADES

La Ballade, telle qu'on la chante encore dans les montagnes d'Écosse, n'a, comme l'on sait, aucun rapport avec les *ballades* que Marot *fit fleurir*.

Cette sorte de composition, si connue des peuples du Nord, semble parmi nous tout à fait abandonnée; on la retrouve à peine dans un petit nombre de nos anciennes romances. Pourquoi ne pas tenter de rajeunir quelques genres vieillis, quand ils ont de la grâce et du charme? Sommes-nous trop riches et trop variés?

LA FIANCÉE.

Le soir brunissait la clairière;
L'oiseau se taisait dans les bois;
Et la cloche de la prière
Tintait pour la dernière fois.
Au sein de la forêt obscure,
Seul et perdu loin du sentier,
J'errais encore à l'aventure,

N'entendant plus dans la nature
Que le pas de mon destrier,

Quand soudain s'offrit à ma vue
Une bergère du coteau :
« Quelle est, lui dis-je, l'avenue
Qui peut ramener au château ?
— Suivez le long de la fougère,
A la gauche du coudrier. »
Elle était jeune, la bergère ;
Sa voix était douce et légère ;
Et j'arrêtai mon destrier.

« Mais toi, pastourelle, à cette heure
Où vas-tu ? Le ciel est si noir !
Reste un moment ; vers ta demeure
Je te reconduirai ce soir.
A mes côtés, viens prendre place
Sous la feuille du coudrier.
Qu'auprès de toi je m'y délasse,
Et qu'à ses rameaux j'entrelace
Les rênes de mon destrier.

— Oh ! non pas, je suis fiancée :
Dans huit jours Roch m'épousera. »
Et sa main dans ma main pressée
Tout doucement se retira.
« Pauvre Lise ! poursuivit-elle.
— Je veux, lui dis-je, me prier
Aux noces de la pastourelle,
Et diriger vers la chapelle

La course de mon destrier.

— Venez, repartit la bergère;
Mais vous me plaindrez. — Et pourquoi?
— J'avais un tendre ami... Son père
Lui défend de songer à moi.
De tes jours, triste pastourelle,
Que ce jour n'est-il le dernier! »
Je plaignais sa peine cruelle,
Et, pensif, je m'éloignai d'elle,
Ralentissant mon destrier.

Au chaste rendez-vous fidèle,
Je revins le huitième jour,
Portant à l'épouse nouvelle
La croix d'or, présent du retour.
« Où trouver Lise la bergère?
Dis-je à l'ermite hospitalier.
— Pas bien loin, dit le solitaire,
Pas bien loin. — Où donc? — Sous la terre
Que foule votre destrier. »

LE FESTIN

DE LA CHATELAINE.

« Pâtre, dis-moi qui réside en l'enceinte
De ce manoir dont si haute est la tour? »

Parlait ainsi, venant de Terre-Sainte
Le bel Yvain, chevalier troubadour.
« Est-ce manoir à sire de Ravenne ?
— Bien vous échoit, dit le pâtre en riant,
Car au châtel n'est que la châtelaine ;
Le châtelain voyage en Orient. »
Yvain répond : « N'ai qu'Hermose en idée.
Foi fut promise, et foi sera gardée :
Belle à miracle aurait de moi souci,
Que, refusant, lui dirais : Grand merci ! »

Cor va sonnant ; haut pont-levis s'abaisse ;
Yvain d'abord, introduit par le nain,
Présenté fut à la belle maîtresse.
« Hermose ! ô ciel ! — Yvain ! mon cher Yvain !
De ton trépas nouvelle trop certaine
Conclut hymen qui fut pour moi tourment ;
Mais, doux ami, du sire de Ravenne
Femme ne suis que de nom seulement.
A ton penser fidèle suis restée :
Vierge candide étais quand m'as quittée ;
Ciel m'est témoin que suis encore ainsi. »
Pour lors Yvain s'écria : « Grand merci ! »

Heure s'écoule, et festin se dispose ;
Pompeux était comme festin royal.
Sur siége d'or, établi près d'Hermose,
D'amour brûlait désireux commensal.
« Temps n'est venu, dit tendrement la dame :
Dès que beffroi va tinter *Angelus*,
A toi serai, chère âme de mon âme ;

A toi serai, ne m'en défendrai plus.
Veux boire avant coupe dont le breuvage
Prévient remords, et tristesse soulage... »
Yvain répond : « J'entends... Vais boire aussi,
Vais boire à toi ; me diras : Grand merci ! »

Et, de ses mains prenant coupe odorante,
Comme elle Yvain but vermeille liqueur ;
Puis noir brouillard couvrit sa vue errante,
Puis tout à coup froid passa dans son cœur.
De son Hermose ainsi défaillait l'âme ;
Elle sourit, et dit non sans effort :
« T'avisais bien, Yvain, que tel dictame
Calmait douleur, et prévenait remord.
A mon époux, à toi mourrai fidèle. »
Chaste baiser lors est donné par elle ;
Fut le premier, fut le dernier aussi.
Mort leur advint, et dirent : « Grand merci ! »

L'ORPHELIN.

Un tombeau inconnu, trouvé à Ermenonville, et la découverte d'un prétendu fils de Rousseau, ont attiré quelques instants l'attention. En rattachant l'une à l'autre ces deux circonstances, j'ai cherché à les rendre plus intéressantes.

Un printemps, dans Ermenonville,
Près de la tombe où fut Rousseau,

Vers les bords du lac immobile,
J'aperçus un autre tombeau.
Sur la pierre attachant ma vue,
A l'ombre du vert peuplier,
Je lus cette histoire inconnue,
Que mon cœur ne peut oublier :

« Alors que du sein de sa mère
L'enfant de Rousseau fut ravi,
Un billet, scellé par un père,
De ces tristes mots fut suivi :
« Sa naissance est infortunée;
« Ce billet doit la découvrir
« Le jour de sa vingtième année;
« Et puisse-t-on ne pas l'ouvrir! »

« Afin d'échapper à lui-même,
Rousseau cherche à tromper son cœur;
Par cet ingénieux blasphème,
Il s'applaudit de son erreur :
« Enfant! j'ai dû te méconnaître.
« Ils sont nombreux, les fils ingrats!
« Je t'épargne un crime peut-être,
« En te rejetant de mes bras.

« Tout ce que j'aimais m'abandonne;
« Toi-même aurais pu me trahir.
« Pour prix du jour que je te donne,
« Ils te diraient de me haïr.
« Tu ne maudiras que ma cendre. »
Et lorsque l'éternel sommeil

Sur sa paupière allait descendre,
Il ne chercha que le soleil.

« Mais enfin du billet sinistre
Quand le temps vint briser le sceau,
Des autels le pieux ministre
Lut « : Émile, fils de Rousseau. »
De son sort il fallut instruire
L'orphelin, que depuis, dit-on,
Jamais on ne revit sourire...
Malheureux ! il savait son nom.

« De la demeure hospitalière
Gardant le simple habit de lin,
Il dit : « J'irai chercher mon père ;
« Trop longtemps je fus orphelin. »
Et sous les peupliers paisibles
Cherchant qui put l'abandonner,
Sur ces dépouilles insensibles
Il pleura : c'était pardonner !

« Je l'entrevis, ce jeune Émile !
Parcourant d'un pas inquiet
Cette solitude tranquille ;
Devant les hommes il fuyait.
Une longue mélancolie
Consuma lentement son cœur ;
Souvent il relisait *Julie* ;
Souvent il la nommait sa sœur.

« Si la pervenche solitaire

Se présentait sur son chemin,
Il disait : « O fleur de mon père!
« Viens reposer contre mon sein. »
Se levant, sitôt que dans l'ombre
Paraissait l'aube au front vermeil,
Il répétait d'une voix sombre :
« Et moi, j'aime aussi le soleil. »

« Un jour, plus matinal encore,
Près de son père il vint s'asseoir :
Tel il s'assit avant l'aurore,
Tel on le retrouva le soir.
Sur la tombe où dorment ses cendres
On lit ces mots presque effacés :
« Arrêtez-vous ici, cœurs tendres !
« Mortels indifférents, passez. »

LA FEUILLE DU CHÊNE.

Cette aventure rappelle un conte ancien sur les grues qui firent reconnaître le meurtrier du poëte Ibicus.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Je vous dirai l'histoire qu'autrefois,
En revenant de la cité prochaine,
Mon père, un soir, me conta dans les bois :

(O mes amis, que Dieu vous garde un père!
Le mien n'est plus.) — De la terre étrangère,
Seul dans la nuit, et pâle de frayeur,
S'en revenait un riche voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un meurtrier sort du taillis voisin.
O voyageur! ta perte est trop certaine;
Ta femme est veuve, et ton fils orphelin.
« Traître, a-t-il dit, nous sommes seuls dans l'ombre;
Mais près de nous vois-tu ce chêne sombre?
Il est témoin : au tribunal vengeur
Il redira la mort du voyageur! »

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier dépouilla l'inconnu;
Il emporta dans sa maison lointaine
Cet or sanglant, par le crime obtenu.
Près d'une épouse industrieuse et sage,
Il oublia le chêne et son feuillage;
Et seulement, une fois, la rougeur
Couvrit ses traits, au nom du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un jour enfin, assis tranquillement
Sous la ramée, au bord d'une fontaine,
Il s'abreuvait d'un laitage écumant.
Soudain le vent fraîchit; avant l'automne,

Au sein des airs la feuille tourbillonne;
Sur le laitage elle tombe... O terreur!
C'était ta feuille, arbre du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier devient pâle et tremblant :
La verte feuille et la claire fontaine,
Et le lait pur, tout lui parut sanglant.
Il se trahit, on l'écoute, on l'enchaîne;
Devant le juge en tumulte on l'entraîne :
Tout se révèle; et l'échafaud vengeur
Apaise enfin le sang du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

HARALD AUX LONGS CHEVEUX.

Dans la Norvége, Harald aux longs cheveux
S'en revenait de la côte africaine.
Du haut des monts, une flèche soudaine
Vint en sifflant percer son bras nerveux,
Près du torrent où la fille étrangère
Pleurait, assise au tombeau de sa mère.

La vierge en pleurs d'Harald aux longs cheveux
Entend le cri, s'approche et le rassure;
L'eau du torrent a lavé sa blessure;

Un baume utile est offert à ses vœux :
« Noble inconnu, dit la fille étrangère,
Reposez-vous au tombeau de ma mère.

— Beauté charmante ! Harald aux longs cheveux
Est las enfin de servir une ingrate ;
Je veux braver la fille du Sarmate :
Pars avec moi, je comblerai tes vœux ;
Dans mon palais régnera l'étrangère ;
Oui, je le jure au tombeau de sa mère. »

Elle répond : « Harald aux longs cheveux !
Sans t'avoir vu, j'aimais déjà ta gloire.
Tes traits longtemps vivront dans ma mémoire :
Mais mon vieux père est assez malheureux...
Dans ton pays, ajouta l'étrangère,
Puis-je emporter le tombeau de ma mère ? »

Non sans douleur Harald aux longs cheveux
Se sépara de la beauté plaintive ;
Et ses soupirs se perdaient sur la rive,
Mêlés au bruit du torrent écumeux.
Il disparut ; et la fille étrangère
Vint se rasseoir au tombeau de sa mère.

Depuis ce jour, d'Harald aux longs cheveux
Au fond du cœur elle garda l'image.
Elle séchait ainsi qu'un vert feuillage
Touché, la nuit, par le souffle orageux.
Il fut un soir où la fille étrangère
Ne revint plus du tombeau de sa mère.

LA BACHELETTE.

Au temps passé, l'innocente Loïse
Du beau Vindal s'enamoura, dit-on.
Vindal en guerre était plein de franchise,
Mais en amour cauteleux et félon.

Heureux à peine, il lui dit : « Bachelette,
Vais dans Beaucaire à superbe tournoi;
Tôt reviendrai te rapporter aigrette
De chevaliers désarçonnés par moi. »

Il dit, revêt son armure luisante,
Prend son épée, et sa lance, et son cor :
Loïse en pleurs pour gage lui présente
L'écharpe blanche et les bracelets d'or.

Il part. Bientôt dans le bois solitaire
Il rencontra, sur un blanc palefroi,
La belle Irène, en chemin pour Beaucaire;
Et dans son cœur il sentit doux émoi.

« Heur vous advienne, aimable voyageuse!
Dit-il alors, retenant son coursier.
Feuillage est sombre, et nuée orageuse;
S'il vous complaît, serai votre écuyer.

— Oui bien, répond la cavalière émue;
Mais vais sans doute avec trop de lenteur.
— Vais lentement aussi, belle inconnue,
Car, depuis peu, suis blessé vers le cœur.

— Blessé! répond l'aventureuse dame :
Ciel m'est témoin, voudrais vous secourir.
— Ne tient qu'à vous; possédez vrai dictame :
Qui m'a blessé bien saurait me guérir. »

A ce propos, détournant son visage,
Rougit la dame, ou feignit de rougir;
Et du parler tous deux perdant l'usage,
De temps en temps étouffaient un soupir.

A quelques pas, la jeune Violette
Suivait sa dame, et rêvant s'en allait,
Non sans redire, en chevauchant seulette :
« Que l'étranger n'a-t-il page ou varlet! »

Nuit déjà close, à Beaucaire ils entrèrent;
Mais, ne logeant dans le même manoir,
Bien à regret, las! ils se séparèrent,
Et tendrement se dirent : « Au révoir! »

Le lendemain, quand s'ouvrit la carrière,
Irène, auprès de ses nobles parents,
Riche d'atours, non loin de la barrière,
Pour le tournoi prit place aux premiers rangs

Du fier Vindal le triomphe s'apprête;
De l'espérance il a pris la couleur :

Victorieux, aux pieds de sa conquête
Il vient poser le prix de la valeur.

Puis, à voix basse, il dit : « Vindal réclame
Prix plus charmant, couronne de vainqueur.
Onc ne saurai-je où fleurit vrai dictame
Que réservez à blessure du cœur !

— Beau paladin, tôt le saurez, » dit-elle;
Et revenant, le soir au vieux château,
Sur son passage, au pied de la tourelle,
Elle aperçut modeste jouvenceau.

« Noble beauté, dit-il avec simplesse,
Recevez-moi comme page ou varlet;
Pour vous servir aurai zèle et prestesse,
Et de grand cœur aimerai qui vous plaît.

— Ce soir, ami, porteras ma livrée.
Suis libérale à qui bien m'a servi. »
Le jouvenceau fait dès lors son entrée,
Et Violette en a le cœur ravi.

Se rajustant, tout bas elle répète :
« Ciel est propice à dévote oraison.
Au revenir plus ne serai seulette,
Voyage est court avec beau compagnon.

— Ça, dit Irène, es-tu discret, mon page?
— C'est loi d'honneur, et devoir de féal.
— Veux bien t'en croire, et te donne message
Pour chevalier qui porte nom Vindal.

Dire lui faut qu'à minuit vrai dictame
Devers la tour doit fleurir; puis encor
Que, de sa part, Irène lui réclame
Écharpe blanche avec bracelets d'or. »

Le page alors va remplir son message.
Vindal troublé ne le reconnut pas.
Morne et pensif s'en retournait le page,
Quand une fleur s'offrit devant ses pas.

Pauvre Loïse! hélas! la fleur fatale
Dans ta pensée a déjà son emploi;
Et cependant ton altière rivale
Attend le page, et ce page, c'est toi.

Pour abréger sa trop longue veillée,
L'heureux Vindal monta son coursier noir,
Et parcourut la lande dépouillée,
En écoutant l'horloge du manoir.

La blanche lune argentait la fougère,
Quand douze fois le sombre airain sonna.
Vindal, plus prompt que la flèche légère,
Volait... Soudain son coursier frissonna.

Sous l'éperon qui l'attaque et le presse
Il se défend; l'œil et l'oreille au guet,
Les crins au vent, il recule, il se dresse,
Et l'air frémit de son souffle inquiet.

« Quoi! dit son maître; ô mon fidèle Ébène!
Qu'ai vu cent fois dans le sentier d'honneur

Sans tressaillir braver lance inhumaine,
En frissonnant me conduis au bonheur! »

D'un saut léger Vindal touche l'arène,
Gagne la tour, regarde fixement...
Et devant lui voit le page d'Irène,
Sur le gazon, couché sans mouvement.

Incline-toi vers sa bouche muette,
Amant d'Irène! approche, approche encor.
Reconnais-tu la douce bachelette,
L'écharpe blanche et les bracelets d'or?

Il s'étendit sur la terre sauvage,
Et d'un frisson tout son corps fut transi.
Il dit trois fois : « Tu dors longtemps, beau page! »
Au point du jour, Vindal dormait aussi.

ROMANCES

ROMANCES

LE PREMIER BARON CHRÉTIEN.

Au temps passé, la jeune Aidine
Était un miracle d'amour :
Chevaliers de haute origine
A l'envi lui faisaient la cour.
Il en est un à qui tout cède :
De la croix il fut le soutien.

Que Dieu soit en aide
Au premier baron chrétien!

Il n'est plus au printemps de l'âge;
Mais ses honorables travaux
Lui font obtenir l'avantage
Sur ses plus aimables rivaux.
L'un d'eux que la fureur possède
Lui dispute un si doux lien.

Que Dieu soit en aide
Au premier baron chrétien!

Cependant le combat s'apprête :
Dans le préau, les deux guerriers,
La lance au poing, le casque en tête,
Montent leurs brillants destriers.
Au premier choc le baron cède;
Il perd l'étrier, son soutien...

Dieu n'est plus en aide
Au premier baron chrétien.

Du baron ramassant la lance,
Un page, instruit à ses leçons,
Sur le coursier soudain s'élance,
Et s'affermit dans les arçons.
« En rien, dit-il, je ne te cède,
Chevalier! mon nom vaut le tien

Et je viens à l'aide
Du premier baron chrétien. »

Du jeune page la victoire
Couronne la vaillante ardeur,
Et, le baron, couvert de gloire,
Triomphe par ambassadeur.
En vain l'indulgence intercède;
Aldine s'aperçoit fort bien

Qu'il faut un peu d'aide
Au premier baron chrétien.

Eh! qu'importe! En dépit de l'âge,
Le baron a fixé son choix :

« Il est vaillant ce jeune page !
Se disait-elle toutefois;
Trop heureux celui qui possède
Un aussi fidèle soutien :

Dieu le laisse en aide
Au premier baron chrétien ! »

Déjà le son de la guitare
Se mêle au chant du ménestrel;
Déjà le temple se prépare :
Les deux époux sont à l'autel.
Le page que l'amour possède
Disait à part : « Je voudrais bien

Revenir à l'aide
Du premier baron chrétien. »

Il s'accomplit, le vœu du page ;
Le baron partit un beau jour
Pour un lointain pèlerinage,
Et l'hymen fit place à l'amour.
Aldine est sage : mais tout cède
A l'espoir d'un tendre lien ;

Page fut en aide
Au premier baron chrétien.

LE REFRAIN DU VIEUX TEMPS,

OU

L'ADIEU DE LA JOUVENCELLE.

Il faut partir; l'amour en vain murmure.
En Orient vont flotter nos drapeaux.
Sors à ma voix des langueurs du repos;
Je veux moi-même attacher ton armure.
L'honneur t'appelle; il te répètera :
Fais ce que dois; advienne que pourra!

Grave mon nom sur le fer de ta lance,
Et de ta dame accepte le portrait;
Il est sans art, mais c'est moi trait pour trait :
Art du pinceau vaut moins que ressemblance.
Dans les dangers il te protégera :
Fais ce que dois; advienne que pourra.

Du vieux refrain garde bien souvenance;
C'est le refrain de tout preux chevalier.
Ce cri de guerre était leur bouclier,
Et maintenait leur noble contenance.
Gloire est promise à qui répètera :
Fais ce que dois; advienne que pourra.

Si la beauté de quelque Orientale
Te rend jaloux des droits de son sultan,
Contre ton sein posée en talisman,
Que mon image écarte ma rivale.
Reste fidèle à qui te le sera :
Fais ce que dois ; advienne que pourra.

J'appris naguère, aux feuilles d'une rose,
L'art de connaître un infidèle amant ;
Mais j'aime mieux en croire ton serment.
Pour trop savoir, trop souvent l'on s'expose.
A tout hasard ton cœur me restera :
Fais ce que dois ; advienne que pourra.

LE BEAU LOÏS.

Je dois le sujet de cette pièce à l'auteur de *Paul et Virginie* et des *Études sur la Nature;* je voudrais aussi lui avoir emprunté le charme de son talent.

Aux bords de Seine errait le beau Loïs :
Isis un jour vit sa grâce enfantine,
Et lui donna deux bouquets de maïs,
Plus un baiser de sa bouche divine.

A son retour, que fit le beau Loïs ?
Naïvement il remit à son père

Les deux bouquets de l'immortelle Isis;
Mais il garda le baiser pour sa mère.

De ces bouquets le père de Loïs
Sema les grains sur le fécond rivage;
Et désormais, savourant le maïs,
L'homme à ses pieds foula le gland sauvage.

Certain Druide, envieux de Loïs,
A l'innocent qui le nommait son père
Fit expier le don sacré d'Isis,
Et l'immola sans pitié pour sa mère!

Or, une fleur, pâle comme Loïs,
De son beau sang sur l'heure vint éclore,
Et de son nom prit le doux nom de lis;
Fleur il était, et fleur il est encore.

LA FLEUR DU SOUVENIR.

On m'a conté qu'en Helvétie,
Louise, une fleur à la main,
Avec Lisbeth, sa douce amie,
Un jour s'était mise en chemin:
« Bon ermite assis sur la pierre,
Disait-elle, dans ta prière
Souviens-toi
De moi. »

Advint qu'en sa route orageuse
Je ne sais quel pressentiment
Troubla la belle voyageuse,
Qui soupira profondément :
« Hélas ! dit-elle à son amie,
Avant toi si je perds la vie,
Souviens-toi
De moi. »

Soudain l'avalanche sauvage
Roule et l'entraîne dans son sein.
Jetant alors sur le rivage
La fleur qu'elle tenait en main :
« Adieu, dit-elle, mon amie;
Garde bien cette fleur chérie;
Souviens-toi
De moi. »

Lisbeth veut suivre son amie :
Au trépas elle veut courir;
Mais on la retient à la vie :
Vivre, ah ! pour elle c'est mourir.
Elle garda la fleur fidèle,
Et, depuis, cette fleur s'appelle :
Souviens-toi
De moi.

PRIEZ POUR MOI.

(COMPOSÉ PAR MILLEVOYE A NEUILLY, HUIT JOURS AVANT SA MORT.)

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.
Il disait : « Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière
Et les tintements du beffroi :
Vous qui priez, priez pour moi.

« Mais quand vous verrez la cascade
Se couvrir de sombres rameaux,
Vous direz : « Le jeune malade
« Est délivré de tous ses maux ! »
Lors revenez sur cette rive
Chanter la complainte naïve ;
Et quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi.

« Quand à la haine, à l'imposture,
J'opposais mes mœurs et le temps,
D'une vie honorable et pure
Le terme approche, je l'attends.

Il fut court mon pèlerinage!
Je meurs au printemps de mon âge,
Mais du sort je subis la loi :
Vous qui priez, priez pour moi.

« Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour!
Je t'avais consacré ma vie,
Hélas! et je ne vis qu'un jour.
Plaignez-la, gens de la chaumière,
Lorsqu'à l'heure de la prière
Elle viendra sous le beffroi
Vous dire aussi : « Priez pour moi. »

ÉPIGRAMMES

ÉPIGRAMMES

LE COURTISAN.

(Juillet 1815.)

Disant blanc et noir tour à tour,
Le jeune courtisan Fonrose
Pour le *départ* écrit en prose,
Écrit en vers pour le *retour*.
Tout enchanté de son adresse,
Aux deux paquets il met l'adresse;
Mais notre novice intrigant
Est sujet aux étourderies :
Le dithyrambe arrive à Gand,
Et le libelle aux Tuileries.

L'INDÉPENDANT A LA MODE.

« Je ne veux rien de la faveur des cours :
Places, honneurs, ne me font point envie.

Suivant l'adage : il faut cacher sa vie,
Je ne suis plus qu'un vieil ermite, un ours;
On me croit mort... » Propos, pures grimaces!
Je le revis au bout de quatre jours;
Mon ours avait trois cordons et deux places.

LE FAUTEUIL ACADÉMIQUE.

« Fauteuil vacant à la deuxième classe...
On meurt beaucoup parmi ces immortels.
A vous le dé. Vous méritez la place
Quelque peu mieux que messieurs tels et tels.
— Ce n'est pas tout. — Vous aurez des suffrages.
— On m'en promet. — Vous avez vos ouvrages.
Qui du succès peut vous faire douter?
— S...* m'a dit que j'y pouvais compter. »

SUR UN POÈTE IGNORANT.

Roc, en son lyrique abandon,
Dit qu'il dévore la couronne

* M. S... était alors secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Dont Phébus lui promit le don.
Apparemment Phébus lui donne
Une couronne de chardon.

SUR UN CALOMNIATEUR

REFUSANT UN CARTEL.

Cléante, prudent personnage,
Élude, et prétend qu'à son âge
Un cartel n'est plus de saison.
Économe de son courage,
Il est jeune pour faire outrage,
Il est vieux pour faire raison.

A UN LECTEUR DE SOCIÉTÉ.

Vos vers, tant lus, tant relus,
Ont fait émeute au Parnasse :
Publiez-les donc, de grâce,
Afin qu'on n'en parle plus.

SUR UN PÉDANT.

« Je sais l'hébreu, le latin et le grec ;
Je sais l'arabe et la langue d'Usbek * ;
Je sais l'algèbre ainsi que feu Delambre;
Je sais le droit comme la double chambre.
Physicien, je sais, et mot pour mot,
Que tels effets viennent de telles causes... »
— Homme érudit, qui savez tant de choses,
Sachez de plus que vous êtes un sot. »

SUR UNE ACADÉMIE DE PROVINCE

Dès que l'un d'eux tient l'immortel brevet,
Dès que, prenant le fauteuil pour chevet,
En tapinois il s'est glissé dans l'arche,
Il vit alors âge de patriarche.
Toujours dispos, alerte, bien portant,
Il dîne en ville, et digère pourtant!
Même il tient bon contre l'épidémie.
Or, à présent, dites-moi par quel sort

* Principal personnage des *Lettres Persanes*.

Dans l'heureux sein de cette académie
On ne meurt plus. — C'est qu'on est déjà mort.

SUR UNE FEMME POÈTE.

Dites-moi donc pourquoi les vers d'Armande
Sont devenus secs, diffus et glacés.
— Vous l'ignorez? — Oui. — C'est qu'elle commande
Ses vers présents à ses amants passés.

CONTRE UNE COQUETTE AGÉE.

Zélis disait, non sans douleur :
« Mon front des lis eut la couleur,
Ma bouche eut l'incarnat des roses printanières.
— Vous n'avez rien perdu; consolez-vous, Zélis.
L'incarnat est sur vos paupières,
Et sur vos cheveux sont les lis. »

ÉPITAPHE DE ...

S... n'abusa point du beau talent d'écrire;
Mais il se fit un nom, mais il se fit citer :
Et du reste il passa trente ans à méditer
Ce que durant trente ans il ne devait pas dire.

VERS

ADRESSÉS A M. DE PONGERVILLE.

Les châtelains de nos romans
Ne sont pas grands sorciers peut-être;
Mais de fidèles nécromants
Ont tous de l'esprit pour leur maître.
Vous prouvez par les vers charmants,
Dons de la muse qui vous aime,
Qu'on peut, en fait d'enchantements,
Faire ses affaires soi-même.

Du moment qu'on est arrivé
Dans ces manoirs d'étrange sorte,
Un vieux pont de fer est levé
Qui s'oppose à ce qu'on en sorte.
Pour retenir qui vous fuirait
Vous possédez certain attrait
Qui sur les ponts-levis l'emporte;
Et par cet aimable secret,
De votre château l'on pourrait
Baisser les ponts, ouvrir la porte
Que personne n'en sortirait.

TRADUCTIONS

ET IMITATIONS

TRADUCTIONS

SIMETHE,

OU LE SACRIFICE MAGIQUE

(2e Idylle de Théocrite.)

Où sont-ils, ces lauriers et ces poisons subtils?
Ces philtres dévorants, Thestilis, où sont-ils?
Apporte cette coupe, et que ta main trop lente
En couronne les bords d'une pourpre sanglante!
Je vais contre un perfide évoquer les enfers.
Douze fois le soleil s'est plongé dans les mers,
Depuis que sous les coups de sa main empressée
Il n'a fait retentir ma porte délaissée.
Daigne-t-il seulement s'informer de mon sort?
Il verrait d'un même œil et ma vie et ma mort.
Ah! sans doute, ô Vénus! ô déesse cruelle!
Ton fils l'entraîne aux pieds d'une amante nouvelle...
N'importe! dès demain, aux premiers feux du jour,
J'irai dans la palestre attendre son retour:
Je veux le voir, je veux confondre le parjure;
Je veux lui reprocher tous les maux que j'endure.
Mais la nuit règne encor: sous ses voiles discrets

D'un noir enchantement déployons les secrets;
Essayons mon pouvoir sur cette âme insensible.
Fais triompher le charme, ô déité paisible!
Qui, suivant lentement ton cours silencieux,
Veilles seule avec moi, quand tout dort sous les cieux.
Toi que des chiens hurlants les clameurs prophétiques
Annoncent à grand bruit sur les places publiques;
Toi qui, t'environnant de lugubres flambeaux,
Marches d'un pied nocturne au milieu des tombeaux,
Triple Hécate! descends dans mon âme obsédée;
Rassemble en moi Circé, Périmède et Médée.

Philtres impérieux! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Regarde, Thestilis. Déjà l'orge sacrée
Expire en petillant, par les feux dévorée.
Hâte-toi, hâte-toi d'en répandre à grands flots...
Mais, quoi! ta main languit dans un lâche repos!
Perfide! avec le traître es-tu d'intelligence?
Aurais-tu médité de trahir ma vengeance?
Verse, en disant ces mots : « Du plus faux des amants
Puissé-je ainsi brûler les derniers ossements! »

Delphis, l'ingrat Delphis brûle toute mon âme.
Comme de ce brasier la petillante flamme
Consume ce rameau, que Delphis, à son tour,
Languissant, desséché, se consume d'amour!
Amollis cette cire en invoquant la foudre.
Puissé-je ainsi, cruel, voir ton cœur se dissoudre!
Qu'Amour de son flambeau vienne amollir ton sein.

Brûle de tous ses feux; et, comme sous ma main
Ce disque avec vitesse en tournoyant s'agite,
Que la main de Vénus vers moi te précipite!

Philtres impérieux! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Achevons les apprêts de ce noir sacrifice;
Sous nos coups redoublés que l'airain retentisse!
Enchaîne aux bords du Styx, par tes ordres sacrés,
Les dieux du noir séjour contre moi conjurés,
O Diane!... — Elle vient : un bruit sombre et terrible
Atteste autour de nous sa présence invisible.

Philtres impérieux! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Le bruit meurt. Quel repos! la terre au loin sommeille;
Mais dans mon sein troublé l'amour gémit et veille.
On n'entend plus gronder l'aquilon sur les flots;
Seul, mon cœur orageux ignore le repos.
J'épanche par trois fois cette coupe écumante;
Par trois fois, s'échappant des lèvres d'une amante,
Ces mots vont retentir : « Objet de mon mépris,
Odieuse beauté dont Delphis est épris,
Qu'il t'oublie à son tour, comme autrefois Thésée
Oublia dans Naxos Ariane abusée! »

Philtres impérieux! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Le coursier frémissant bondit dans la campagne;
Il vole sur les pas de sa belle compagne,
A travers les vallons et les monts sourcilleux :
Puissé-je voir ainsi mon amant furieux,
De désirs éperdu, s'élancer du Gymnase,
Et venir m'embrasser de l'ardeur qui l'embrase!

Philtres impérieux! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Cette frange, ornement de sa robe flottante,
Livre-la, Thestilis, à la flamme éclatante.
Amour, qui sur mon cœur t'acharnes sans pitié,
N'es-tu pas de mes maux encor rassasié?
De ces lézards broyés formons un noir breuvage.
Va presser ces poisons, artisans de ma rage,
Sur le seuil dont mon cœur ne peut se détacher :
Seuil désert, que l'ingrat ne daigne plus toucher;
Et dis, en exprimant l'affeux suc de ces plantes :
« Puisse-t-il circuler dans ses veines brûlantes! »

Me voilà seule, enfin!... ô déesse des nuits!
Remontons vers ce jour, source de mes ennuis.
On célébrait Diane : Anaxo, révérée,
S'avançait apportant la corbeille sacrée;
Et dans leur simulacre on admirait les traits
De ces fiers animaux habitants des forêts.
D'une lionne alors l'image courroucée
Attirait les regards de la foule empressée.
Theucaris, dont le lait nourrit mes premiers ans,
Me conjura d'aider ses pas déjà pesants,

Et d'assister près d'elle à la cérémonie.
Hélas! j'y consentis : les dieux m'en ont punie.

Astre des nuits! révèle au jour
Et mes malheurs et mon amour.

Déjà nous entendions les clameurs de la fête,
Et du toit de Lycus j'apercevais le faîte.
En ce fatal moment, suspendant leurs travaux,
Eudamippe et Delphis, compagnons et rivaux,
Sortaient de la palestre où se plaît leur courage.
Un duvet délicat ombrageait leur visage.
Je les vis... ou plutôt je ne vis que Delphis;
Je le vis, et vers lui vola mon âme errante :
Je demeurai longtemps muette, délirante;
Mes regards, sans rien voir, devant moi se fixaient,
Et sous mon corps tremblant mes genoux fléchissaient
La fête tout à coup disparut à ma vue.
J'ignore à mon séjour quelle main m'a rendue :
Mais une fièvre ardente alluma tous mes sens;
Dix fois la nuit obscure entendit mes accents;
Et dix fois de retour, l'astre qui nous éclaire
Me vit noyer de pleurs ma couche solitaire.

Astre des nuits! révèle au jour
Et mes malheurs et mon amour.

Sur mon front pâlissant la mort semblait présente,
Ma tête avait perdu sa parure flottante.
Enfin, non sans rougir, je dis à Thestilis :
« Delphis est mon vainqueur; amène-moi Delphis... »

Elle vole, revient, et Delphis la devance;
Déjà d'un pied léger sur le seuil il s'élance.
Ils s'offrirent soudain à mes regards surpris.

Astre des nuits! révèle au jour
Et mes transports et mon amour.

Je le vois!... tout mon corps transit, frissonne et brûle;
Une froide sueur dans mes membres circule;
Je veux parler, ma voix expire, et de mon sein
Avec peine s'échappe un murmure incertain.

Aussitôt qu'il me vit, avec un art perfide
Il baissa vers la terre un front pur et timide :
« Simèthe, me dit-il de l'accent le plus doux,
Vous prévenez Delphis en l'appelant vers vous.
Dès que l'ombre paisible eût obscurci la terre,
Oui, je serais venu, guidé par le mystère,
Implorant dans la nuit l'étoile de Vénus,
Suspendre à votre toit les doux fruits de Bacchus.
Mais si d'affreux verrous, repoussant ma prière,
Avaient à mes transports opposé leur barrière,
Contre le seuil jaloux, complice de mes maux,
L'Amour eût fait voler la hache et les flambeaux.
L'Amour! ah! le Lipare et son ardent bitume,
Que la main du Cyclope incessamment rallume,
N'égalent point les feux dont il dévore un cœur.
Il parle, tout fléchit; il veut, il est vainqueur.
Contre ses traits puissants Minerve est sans égide;
Il subjugue, enhardit une beauté timide,
Et, trompant des Argus les regards attentifs,

Loin du toit maternel guide ses pas furtifs :
Il arrache à l'époux son épouse inconstante,
Du baiser de l'hymen encore palpitante. »

Il dit ; et, dans le trouble où s'égarent mes sens,
Mon âme avec transport recueille ses accents.
Interdite, éperdue, et respirant à peine,
Sur mon sein amoureux doucement je l'entraîne;
Et sur mon lit brûlant, l'un vers l'autre élancés,
Nous ne formons qu'un corps de nos corps enlacés.
A nos lèvres de feu nos âmes suspendues
Dans les flots du plaisir expirent confondues...
O Phébé! tu nous vis, en de si doux moments,
Enivrés à longs traits du nectar des amants.

Depuis ce temps heureux, tous nos jours sans nuages,
Par l'amour embellis, coulaient exempts d'orages.
Ce matin, quand l'Aurore, éveillant l'univers,
Sur son char éclatant remontait dans les airs,
Néris vient m'annoncer la plus cruelle injure :
Delphis, si je l'en crois, Delphis n'est qu'un parjure :
De ma rivale encor le nom m'est inconnu ;
Mais dans de nouveaux fers Delphis est retenu ;
Tout l'annonce : de fleurs sa tête est couronnée;
De myrtes amoureux sa maison est ornée;
Il boit dans les festins à l'objet de sa foi ;
C'en est fait, et Delphis n'existe plus pour moi !
Loin de mes bras il vole au plaisir qui l'appelle...
Mais je veux ramener ou punir l'infidèle.
Si son cœur plus longtemps s'obstine en ses forfaits,
O Parques ! recevez le serment que je fais :

24.

Il ira m'outrager sur le sombre rivage;
Les poisons sont tout prêts pour assouvir ma rage.

Phébé ! poursuis ton cours : l'heure fuit; il est temps
De plonger dans les flots tes coursiers haletants.
Si mon art impuissant trahit mon espérance,
Tu reviendras demain éclairer ma vengeance.

ODES D'ANACRÉON.

ODE XX. — LES VŒUX.

Niobé, par l'ordre des dieux,
Devint rocher; de Philomèle
La triste sœur fendit les cieux,
Changée en rapide hirondelle.
Amour le sait, j'aimerais mieux
Devenir le miroir fidèle
Qui souvent attire vos yeux,
L'heureux vêtement qui vous presse,
Le flot discret qui vous caresse,
Ou ce réseau de pourpre et d'or
Qui trahit le double trésor
De votre gorge enchanteresse.
Collier, je tiendrais embrassé
Les contours de ce cou d'albâtre;

Cothurne, je serais pressé
Du pied charmant que j'idolâtre.

ODE XLIII. — LA CIGALE.

On contestera sans doute à la cigale cette nature presque divine que l'antiquité se plaisait à lui attribuer; mais personne ne pourra contester à son panégyriste le charme qu'il a su répandre sur ces idées fabuleuses, charme toujours affaibli, même dans une traduction fidèle.

Quel heureux et brillant destin,
Cigale aimable, est ton partage!
Sous le dôme d'un vert feuillage,
Tu bois les parfums du matin,
Et ta voix charme le bocage.
Pour toi les trésors des saisons
A l'envi s'empressent d'éclore :
Le laboureur t'aime et t'honore,
Car tu respectes ses moissons.
Ton aspect réjouit la vue :
Il chasse les sombres autans ;
La messagère du printemps
En tous lieux est la bienvenue.
Chère à Phébus, chère aux Neuf Sœurs,
De leur divine mélodie
Ils t'enseignèrent les douceurs.
Jamais la triste maladie,
Jamais la vieillesse engourdie,
N'oseront approcher de toi ;
Prudente élève de Cybèle,

Dans une jeunesse immortelle
Des ans tu sais braver la loi.
Ton corps léger, noble cigale,
Semble n'appartenir qu'aux cieux :
Que s'en faut-il, fille des dieux,
Que des dieux tu ne sois l'égale ?

ODE XLV. — LES TRAITS DE L'AMOUR.

Cette ode et l'éloge de *la Rose* ne sont donnés que comme des imitations. J'ai traduit avec plus de fidélité celles qu'on a lues précédemment : *les Vœux* et *la Cigale.*

Requis par la troupe sacrée,
Aux antres de Lemnos, un jour
Le noir époux de Cythérée
Forgeait les flèches de l'Amour.

Vénus, tendre et compatissante,
Pour adoucir un peu leurs coups,
Les trempait de sa main charmante
Dans les flots du miel le plus doux.

Mais dans un perfide breuvage
Son fils les plongeait à son tour...
Hélas ! causer trouble et dommage,
C'est le passe-temps de l'Amour.

Mars, des combats et des alarmes
Auprès de Vénus respirait.

Il raillait Amour sur ses armes
Que le Zéphyre emporterait...

« Ces traits-là valent mieux que d'autres,
Dit le fripon; gageons ici
Qu'ils sont plus pesants que les vôtres;
Tenez, jugez de celui-ci. »

Mars, en riant de son délire,
Reçoit la flèche de l'enfant :
Vénus sourit, le dieu soupire
Auprès de l'Amour triomphant.

« Reprends ta flèche meurtrière,
Amour, de grâce reprends-la...
— Non, dit l'Amour, elle est légère;
Le Zéphyre l'emportera! »

ODE LIII. — LA ROSE.

La rose, doux présent des cieux,
Semble sourire à la nature;
De la terre aimable parure,
La rose est le souffle des dieux.

Vénus la reçoit ou la donne;
Les Muses en parent leurs fronts;
Et, l'entrelaçant en festons,
Les Grâces en font leur couronne.

Heureux celui qui la moissonne!
Fidèle image du plaisir,
Quoique l'épine l'environne,
On aime encore à la cueillir.

Charme de tout ce qui respire,
Vierges, elle orne votre sein;
Poëte, elle ombrage ta lyre;
Buveur, elle embaume ton vin.

Partout la rose : elle colore
Des nymphes les bras demi-nus;
La rose est aux doigts de l'Aurore,
La rose est au front de Vénus.

Quand elle a perdu sa jeunesse
Et son empire d'un matin,
Par son odorante vieillesse
Elle prolonge son destin.

On nous raconte que Cybèle,
Lorsque Vénus reçut le jour,
Embellit son nouveau séjour,
Et créa la rose pour elle.

Les dieux cultivent cette fleur;
De son nectar Bacchus l'arrose,
Et ce nectar donne à la rose
Et ses parfums et sa couleur.

IMITATIONS

A DÉLIE.

IMITATION DE TIBULLE.

Puissé-je, soulevant ma paupière mourante,
Toucher encor ta main de ma main défaillante!
Je te verrai, Délie, en proie à tes douleurs,
Te pencher vers mon lit gémissante et plaintive;
Et tes baisers mêlés de pleurs
Retiendront un moment mon âme fugitive.
L'innocente beauté, le cœur gros de soupirs,
Après avoir suivi ma pompe funéraire,
S'éloignera le soir pensive et solitaire;
Et le jeune homme ardent suspendra ses plaisirs.
Mais toi, n'attriste pas ma cendre :
Épargne ces cheveux qui flottent sur ton sein:
Hélas! et sur ce front si tendre
Du désespoir n'imprime point la main.
Le front caché dans les ténèbres,
La mort vient; les cyprès funèbres
Vont remplacer les roses du printemps.
Aimons, aimons, tandis qu'il en est temps!

Livrons-nous aux transports que le bel âge inspire :
On n'aime plus en cheveux blancs,
Ou, si l'on aime encore, on n'ose plus le dire.

LA RELIGIEUSE.

Colardeau, en reproduisant avec tant de charme la belle épître d'Héloïse à Abeilard, a cru devoir s'interdire quelques tableaux admirables dans Pope, ceux, peut-être, où domine le plus la couleur du sujet. J'ai osé m'emparer de ce qu'il a négligé de recueillir.

Tout est calme... tout dort... et le repos me fuit!
La voix de ma douleur s'élève dans la nuit.
Hélas ! durant le jour, l'austère pénitence
A ma bouche plaintive impose un long silence :
Seulement, aux accords de l'orgue gémissant,
Je mêle quelquefois un lamentable accent ;
Mais ma prière est faible et n'est pas entendue.
Dans l'abîme du cloître à jamais descendue,
J'ai supplié le ciel d'abréger mes instants :
Vœux superflus! mon sort est de gémir longtemps.

Toi, par qui j'ai juré l'entier oubli du monde,
Voile saint, qui, témoin de ma peine profonde,
Enveloppes mon front pâle et d'ennuis chargé,
En funèbre linceul quand seras-tu changé ?
Heureuse mille fois celle dont la pensée

Au delà de ces murs ne s'est point élancée!
Sa prière fervente arrive jusqu'aux cieux :
Son sein ne nourrit point ce feu séditieux
Dont l'invisible ardeur lentement me consume,
Et ses pleurs pénitents coulent sans amertume.
Des songes doux et purs enchantent son sommeil;
L'ange de la vertu sourit à son réveil...
Et moi, je gémis seule au milieu des ténèbres,
Et la triste insomnie, ou des songes funèbres,
M'assiégeant tour à tour, se disputent mes nuits.
Rêves consolateurs, qu'implorent mes ennuis,
Rendez-moi mon amant... Mais quel espoir m'égare?
Jusque dans ses faveurs le sommeil est barbare :
S'il touche un seul instant mes yeux appesantis,
Il me semble nous voir, pâles, anéantis,
Gravir péniblement de lugubres décombres
Où les mornes cyprès épaississent les ombres,
Dans la profonde nuit, silencieux, errer;
Traverser des forêts, des déserts... et pleurer.
Ton image poursuit mon âme épouvantée :
Au sommet d'une tour sauvage, inhabitée,
Dont le front sourcilleux commande aux vastes mers,
Tu m'apparais; ta voix retentit dans les airs;
J'écoute : l'éclair luit, le vent nocturne gronde,
Et la nue orageuse au loin s'étend sur l'onde.
Je frissonne, je veux m'élancer, à tes cris,
Vers la tour dont les flots heurtent les noirs débris :
Vains efforts! un rempart entre nous deux s'élève...
Je m'éveille, et soudain s'évanouit mon rêve;
Alors je me retrouve en un morne réduit,
Seule avec la douleur, le silence et la nuit.

Oh! qui me les rendra ces temps si pleins de charmes,
Où mes jours innocents coulaient exempts d'alarmes!
Vertu céleste! oubli des profanes désirs!
Espoir, fécond espoir, source des vrais plaisirs,
Espoir, par qui mon âme à ses liens ravis,
Pressent les voluptés de l'éternelle vie!
Descendez dans mon cœur, hôtes sacrés et doux!
Sur un cercueil glacé, que pressent mes genoux,
Je vous attends. — Quel bruit perce la voûte obscure?
Est-ce le vent du soir qui sourdement murmure?
— C'est la voix du tombeau. Voix terrible! salut.
De ma reconnaissance accepte le tribut.
De quel gouffre de maux ton signal me délivre!
Voix terrible! salut. Je suis prête à te suivre.
Habitants fortunés du céleste séjour,
Prenez vos harpes d'or, chantez l'hymne d'amour;
Accourez tous, venez m'ombrager de vos ailes;
Balancez sur mon front vos palmes immortelles!
Et toi, toi que mon cœur n'a cessé d'adorer,
Que je te voie encore avant que d'expirer;
Viens, par un long adieu, triste et dernier hommage,
De la vie au trépas m'adoucir le passage.
Touche ma faible main; prends ce souffle... et reçois
Ma vie et mon amour exhalés à la fois.

O mort, puissante mort! quelle est ton éloquence!
Quelles hautes leçons profère ton silence!
Homme, regarde : un corps livide, inanimé,
Une cendre!... et voilà cet objet tant aimé!
O faiblesse! ô néant des passions humaines!
Un jour tu me suivras aux ténébreux domaines;

Puisse un même cercueil alors nous recevoir!
Peut-être deux amants, égarés quelque soir,
Aux douteuses clartés de l'astre solitaire,
S'arrêteront, saisis d'un trouble involontaire.
Penchés sur le tombeau, les bras entrelacés,
Ils liront nos revers sur la pierre tracés :
« Ils aimaient comme nous, diront-ils, et peut-être
« De la terre comme eux nous allons disparaître... »

Toi-même, saint ministre, à l'instant où tes mains
Offrent le sacrifice au maître des humains,
Si l'un de tes regards tombe sur cette pierre
Qui bientôt couvrira notre froide poussière,
Ton cœur sera du ciel un moment détourné,
Et ce trouble pieux te sera pardonné.

Ah! si dans l'univers quelque enfant de la lyre
A connu de l'amour l'impérieux délire,
Si d'un chagrin profond son sein fut dévoré,
Si d'un objet chéri la mort l'a séparé,
Lui seul à nous chanter aura droit de prétendre :
Il saura, d'une voix mélancolique et tendre,
Consacrer nos malheurs par un long souvenir,
Et son vers douloureux vivra dans l'avenir.

FIN.

TABLE

TABLE

LIVRE SECOND.

CHANTS ÉLÉGIAQUES.

POÈMES DIVERS.

POÉSIES LÉGÈRES.

DIZAINS ET HUITAINS.

BALLADES.

ROMANCES.

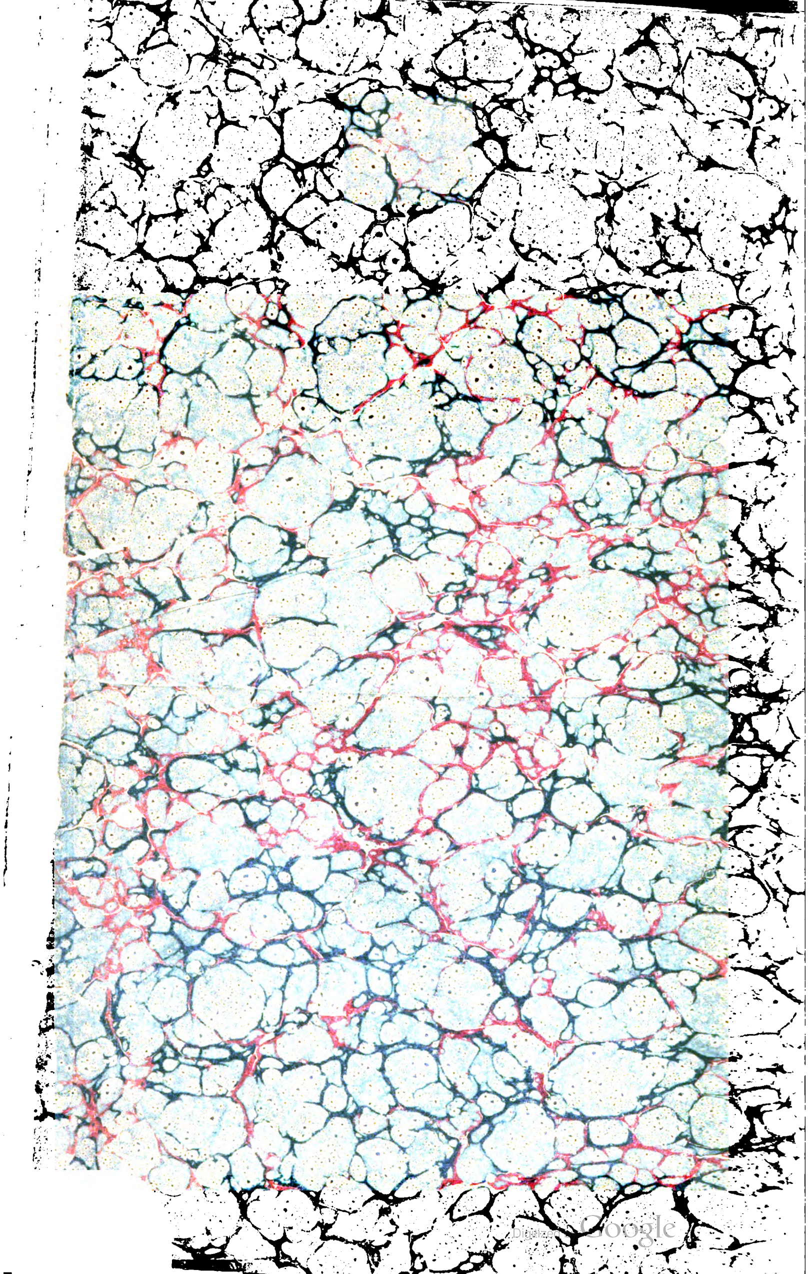
ÉPIGRAMMES.

TRADUCTIONS ET IMITATIONS.

TRADUCTIONS.

IMITATIONS.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.




3 2044 011 936 226

